John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
220.6.
Suppl. 1

SUPPLÉMENT

AUX

OEUVRES POSTHUMES

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

POUR SERVIR DE SUITE A L'ÉDITION ORIGINALE.

TOME I.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1789.

ADAMS 220.6
Suppl. 1

LE
PALLADION,
POËME GRAVE.

AVERTISSEMENT.

Le marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme; on suppose que le Ciel l'a doué de cette rare faveur, que sa présence rend l'armée prussienne invincible. Les Saints qui se fourrent par-tout, révèlent ce secret au prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le marquis; après quelques inutiles essais, Franquini, au lieu du marquis, enlève son secrétaire Darget, personnage qui joue son rôle comme un autre dans ce poëme. Les Prussiens que Valory et la Discorde irritent, pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent aux Autrichiens une sanglante bataille, où les Saints, comme de raison, vont se mêler. Les Prussiens sont victorieux; le fruit qu'ils remportent de cette journée est l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait prisonnier dans cette bataille. Le prince Charles renonce au projet d'enlever Valory; la rancune cesse, et ensuite l'harmonie se rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce sujet assez héroïque pour l'Epopée, nous le renvoyons au fameux poëme de la guerre des rats, au Lutrin ou bien au Vert-Vert; et en cas que tous ces ouvrages immortels ne puissent ramener son sentiment, l'auteur prendra le parti de s'en consoler, assuré que la postérité ne pourra cesser d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus ensemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé jusques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur sur ce sujet; et Monsieur Euler qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en résolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire, que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

LA PALINODIE,

A DARGE

J'EN suis fâché, pauvre DARGET,
Si ma Muse trop indiscrète,
De ses bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier son sujet.

Ton nom, si propre à l'hémistiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans sa niche;
Et je chargeai dessus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la gigantesque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Lorsque notre feu nous transporte,
L'esprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le mensonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement;
C'est en agissant de la sorte
Qu'HOMÈRE a plu si constamment;
Et ses ouvrages si durables,
Sont un heureux tissu de fables
Mensongères assurément.

Que sais-je si le gars Thersite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel HOMÈRE ôta le cœur
Pour qu'ACHILLE eût plus de mérite?

Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre sodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jésuite:
J'osai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,

Et, dans le pays Sybarite,
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah! quand notre verve maudite
Nous a remplis de sa fureur,
De notre cervelle animée
Il part, ainsi que d'un volcan,
Des flammes et de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent:
Dans ces fougueux enthousiasmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des sarcasmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offense,
Ne serait-ce pas ce tableau
Où ton patron où ton fléau
Arrêta ta concupiscence?
Ah! cet exemple est bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand destructeur de Numance,
Et digne d'un saint mort puceau.

Oui, par certaine épître encore
J'ai merité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes sont menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru, pour établir ta gloire,
Que je devois charger tes mœurs.

Enfin, DARGET, sur ton histoire
Nul ne consultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils seront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil stérile,
Enfant de mon oisiveté,
Périsse dans l'obscurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,

Doit, narrant avec purete,
Avoir l'art de plaire ou d'instruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vastes champs
Aux versificateurs habiles,
Qui remplacent de notre temps
Les HORACES et les VIRGILES.

D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muse badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, sans consulter le bon-sens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

DARGET, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs sons se perdent dans les airs,
Et je crîrai plutôt famine,
Que de souffrir qu'on les destine
A courir par tout l'univers.

Mais si, par quelque perfidie,
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie;
DARGET, par ma Palinodie,
Tu sauras te justifier.

LE PALLADION,

POËME GRAVE.

CHANT PREMIER.

Je ne suis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette;
Pégaze court et par monts et par vaux,
Quand sur sa croupe il porte un vrai poëte:
Quand je le monte il semble une mazette,
Le plus rétif de tous les animaux.

Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de son destin baroque,
Des Prussiens fut le Palladion;
Et pour lequel se fit mainte blessure,
Quand les housards, fins et rusés matois,
De l'enlever essayant l'aventure,
Autour du camp venoient en tapinois.

O vous! divin et très - bavard Homère,
Des rimailleurs et l'oracle et le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs,
Trompez pour moi le vigilant Cerbère;
Échappez-vous de ses sombres cachots,
Inspirez-moi des chants toujours nouveaux:
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire.
Par vous d'Achille on connoit la colère;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit et tua ses rivaux,
Ensanglantant du Xante l'onde claire,
N'est dans le fond qu'un héros en chimère.

Bien autre étoit le vaillant Valory
Dans les combats par son père aguerri,
Dont je vous fais l'histoire véritable;
C'est un héros au-dessus de la fable.

O protectrice aimable de Berlin!
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inspirant votre dévot cousin,
Jettent sur lui rien qu'un regard benin;
Au paradis dites un patenôtre;
Favorisez ce poëme badin:

L'ouvrage alors sera censé le vôtre,
Si l'assistez de votre appui divin.

Le bon Charlot chassé de Silésie,
Avait mené ses fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où, regorgeant de biens,
Ils menoient tous une joyeuse vie,
Comme prélats dans leur grasse abbaye.

Au bord de l'Elbe ils faisoient leur séjour;
Le mal étoit, que l'armée ennemie
Avoit sitôt l'Autrichienne suivie,
Qu'on entendoit, si l'on n'étoit bien sourd,
Du camp Lorrain le Prussien tambour.

Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement se déchaîne;
Il voit souvent ses partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuyans hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres dissipés.

Hélas! dit-il, s'appuyant sur Rosière
Qui ressembloit à l'homicide Mars:
A quel Saint dois-je adresser ma prière?
Qui diable peut rassembler nos fuyards!
Si tant de fois j'ai tenté les hasards,
Je n'en puis mais; beaucoup je m'en chagrine

Si nous voyons que l'aigle des Césars
Sous tant de coups menace enfin ruïne.

Prince, lui dit prudemment son ami:
Quittez, quittez la tristesse et l'ennui;
Au noir chagrin ne soyez pas en proie:
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaisirs, les festins, et la joie,
Fassent cesser la douleur qui vous noie;
Vous éprouvez le destin des combats:
Si m'en croyez, faisons un bon repas;
Demain, s'il plaît à l'aveugle Fortune,
Sur l'ennemi versant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.

Il dit; d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mangea sans perte:
Trente laquais à la démarche alerte
Voloient sans fin de la table au buffet;
Du vin du Cap à longs traits on buvoit;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres coloroit
Et les filets des langues délioit.

Le Saint Ignon qui battoit la campagne,
Dans son harnois très-fort se démenoit.

Le bon Charlot en perdit la tristesse ;
Et sur son front la brillante allégresse
Tout doucement sa douleur effaçoit.
Déjà chacun parloit de sa maîtresse ;
Se déridant le bon Charlot rioit ;
Toujours buvant bientôt plus ne savoit,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivresse,
Ce que sa langue, allant toujours, disoit:
Il clignotoit de sa foible paupière,
Ne voyoit plus, tout avec lui tournoit;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant et moitié chancelant,
De ses deux bras dans l'air se débattant;
On le ramène, et, selon sa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.

Son confesseur à propos arriva,
De ses deux doigts allongés le signa,
Brailla Latin, marmotta quelque Pseaume,
En s'adressant à Saint Pierre ou Jérôme ;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux sommeil le plus parfait symptôme:
Car pour dormir remède sûr, dit-on,
C'est d'écouter un onctueux sermon ;
Depuis trente ans eût-on une insomnie,

D'abord bâillez; l'ame est appesantie:
Ouvrant la bouche, et baissant le menton,
Fermant les yeux, tombez en léthargie.

Déjà la nuit a de son voile obscur
Couvert le ciel et toute la nature,
Et des hiboux, oiseaux de triste augure,
Retentissoit le cri amer et dur,
Quand tout-à-coup sur la tente du prince,
D'un vol plus leste et prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince;
C'étoit, dit-on, un Saint de son métier,
Qui plus étoit, le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot: Si je viens aujourd'hui,
C'est que je veux vous porter mon appui;
Népomucène étoit mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorsque je fus sur terre:
On m'y traita, comme savez, fort mal.
Je confessois, et mon devoir austère
Sur certain point m'obligeoit au mystère,
Lorsque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant savoir ce que je devois taire,
Me fit couper, dans ce séjour fatal,
Ma langue, afin d'assouvir sa colère;

De

De ce malheur je sus bien me moquer ;
Et pour un saint plus ou moins d'une langue,
C'est moins que rien ; on bavarde, on harangue,
Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le savez, la gente (*a*) Britannique
Très-clairement ce phénomène explique.

Mais revenons à l'important sujet,
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorsque je vis foiblir votre courage,
Que mon héros si fort se lamentoit ;
Quoi, mon héros, disois-je, est catholique ?
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en son lacet !
Car quoique saint (eh Dieu me le pardonne),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône ;
Ce sont coquins, sacrilèges félons,
Qui brocardant et les saints et la messe,
Nous affublant de mauvaises raisons,
De nos autels ont éclairci la presse.
Je veux punir ces infames vauriens,
Et protéger votre race orthodoxe,
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens !

(*a*) La fille sans langue qui parle, selon ce qu'en rapporte la société royale de Londres.

Or écoutez... ce n'est point paradoxe:
Si vous voulez dompter les Prussiens,
Bien vous gardez de déployer la force;
Trop mal souvent vous en êtes trouvés;
De la valeur appréhendez l'amorce.
Si mes conseils en ce jour vous suivez,
Un autre jour il vous convient de prendre;
C'est un secret que je vais vous apprendre.
Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle égide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préserve,
Le Prussien a son Palladion.
Sainte Hédevige et sainte Geneviève
Leur ont donné certain marquis françois.
Au gros marquis tiennent tous leurs succès.
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève,
Le Prussien sera toujours heureux.
Si quelque jour le housard vous le happe,
A tous vos coups nul Prussien n'échappe.
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit; et puis, sans nulle autre étiquette,
Monsieur le Saint remonte sa chouette,
Et prend son vol au benoît Paradis.
Le bon Charlot en est tout ébahi;
Il ne sait plus ou s'il rêve ou s'il veille.

Ah ! saint Joseph, dit-il, quelle merveille !
N'en doutons point, tout va nous réussir ;
Le ciel s'en mêle, il va nous secourir,
Et l'on verra bientôt changer les choses.

Déjà l'aurore, au visage vermeil,
Vers l'orient, de ses beaux doigts de roses,
Avoit ouvert les portes du soleil ;
Et les oiseaux par leur tendre ramage,
Et les clairons, et le bruit du tambour,
Et le soldat buvant, faisant tapage,
Tout annonçoit l'aube d'un heureux jour,
Quand le Lorrain, essuyant sa paupière,
Dit : Qu'à l'instant on appelle Rosière.
Rosière arrive, et le héros lui dit :
Dans un moment je vais quitter le lit.
Courez, volez ; par votre voix sonore
Avertissez du retour de l'aurore
Tous nos héros ; que sans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à se rendre ;
Et, lorsque tous ici seront présens,
Bientôt sauront ce qu'il faut leur apprendre.
Il part ; dans peu arrivent ces guerriers,
Sur des coursiers tant superbes que fiers.

Ne pensez pas que j'aye la folie,
Ami lecteur, de vous hiſtorier
De leur chevaux la généalogie.
Podarge à tous eût-il donné la vie;
Le dire ici, seroit vous ennuyer.

Vint le premier Walis, chargé d'années.
Du vieux Nestor il eut les destinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier.
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le sage d'Aremberg;
Waldeck ayant le blasphème à la bouche,
Le suit jurant et le ciel et l'enfer.
Puis vient riant d'un rire âpre et amer
Stein, qui passoit pour Momus de l'armée
Saint Ignon suit tout dérangé d'hier.
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, et qui, peur d'accident,
Jusqu'à mordieu disent tout poliment.
Ce chevalier (*b*) pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux-là paroît avec éclat;
Et le dernier ce fut vous Collowrat:
Aux pieds des saints, aux autels de la vierge,
Vous ignorez si vous êtes soldat.
Seul après tous arriva ce béat.

(*b*) Le Chevalier de Saxe.

Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot ; il étoit comme un Dieu ;
Odeur de saint se sentoit en ce lieu ;
Sa face étoit brillante de lumière.
Le pot en tête, et la dague au côté ;
Et s'appuyant sur sa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majesté.

Mes chers amis, las de nous laisser battre,
A notre tour faisons le diable à quatre ;
Car plus long-temps ne convient de souffrir
Les Prussiens chez nous dans la Bohème.
Oui, j'ai trouvé, la nuit, un stratagème
Pour les chasser même sans coup férir.
La nuit, un Saint me l'a dit à moi-même.

A ce discours tout le monde se tut ;
Mais tout-à-coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit : Chut !

Le bruit s'accroît, on parle sans mesure.
Tel qu'on entend, quand, vers la Saint-Michel,
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles ;
En bourdonnant l'essaim sort des corbeilles,
Et dans l'instant il obscurcit le ciel.
Pour l'apaiser envain l'on se tourmente ;
Il perd lui seul sa fureur insolente,
Et doucement rentre en sa ruche à miel.

Ces indiscrets alors ainsi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent.
Mais à la fois tous lassés de parler
Font succéder à cette irrévérence
Un très-profond et sévère silence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une souris dans la tente trotter.

Lors Lobkowitz leur dit : Ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un si bon conte.
Mais tous les chefs crioient, à se crever,
Qu'il dise donc ce qu'il a pu rêver.

Le bon Charlot, reprenant sa parole,
Dit : Ne prenez ce discours pour frivole.
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris;
Le gros marquis les rend seul invincibles.
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment seront tous déconfits;
Nous serons chats, ils seront nos souris.

D'hier au soir le prince est encor ivre,
Dit Saint Ignon; et le brutal Waldeck
Répond : Soit dit sans manquer de respect...
Avec vous tous j'aurois honte de vivre,

Si je tenois propos aussi suspect ;
Ce sont, ma foi, des contes de grand'mères :
Eh ! que m'importe et saints et sorcières.
Notre destin dépend de notre bras :
Qui sans frémir affronte le trépas,
A son parti donnera la victoire.
Venez amis ! que, nous comblant de gloire,
Le Prussien terrassé sous nos pas,
Dans tous les temps transmette à la mémoire
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.
Le Colowrat à ce discours profane,
En marmottant faisoit signe de croix ;
En implorant le souverain des rois,
Et redressant ses deux oreilles d'âne,
Dit : Qué la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent
Qu'en cent façons saints et saintes fourmillent.
Aux papegauds, qui sont gens vrais croyans
Ils font l'honneur de se rendre visibles ;
Aux scélérats, à tous les mécréans,
Qui, comme vous, ont des cœurs insensibles,
Il n'est échu que d'éternels tourmens.
Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fut affront aussi sanglant ;

Oui, fussiez-vous propre fils de Marie
Ce fer seroit lavé dans votre sang.

Très-prudemment d'Aremberg les sépare.
D'un si beau sang, princes, soyez avares.
S'il doit couler, ce n'est pas dans le camp.
Le sort pour vous tous deux qui se prépare,
Est, leur dit-il, plus illustre et plus grand.
Ce médecin, qui de chez nous ne bouge,
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge;
Et le courroux bientôt s'apaisera.
C'est sur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ses propos, l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps sourire.

Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire,
Comme le sang de Waldeck s'apaisa!

Comme la mer, après un long orage,
Brise ses flots sur le prochain rivage;
Ainsi Waldeck long-temps après gronda.

Le vieux Walis, chargé de son grand âge,
Leur dit: Jadis on étoit bien plus sage.

Quand de mon temps un conseil se tenoit
Auprès d'Eugène, aucun ne remuoit.
On écoutoit dans un profond silence,
Quand Staremberg, qui longuement parloit,
A tout propos crachoit une sentence.
J'ai même vu le conseil qui duroit
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormoit, lui répliqua Spada.
Non, point du tout, ce conseil s'assembla
Pour disposer de la grande journée
Où l'on battit nos gens près d'Almansa,
Répond Walis : on n'étoit point volage.
Jeunes héros! suivez l'ancien usage.
Le bon Charlot qui nous a rassemblés,
Pour haranguer dans un conseil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en soit troublé.
Eh! qu'en diroit la reine et l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, faisant la révérence :
Oui, bon seigneur, vous avez grand' raison.
Enlevons donc l'ambassadeur de France;
Aux Prussiens imprimons cet affront.
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille.
Et quant à moi, disciple de Luther,

Je suis Charlot, fût-ce même en enfer.
Tous nos Saxons sont vos auxiliaires.
Que vos Saints donc mènent nos gens de guerre.

Ah ! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, sans pudeur, sans respect ;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche.
Dans les repas vous faites le bravache ;
Et comme on sait ne manquez par le bec ;
Mais lorsqu'il faut payer de sa personne,
Vous évitez, prince, de ferrailler ;
Les Prussiens vous font toujours plier.
Eh ! quelle est donc cette affreuse gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur frissonne ?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on saura que ces grands capitaines,
Et ces soldats qui remplissent ces plaines,
Assez nombreux pour dompter les enfers,
Se sont laissé blouser par certains rêves ;
Qu'un farfadet renverse leurs esprits ;
Et, n'employant la force ni le glaive,
Pour terrasser leurs vaillans ennemis,
N'ont rien osé que par ruse et finesse :
Lâches secours dont s'arme la foiblesse
Pour enlever un gros marquis françois !
Ce bel exploit, si digne de mémoire,

Chez nos neveux vous comblera de gloire.
Le monde entier vous lâchera ses traits.
Dieu sait comment, pour plaisanter et rire
Sur nos héros, s'égaîra la satire !
Au moins, Messieurs, ne le prenez mauvais,
si le public sans pardon vous dèchire.
C'est en deux mots ce que je dois vous dire.

Très-brusquement reprit le duc Lorrain :
Vous ne savez Waldeck ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce soir, plutôt que le jour de demain
Le Valory sera sur nos limites.
La nuit, ainsi me l'ordonna le Saint.
Sa volonté, qui fut toujours parfaite,
Ainsi qu'aux cieux dans notre camp soit faite !

Tous les héros dirent : Il a raison.
La question *an*, est toute décidée ;
Le *quomodo*, reste encor en idée.
Comment s'y prendre et de quelle façon ?

Waldeck leur dit : Mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit sublime.
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée et fière et triomphante,

Au beau milieu de son camp, de sa tente,
Le Valory, même au bruit du tambour.

Vous surpassez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.

Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faisant les difficiles,
De leurs raisons fortement entêtés,
Se hérissant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre ;
Sentoient le mal sans pouvoir le résoudre.

Mais le Lorrain, en ressource fécond,
Leur dit : Venez, prenons la gent hongroise.
Deux cents housards tout au plus suffiront.
Ils perceront, à l'honneur de Thérèse ;
Et Valory du camp enleveront.

Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck ; je crois que l'on se moque.
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents housards n'est pas assez pour moi ;
Pour Saint André ce seroit un emploi.

Non pas, Seigneur, daignez me faire grâce,
Dit Saint André ; c'est à vous, Nadasti,
Chef des Hongrois; signalez votre audace.

En retroussant sa barbe noire et grasse,
L'Hongrois lui dit : Je laisse ce parti,
Sans l'envier, au jeune Dersoffi.

Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi sur autrui,
Leur dit : Je veux qu'on finisse aujourd'hui.
A Dersoffi je commets cette charge.
Qu'il aille donc préparer le combat ;
Tous nos héros dans l'instant vont le suivre.

Le Saint Ignon, de la veille encor ivre,
Lui dit : Charlot, le pain fait le soldat.
Le ventre vide on fait fort mal la guerre ;
Prince, mangeons ; ainsi le veut Homère.

Fallut manger ; tout le monde avoit faim ;
Et, les morceaux entassés dans la bouche,
Demi-mâchés, se heurtant en chemin ;
Le corps gonflé, l'estomac plein de vin,
La troupe part engager l'escarmouche.

Deux cents housards, renforcés de tartares,
Sur des coursiers plus vîtes que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.

Ami Lecteur, veux savoir quelles gens
Lors combattoient sous des noms si barbares?
Communément on les nommoit Hullans.
On les disoit grands dévoreurs d'enfans.
Ils sont tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, et l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras et poitrine nue;
Gens faits exprès pour inspirer l'horreur,
Portant en main leur lance à pointe aiguë,
Et remplissant les airs de leur clameur.

Des Prussiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche et verte.
Au général on députe sans perte,
Pour les secours dont on avoit besoin.

Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déserte.
Ce jour sans coups ne se passera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence
D'escamoter, par un sien partisan,

Je ne sais quel ambassadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp.

Il dit et part ; le prince dans l'instant,
Par le housard averti de la chose,
Aux ennemis un gros des siens oppose,
De ses dragons, de ses chevaux légers.

Parmi ceux-là se distingue la bande
Que l'intrépide et preux Chasot commande.
Tous vieux soldats, dans les combats experts ;
Qui, débandés, voltigeant dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis suivent leur capitaine ;
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueusement ;
Et par leurs coups portent la mort certaine.

Les deux partis s'approchent lentement.
Tout ce que peut et l'adresse et la ruse,
L'invention et les subtilités,
Se pratiquoit alors de deux côtés.
Le Prussien voit que l'Hongrois l'amuse,
Et l'Hongrois voit ses desseins éventés.

Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi sur la plaine domine.

Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étoient ces fortes légions,
Qui suspendoient leur ardeur sanguinaire ;
Et dans leur camp se tenant en repos,
Voyoient sans trouble approcher leurs rivaux.

Leur droite occupoit une haute montagne ;
L'autre aile alloit, traversant la campagne,
Du bord de l'Elbe assurer son appui ;
Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de soldats aux Lorrains formidables,
Le Prussien ne craignoit rien pour lui.

Mais Dersoffi voltigeoit dans la plaine,
Tout à l'entour découvroit le terrain ;
Et, se flattant d'une espérance vaine,
Formoit encor quelque nouveau dessein.

Chasot s'avance : et l'autre qui le guette,
Sur son cheval, faisant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.

Je suis, dit-il, le vaillant Dersoffi.
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches ;
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;

Quel

Quel est ton nom ? Je m'appelle Chasot,
Dit l'autre, et suis le plus vaillant des hommes.
Mon père a plus de cent boisseaux de pommes ;
Je suis Normand et du pays de Caux.
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus constant courage ;
Nous combattons aux yeux de l'univers.
L'Hongrois lui tire un coup de carabine ;
La balle siffle et vole dans les airs.
Chasot lui dit : Tu hâtes ta ruine.
En même temps le frappe sur l'échine ;
Mais le coup manque et tombe du revers.
L'Hongrois se tourne, et de son cimeterre
Décharge un coup dessus son adversaire ;
Chasot le pare, il atteint son cheval,
Qui trébuchant se laisse choir à terre.
Chasot tomba comme un coup de tonnerre.
D'abord l'Hongrois veut saisir son rival ;
Le brave Rauch le voit et le repousse.
Au preux Chasot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut d'estropier son pouce.
Il se relève et monte un Polonois.
En attendant le vigilant Hongrois
Détache, et fait, par une marche adroite,
Du Prussien tourner le camp à droite.

En même temps, pour cacher ses projets,
Il escarmouche, harcèle à sa manière;
Pour que son monde, arrivant par derrière,
Puisse saisir le gros marquis françois.

De ce côté, selon les conjectures,
Les Prussiens avoient pris leurs mesures.

Le bon Charlot et ses Autrichiens
Examinoient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.

De tous côtés alors les Prussiens
Fondent serrés sur l'ennemi qui plie;
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie:
Housards à moi; qu'ici l'on se rallie.
Ce n'étoit plus qu'une confusion.
Des Prussiens la redoutable épée
Du sang Hullan étoit toute trempée.
Très-grande en fut alors l'effusion;
Et, dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyoit toutes parts sur la route
Que bras coupés, que morts et que mourans.
Pour échapper à l'ardente poursuite,
Chacun hâtoit sa cour se dans sa fuite.

Muse, dis-moi, comment en ces momens
Chasot brilla, faisant voler des têtes,
De maints hullans faisant maintes squelettes,
Et des housards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres transperçant:
Et maniant sa flamberge tranchante,
Mettoit en fuite, et donnoit l'épouvante
Aux ennemis effarés et tremblans.

Tel Jupiter est peint armé du foudre,
Et tel Chasot réduit l'hullan en poudre.

Le bon Charlot, ses princes, ses héros,
A fuir aussi faillirent se résoudre,
Voyant sur eux fondre leurs fiers rivaux.

Comme l'on voit le lièvre de son gîte
Tout effaré se lever au plus vîte,
Quand il entend des lévriers jappans.
A toutes jambes il court à travers champs;
Les chiens légers, après lui s'allongeant,
Avidement courent à sa poursuite.
S'il peut gagner un bosquet dans sa fuite,
Il est sauvé; les chiens le poursuivant,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.

Tels échappés de la main homicide
Du fier Chasot, plus redouté qu'Alcide,
Tremblans d'effroi, les hullans, les housards
Rentrés au camp maudissoient les hasards.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

O ! mes amis, craignons tous de médire ;
C'est un poison mortel que la satire :
Qui brocarda sans remords son prochain,
Eut sa revanche ; et dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne pensa plus à rire.
Bien pis encor sont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnasse,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.

Me garderai de pareille aventure ;
Pour plaisanter s'offrent tant de sujets ;
Et les dévots, oiseaux de triste augure,
De tout côté me lanceroient leurs traits.
Notre guide est la loi de la nature.
Belle, sans fard, aussi simple que pure,
Elle bannit la superstition ;
Mais elle apprend ce qu'à l'Être suprême
On doit de culte et d'adoration,
Tant par amour de lui que de soi-même.

Mais dans le monde il est certaines gens,
Des rêve-creux, des fous visionnaires,
Qui vont braillant, et du haut de leurs chaires
Se font des dieux selon leurs caractères,

Toujours cruels et toujours punissans;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens,
De tous les sots forment une cohorte;
Gens bien choisis, tous élus, tous chéris,
Et pour lesquels saint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.

Amis, comment souffrir de tels affronts?
C'est au bon-sens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là, qui jugent sans raisons,
Les gens d'esprit enfin se vengeront.

Mon cher lecteur, si hardiment je grimpe
Jusqu'au sommet de l'éclatant Olympe,
Ne penses point que ce soit les vrais cieux;
Dont j'ose ici te faire la peinture;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur et l'imposture,
Et l'intérêt de quelques rêve-creux;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.

Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici sur la face du monde,
Ses démêlés, ses débats, ses excès,
Ses intérêts, ses guerres, ses procès;

Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeste,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts
Qu'en prononça toute la cour céleste.
Or écoutez : Ces peuples d'ennemis,
Qui se battoient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards se dérobe,
Fixoient sur eux les saints du paradis :
On n'y parloit presque plus d'autre chose ;
Et chaque saint ayant pris fait et cause,
Les uns disoient : Sommes Autrichiens ;
D'autres ligués : Nous sommes Prussiens.
Ce que de saints avoit produit la France,
Etoient de droit zèlés pour l'alliance ;
Mais tous les saints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain étoient tous bien portés.
Ceux-là portoient, dessous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti ;
Des rubans verts chamarroient leur étole.
Le monde au ciel étoit bien perverti !
Au bon vieux temps chacun, suivant la règle,
Dévotement chantoit Alleluia ;
On eût fessé quiconque eût fait l'espiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya ;
C'étoit alors une vraie monarchie.

En vieillissant, le bon père éternel
Laissoit aller la police du ciel ;
Il s'en fit lors une hiérarchie.

Le paradis étoit comme une cour ;
Il y règnoit l'intrigue et la cabale.
Aux chastes sœurs les saints faisoient l'amour ;
Tout présentoit des objets de scandale ;
On y voyoit la discorde infernale :
C'étoit alors un dangereux séjour.

Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On se sauvoit par compère et commère ;
L'un, en léguant son bien, par testament,
A des frappards d'un très-riche couvent ;
L'autre, en payant, escamotoit son ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme.
Chacun avoit étudié, comment
Tromper du ciel la fureur vengeresse,
Malgré l'horreur de sa scélératesse.

Lorsque la mort s'approchant à tâtons,
Par le collet saisit le misérable ;
En se vouant soudain à son patron,
Et se signant, on déroute le diable.
On fait des vœux aux saints de grand renom.

On se confesse à quelque jésuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un passe-port signé pour le Cocyte,
Avec la messe et l'extrême-onction.

Alors le saint, auquel le mort se voue,
Pour soutenir sa réputation,
Au paradis le protège et l'avoue;
Et chaque saint ayant eu de tout temps
Dans notre monde un nombre de cliens;
Jugez combien le ciel en ses murailles,
Avoit alors rassemblé de canailles.

Quant aux grands saints, c'étoient tous imposteurs,
Qui, se forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéroient des miracles,
Dont on croyoit les cieux mêmes auteurs:
Et la très-sainte et ridicule Église,
Dévotement, par bref, les canonise:
Et les voilà comme saints reconnus.

Telle étoit donc alors la cour céleste;
Un composé de comiques abus
(Pour le bon sens nourriture indigeste),
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille sortes de moines,
Tous pêle-mêle ensemble entassés.

Imaginez, si vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des séraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.

Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la céleste famille:
Près de sa dextre on voit avec son fils
Une beauté, reine du paradis;
Beauté, faisant enfans en son jeune âge,
Et conservant toujours son pucelage.

O mes amis! ah que c'est bien dommage
Qu'on ait perdu, dans nos jours tant maudits,
De ces temps-là l'antique et bon usage!

On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands et les petits prophètes;
Quelques hébreux, rasibus circoncis,
Resplendissans comme on voit les planètes.

Ah! vous voilà, cher Luther et Calvin
Au paradis, en chausses et pourpoint.

Tant mieux pour nous que là sont hérétiques ;
Y sont encor bien d'autres schismatiques ,
Qu'y place au moins la superstition.

Là , j'aperçois le grand saint de la Mecque:
On va donc là sur son opinion ?
Tandis que vous , Horace et Cicéron ,
Virgile , Homère, et Socrate et Sénèque ,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'est l'enfer , c'est l'empire du diable,
Qu'on nous assure être le mieux peuplé ;
Ce que la terre a vu de plus aimable ,
Doit pour jamais être là-bas brûlé.
Là s'engloutit le monde et la nature ,
La respectable et sage antiquité ,
Et notre race , et la race future ;
Car les dévots , par imbécillité ,
A l'infernale et sombre majesté
Ont assigné la pauvre humanité.

Par cette loi, tant injuste et tant dure,
Rien ne reſta pour la divinité ;
Si bien on fit que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui , mais pour l'esprit immonde.

Mais laissons-là ces stériles docteurs,
Et leur système, et leur fou de partage;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les saints excitoient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, se mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur.

Ce n'auroit point été chose nouvelle;
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avoit fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore;
Pour quoi c'est bien lorsque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer sans le laisser grandir.

Le roi des cieux ainsi plein de prudence,
Prévint le mal; l'archange Michaël,
Ce courrier des choses d'importance,
Fut député vers le peuple éternel,
Pour l'amener d'abord à l'audience.

Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui, mettant sa couronne
Et s'apprêtant à lancer ses décrets,
Va se placer sur son immense trône.

Ce trône est fait d'argent, d'or, et d'airain;
Et belzébuth à la forge infernale
Le travailla de sa griffe au burin.
Il y grava l'aventure fatale
De sa révolte et de sa triste fin:
Par son exemple et son cruel destin,
Avertissant tous les saints à cabale,
De réprimer tout penser trop mutin.

Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y sont messieurs les courtisans:
Le saint nouveau, le martyr et l'apôtre
Y font aussi les fiers, les suffisans.

Le trône étoit négligé de ces gens.
Tous ces faquins de moines et de prêtres
Au paradis faisoient les petits-maîtres,
Disoient: Ce trône est l'œuvre des méchans.
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connoître;
Que des reliefs aillent donc se repaître
Nos rêve-creux, nos docteurs, nos pédans.

Mais cependant le divin interprète,
Tout boursouflé, sonnoit de la trompette.
C'est-là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des saints doit écouter.

Je crois, Messieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurai pas besoin
De réveiller votre illustre courage ;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage.
Quand je voudrois même la supprimer,
La chose, hélas, parle assez d'elle-même,
Et semble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême . . . .
Là le bon père hésitant, bégayant,
Sent sa mémoire et sa langue égarée.
Saint Augustin, de loin l'apercevant,
Lui dit : Grand roi de la voûte éthérée,
S'il me souvient du temps antérieur,
Lorsqu'autrefois j'étois encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine,
Ce discours-là je savois tout par cœur,
Il n'est de vous, ma foi, mon cher seigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démosthène.
Ce n'est, mon roi, ni bienséant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.
Le bon papa, surpris de ce reproche,
Lui dit : Hélas ! si mon discours s'accroche,
Ce n'est ma faute ; enfin l'âge vieillit ;

Et je n'ai point dans ce besoin extrême,
Le beau puîné de l'essence suprême,
Mon fils cadet, le gentil saint esprit.

En pareil cas, il me souffle à l'oreille.
Il est allé, selon ce qu'on m'a dit,
Pour assister (et pour faire merveille),
Au Vatican dans la pompe et le bruit
Sa Sainteté, qui, dans sa grande église,
Dans ce moment nouveau saint canonise,
Un saint que tous vous ne connoissez pas,
Qu'on a tiré squelette dë sa tombe:
Cet anonyme, après un long trépas,
Doit recevoir, sortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptisera.
Bientôt après des miracles fera;
Et son idole, ayant par-tout sa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le scélérat, l'imbécille et le riche.
Dans les bons jours sa fête on chommera.

Mais revenons enfin à ma harangue.
Mes chers enfans, si je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma pesante langue;
Si m'entendez, c'est-là le principal.

Or, écoutez ! Dans ce séjour royal,
Où dès long-temps je fais ma résidence,
J'ai seul versé dessus l'humaine engeance
Egalement et les biens et les maux,
Que j'ai puisés de ces deux grands tonneaux.

Si le destin par fois me contrecarre,
Et me pretend asservir sous sa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je suis seul le roi.

Mais vous, mes Saints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avois cru plus sages que les autres,
Au paradis, devant moi, sous mes yeux,
Vous élevez vos fronts séditieux.
Selon qu'en dit à chacun sa faconde,
Chacun de vous veut gouverner le monde.
Dites ! pourquoi suis-je donc dans les cieux ?

Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis dessus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de sable entre elles disputant;
Et vous voilà d'abord en mouvement:
Aucun de vous entre soi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer,

De

De son côté ne tirant qu'à sa corde,
L'œil égaré, soufflé par la discorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager.
Si l'on m'échauffe, on me fera résoudre
A vous chasser bien loin de mes états;
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proscrire, à vous réduire en poudre.
Mais pour le coup je ne le ferai pas.

Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis seul régler comme il me plaît
Le sort humain, sans que l'on en raisonne.

A cet essaim de frelons qui bourdonne
J'enjoins ici, je commande, et j'ordonne
D'être tranquille, et d'être satisfait.

Il dit; les saints les yeux baissés sur terre,
Genoux tremblans, et joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignant tous le tonnerre,
Au fond du cœur pestoient sur leurs destins.
Il se fit même un silence si morne
Qu'on auroit dit, que les saints, tant parlans,
Étoient muets, enchantés, ou gisans.

Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorsque la peur se fut calmée un brin,
Le vieux babil reprit son ancien train.

Alors lui dit Saint maître Borromée:
Grand Roi, qu'un de vos immortels
Ose parler: l'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui, tout s'en va dans ce jour en fumée;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur est contre eux animée,
Exaucez-moi! Certes il a raison,
Dit l'autre saint (c'étoit Népomucène),
Vous voulez donc, comme en votre maison,
Au pur hasard laisser notre domaine?

L'Autrichien respecte mes vertus.
Il n'est de saint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi seul la Bohème.
On sait là-bas ce qu'on doit à mon nom:
Voyagez-y, l'on y voit ma statue
Sur les chemins, même sur chaque pont.
Malheur, passant, à qui ne me salue!
Mais si jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyent en vous, Grand Roi, qu'à peine,

Si, dis-je, un jour on voit les Prussiens
Victorieux chasser le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde
(Car tout de bon la chose vous regarde)
Tout le premier on me ruïnera;
Et dans ma niche on m'abandonnera.
Le Prussien, qui sur moi se hasarde,
M'ayant vaincu, sur vous se tournera.

Il n'avoit pas achevé sa harangue,
Lorsqu'en fureur lui dit saint Wenceslas:
Tais-toi, fripon, déclamateur sans langue,
Vil ravisseur de mes anciens états.
J'étois moi seul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'avisas
De m'imiter, faisant mon second tome;
Que nouveau saint tu t'impatronisas:
Alors mon culte à ton autel passa.

Le doux Jésus qui, tout surpris, l'écoute,
Dit: Wenceslas, vous n'y voyez donc goutte.
Messieurs les saints, rengainez vos exploîts;
Vous avez tous empiété sur mes droits.
Vous, des dévots avides parasites,
Avant le temps que miracles vous fîtes,

J'étois moi seul adoré des humains;
J'avois moi seul l'honneur des prosélites:
Mais à présent on ne voit que des saints,
Qui, se servant d'une ruse profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.

Le bon papa lui dit tout doucement:
O! mon cher fils, ne soyez colérique.
J'avois jadis dans le commencement,
De l'univers seul toute la pratique.
Lorsque tu vins, le monde fanatique,
Par son instinct suivant le changement,
Planta, pour toi, ma seigneurie antique;
Je le souffris t'aimant fort tendrement.
Mais laissons-là l'aigreur et la dispute;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations.
C'est ce qu'il faut, en deux mots, qu'on discute,
Puis je prendrai mes résolutions.

Calvin, Luther, très-bas se prosternèrent;
Les Prussiens au roi recommandèrent:
Et Geneviève, et tous les Saints françois
Par leurs discours très-fort les apuyèrent.

Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante et plus belle
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige; elle approcha du roi,
D'un air soumis, et d'un maintien modeste;
Dans ses beaux yeux brilloit l'ardente foi;
Et bref, c'étoit une beauté céleste.
Sa belle bouche alloit donner la loi,
Et décider la querelle funeste,
Dont la Bohème étoit pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui pressant les genoux,
De l'autre main au menton le caresse,
Lui dit: Grand Roi, mon espoir est en vous!
Jadis prenant pitié de ma jeunesse,
Me dégageant de l'humaine foiblesse,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Assistez-moi; que dans ces jours prospères
Tous mes parens ressentent vos faveurs.
A tous ces Saints ils font peu de prières,
Mais votre amour remplit seul tout leur cœur.
Les Prussiens composent ma famille,
Et leurs rois sont mes plus purs rejetons.
Ne souffrez pas qu'un vil saint les étrille;

Couvrez-les tous dessous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédevige se voue.

En même temps elle vous l'amadoue :
Onc on ne vit avec tant de splendeur,
Corps féminin si souple et si flatteur.

Le bon papa sent son ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'auroit le cœur d'oser vous refuser,
Dit-il. De loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalousie,
De ce discours eût voulu se mêler.
Chacun le voit ; le roi lui dit : Ma mie,
Vous aimerois bien plus, si de l'envie,
Lorsqu'il me plaît à Saintes de parler,
Vous ne sentiez si souvent la furie ;
Il est besoin d'apprendre à vous calmer.

Alors, parlant à Sainte Geneviève,
Il dit : Prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philistins,
Et secondez l'effort des Prussiens ;
Ce sont les fils de ma charmante fille.

Chère Hédevige, ordonnez aux destins ;
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuse famille.

Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font tressaillir, et les cieux et la terre ;
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les saints confus en désarroi.

L'ange leur dit: Le Roi vous congédie.
Que chaque saint, vaquant à ses emplois,
Aille à présent régir sa monarchie :
Tous dans l'instant se lèvent pour sortir.

Comme l'on voit la presse s'éclaircir,
Lorsqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu sa diète ;
Ainsi les saints s'empressent de partir.

Dame Marie, attelant sa mazette,
Fendant les airs, descend droit à Lorette.
Là, dans ce temple un miracle posa
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux JESUS, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire sa renommée.

Saint Pierre à Rome aussitôt s'envola ;
Sur un grand coq le bon saint se percha.
C'étoit ce coq qui par trois fois chanta,
Lorsque l'apôtre en scélérat, en traître,
Son doux JESUS par trois fois renia.
Aucun des saints autant on ne fêta ;
Honneur se fait à Rome le Saint-Père,
De ce qu'il est successeur de Saint Pierre.

Légèrement sur sa meule à moulin,
Saint Nicolas traversa l'hémisphère ;
Pour Pétersbourg partit le calotin,
Y ranimer sa cendre qu'on révère.

Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux, il presse son cochon :
Ce saint des porcs est l'auguste patron.

Ah ! vous voilà, le colosse de Rhode :
Ce n'est pas lui, c'est un saint hors de mode,
Le grand Christoph, de l'inconstant clergé
Dans un recoin sans culte négligé.
En autre part il veut chommer sa fête,
Vous oubliez, Saint Denis, votre tête ;

Reprenez-la, car, malgré les dévots
Sans tête, un saint fait rire les badauds.

Là Saint François, tout criblé de stigmates,
Ce preux martyr, encor couvert de sang,
A gros bouillons sortant des quatre pates,
Et jaillissant de son généreux flanc,
S'en va tout droit dans un riche couvent.
Ce jour sa châsse en pompe se promène;
Et le gardien et les religieux,
Et les dévots, que fournissent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine,
Suivent le saint d'un air humble et piteux,
A son honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.

J'ai la berlue, ou je crois, Dieu me damne,
Parmi ces saints que j'aperçois un âne!
Pourtant n'est pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta;
Mais c'est celui qui le sauveur porta,
Lorsque l'hébreu célébrant son entrée,
Jérusalem, de palmes décorée,
Jusques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal sur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver sa queue.

Là tous les ans, de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en spectacle.
Prêtres y sont en grand pontificat,
A deux genoux attendant le miracle,
Et célébrant sa fête avec éclat.

Le bon Janvier, avec son auréole,
Comme un éclair va trouver Don Carlos;
Il fait bouillir son sang dans sa fiole:
Tout pleins de joie en sont ces bons dévots.

Le doux Joseph, ce mari si modeste,
Pauvre Vulcain de la troupe céleste;
Et les vieux saints, comme Hercule, Samson,
Mars, Machabée, et Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, restent à la maison;
Ils n'étoient plus que des saints en peinture,

Mais, si j'avois une langue d'airain,
Et des poumons comme Éole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrois-je enfin
Te tout conter, et tous ces saints te dire?
Un an entier ne sauroit me suffire.

Mais si voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liste générale,

Un almanach tout du long vous étale
Et chaque saint, et sa fête, et son jour.

Mais après tout, ce ne sont mes affaires;
Venons aux saints qui me sont nécessaires,
Dont nos héros ont tous les deux besoin.

Vers le Lorrain part Saint Népomucène;
Sur un rayon il ne se percha point.
Tout confondu, du ciel sortant à peine,
Il gagne enfin sa métropolitaine;
Dans Prague il va se percher sur son pont.

Il veut pourtant soutenir son renom,
Et ranimer les soldats de Lorraine.
Pas ne croirez ce qu'il imagina.
Dessus son pont le bon saint se tourna;
Aux Prussiens il montra le derrière;
Aux gens Lorrains sa béate visière:
Tout aussitôt au miracle on cria.

Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige,
Saint Népomuc étale un vain prestige,
Que fîtes-vous? ô divine Hédevige!

Muse, dis-moi comment ses belles mains,
Qui maîtrisoient l'Oracle des Destins,
Pour relever la prussienne tige,
Lors préparoient du mal aux fiers Lorrains.

Elle n'admet aucun repos ni trève;
Toujours parlant, consultant Geneviève;
D'avance ayant ajusté ses accords,
On va bientôt voir jouer ses ressorts.

Alors des cieux la nombreuse assemblée
S'étoit déjà des portes écoulée;
Et traversant le vaste champ des airs,
Avoit rempli cet immense Univers:
Les uns en France, et d'autres en Autriche,
Etoient venus sur les ailes des vents;
Et chaque saint, de retour dans sa niche,
Humoit déjà l'odeur de son encens.

CHANT TROISIEME.

Il n'est pour nous qu'heur et malheur au monde:
J'ai souvent vu dans ce siécle félon,
Que la fortune aveugle et vagabonde
A couronné un faquin, un fripon;
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au sort abandonnée,
Souffrir l'opprobre et languir en prison.
Quand le destin aigri nous persécute,
Fût-on César, Pompée ou Scipion,
Pendant un temps on se défend, on lutte;
Mais on périt, s'il résout votre chûte.

O mes lecteurs, si vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'histoire.
Ce fait tragique et ce complot d'horreurs,
Sera toujours présent à ma mémoire;
Le souvenir m'en arrache des pleurs.

Or écoutez: L'Autrichienne armée
En ayant vu ses desseins échouer,
Etoit encore abattue, alarmée;

Le bon Charlot s'entendoit bafouer.
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguisant ses brocards,
Par ses bons mots, sans fin, le turlupine;
Et ses propos lâchés, sans nuls égards,
De bouche en bouche alloient de toutes parts.

Dans l'Univers bientôt la renommée
Avoit ces bruits rapidement semée.
Ce monstre affreux paroît d'abord petit;
En moins de rien il s'accroît et grandit;
Jusques aux cieux atteint sa tête énorme,
Et de ses pieds il touche les enfers.
L'étrange oiseau, même en volant, s'informe
De ce qu'on fait et dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille!
Il a des yeux, des bouches, des oreilles:
Il va d'un pas d'orient en occident;
Et, publiant les vérités, les songes,
Et des secrets, et souvent des mensonges,
Divulgue tout d'un babil imprudent.

Dans les deux camps ce monstre malfaisant
Avoit tout dit; on n'entendoit que rire.
Le bon Charlot en son cœur en soupire:

Hélas, faut-il que si dévot aux saints,
J'aye ici-bas d'aussi cruels destins!
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche;
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche?
Si vous souffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne:
Ce n'est qu'à ceux que le monde proscrit,
A qui le ciel après la mort la donne.
Il faut souffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations:
Quand nous avons senti ces maux insignes,
Encor des cieux sommes-nous tous indignes.

Le preux Rosière entend avec chagrin
Ce discoureur si doux, si débonnaire:
Vous raisonnez, dit-il, en capucin;
Il faut ici parler en militaire.

Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illustre courage;
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur et le ciel.

A ce discours le Lorrain sent renaître
Nouvel espoir: il dit: Sans nous commettre,
Ayons raison de notre affront cruel.

Sitôt au camp on projette, on raisonne:
Au dur Franquin échut l'enlèvement;
Il doit avoir l'honneur du dénoûment;
Pour ce grand coup tout s'apprête et s'ordonne.

Saint Népomuc huché dessus son pont,
Pensoit tenir en ses mains la victoire.
Sainte Hédevige en rit avec raison;
Elle savoit ce qu'elle en devoit croire,
Et se moquoit de ce projet bouffon.

Elle aborda sa chère Geneviève,
En lui disant d'une façon brièvе:
Ma sœur, je n'ai jamais parlé françois;
Je ne veux point commettre un barbarisme,
Et du marquis amusant les laquais,
Me faire huer pour quelque germanisme.
Chargez-vous donc de ce soin important;
Qu'il sache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare;
Que dans le camp bien se barricadant,
Il soit surtout circonspect et prudent.

Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis.
Sainte à l'instant travestit sa personne.

Elle

Elle prend l'air des gens de son pays,
Elle se met en homme du beau monde ;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille et crinière blonde.
L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnoient sa tête moutonnée ;
Et son grand nœud fermé sous le menton,
Et sa chemise en dentelles ornée,
Et ses manchettes à patte de pigeon,
Et ses bas blancs tirés jusqu'à l'échine,
Ses escarpins avec rouges talons,
Et son habit chamarré de galons,
Faisoient valoir surtout sa bonne mine.

Le gros marquis alors se promenoit
Aux bords de l'Elbe, avec son cher Darget.

Elle lui dit : Valory, je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins.
Si ce n'étoit votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos destins,
Je ne serois certes venu moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.

Jeune muguet, vous plaisantez sans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,

Savez peut-être écrire un doux poulet,
Dit le marquis, qui de rien ne se doute.

Elle répond ; pensez ce qu'il vous plaît:
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlevera ;
L'Autrichien depuis long-temps invente
Un tour maudit, et qui vous surprendra.

Mais Valory sur un tel fait plaisante :
D'où savez-vous, dit-il, ce qu'on fera ?
Me prendre moi ! je voudrois voir le drôle,
Qui de sang-froid jamais m'approchera . . .
Allez, allez, cette idée est bien folle . . . .
En même temps paroît une auréole,
La sainte prend un corps tout délié,
Tel que l'on voit une vapeur subtile.

Le bon Darget en est émerveillé,
Le gros marquis reste tout immobile,
Et de frayeur presque pétrifié.
Puis rassemblant la force qui lui reste,
Il dit, de l'air d'un excommunié :
Instruisez-nous, beau farfadet céleste :
Êtes-vous donc un ange ou le démon ?
Et, s'il vous plaît, comment est votre nom ?

La bonne sainte aussitôt lui répond :
Reconnoissez, gros marquis, Geneviève.
Je viens ici vous sauver, cher élève,
Des noirs complots d'un saint archifripon.

Se prosternant, il se signe, il se frappe :
Sainte, dit-il, mon espoir est en vous.
Il veut trois fois embrasser ses genoux ;
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La sainte part plus prompte qu'un éclair ;
De son éclat, cette immense carrière
Semble embrasée ; elle trace dans l'air
Un grand sillon, tout brillant de lumière.

Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipse effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immense champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'astronome, au ciel les observant ;
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peste en maux féconde,
La guerre, ou bien la prompte fin du monde,
Que l'astrologue a prévu clairement.

De même, alors que disparut la sainte,
Le gros marquis étant transi de crainte
Resta long-temps dans l'étourdissement.

Darget très-bien le soutient, le rassure;
Il releva cette heureuse aventure;
Puis tous les deux consultent prudemment;
Que faut-il faire? Irons-nous tout-à-l'heure,
Pour sureté, changer notre demeure?

Auprès du camp étoit un petit bourg,
C'étoit un lieu très-peu digne d'estime;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O! Jaromirs, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom discordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus et déserts,
Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui pensa mettre un gros marquis aux fers?

C'est dans ce bourg, que, pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment se loge.
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veilloient à l'entour de sa porte,
Pour conserver ce grand Palladion.

O ! profondeur d'esprit et de lumière !
Que pensez-vous ? Ce prudent émissaire
Faisant garder la porte de devant,
Abandonnoit la porte de derrière,
Qui procuroit facilité plénière
Pour le projet de son enlèvement.

Or, apprenez que dans cette chaumière
Règnoit surtout l'infame trahison :
Suborné fut l'hôte de la maison,
Par un Franquin, monstre de crocodile,
Qui va jouer son rôle comme Achille.

Oh, sans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis se passa l'aventure.

Sans ornement et sans architecture,
Figurez-vous un boucan clandestin.
On n'y flairoit, ma foi, nulle odeur d'ambre;
On n'y trouvoit que deux appartemens;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit sa chambre.

La nuit arrive et Valory se couche :
Le gros marquis dormoit comme une souche,

Et tout auprès, le fidelle Darget,
De ses exploits célèbre Coryphée,
Dormoit déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini son chapelet.

Alors des cieux descendit du haut faîte
Patron Étienne au visage vermeil ;
Il se plaça justement sur la tête
Du bon badaud, dans son premier sommeil.

Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour, guidé par le malin,
Pour te saisir on voit rôder Franquin.

Darget s'éveille, et tout son corps frissonne ;
Il se rendort, comme il ne voit personne ;
Le farfadet tout aussitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage :
Craignez, dit-il, un prochain esclavage.

Il est déjà deux heures après minuit ;
On carillonne, il se fait un grand bruit ;
Et le pandour, avide de pillage,
Entre, en forçant la porte de Darget.

Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance;
Et se sentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique :
Qui cherchez-vous? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A la vaisselle, à vos meubles de prix.
C'est moi qui suis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domestique;
Prenez ces sacs pleins de nouveaux louis.

En même temps cette troupe pillarde
Fait table rase en cet appartement;
Soit par bonheur, ou bien soit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poêle joignant.

Ce bruit affreux d'abord frappe l'oreille
Du gros marquis, qui soudain se réveille;
Et sans ressource il se seroit perdu,
Si, descendant de la voûte céleste,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'assister dans ce moment funeste.

Hors de son lit, criant tout éperdu,
Il va sortir et se livrer tout nud,

En attitude, au vrai très-immodeste,
Entre les mains de ces cruels brigands.

La bonne sainte, au divin pucelage,
De l'éventail cachant son beau visage,
Par les bâtons lorgnoit de temps en temps
(Femelles sont coquettes à tout âge).
Dans ce danger, miracles opérant,
Sur ce marquis fougueux et frénétique,
Elle répand un sommeil léthargique.

Au même temps ces félons, ces bandits,
Pensant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget, dans la posture
Dont il sortit des mains de la nature;
Pensant tenir, par cet exploit bouffon,
Des Prussiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria : Monsieur le caporal,
Assistez-nous, votre devoir l'exige;
Chassez d'ici le ravisseur brutal!

Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînoit Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, grossissant son butin,

Le caporal faisoit pleuvoir sur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.

Onc russien n'a dans ses chasses d'ours,
Défait un nombre aussi considérable,
Que Jaromirs vit d'ames de pandours,
Dans cette nuit descendre droit au diable.

Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fusillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême, inévitable,
Ah! qui t'aida de son bras secourable?
Qui te sauva dessous son aileron?

Ami lecteur, ne reste point en peine,
Je vois des cieux descendre maître Étienne,
Du bon Darget ce fidelle patron:
Lorsque la mort de tous les côtés fauche;
L'honnête saint lui tint lieu de plastron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.

Le dur Franquin, ignorant son erreur,
Fuyoit toujours, le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera, lorsqu'on verra sa proie.

Ni plus ni moins, Darget nu-pieds trottoit,
Jusqu'aux genoux s'enfonçoit dans la boue,
Geloit de froid, faisoit étrange moue;
L'épine aussi le pied lui déchiroit;
Et le badaud de tout son cœur juroit
Contre le sort, qui des hommes se joue.

Toujours pestant et toujours avançant,
Il a déjà couru plus d'un grand mille,
Lorsque le jour, tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant,
Où le Franquin avoit son domicile.

Ce scélérat faisant l'homme civile,
Dit à Darget: Monsieur l'ambassadeur!
Je suis fâché de la triste aventure,
Dont, il est vrai, je suis l'heureux auteur;
Et si nu-pieds, sans habit, sans voiture,
Venez ici, c'est un petit malheur.

Pour consoler votre douleur cruelle,
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez dessus cette vaisselle,
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'est qu'à moi.

Sur ce sujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal se satisfirent;
Car sans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il étoit :
Et dans le temps que Darget développe
De son malheur le plaisant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en syncope.

Serai-je donc compté pour un zéro ;
Vengeons l'honneur, que le destin maîtrise !
S'écria-t-il ; et ce chien de François
M'enlevera dans ce jour, pour jamais,
D'une brillante et pénible entreprise
Tout le succès, par ma folle méprise ?

Ah ! malheureux, fourbe, qui que tu sois !
Ah ! ravisseur de mon plus bel exploit !
Tu vas périr, et payer ma bêtise !
Il dit, et tire un large coutelas ;
Et le tournant trois fois dessus sa tête,
Cet inhumain tout furieux s'apprête,
A lui jeter d'un coup le chef en bas.

Un vieil hongrois tout doucement l'arrête :
Je crois, Franquin, que vous n'y pensez pas!
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine ;

Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des secrets.
Il dit : D'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, se modère et rengaine.

Mon cher lecteur, si tu prétends savoir,
Si ce hongrois n'était pas une sainte,
Fort à propos usant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir :
Ah ! pour le coup, il n'est en mon pouvoir
De l'expliquer ; car dessus cette affaire
Mon chroniqueur sut prudemment se taire :
En remontant même jusqu'a Turpin,
Sur ce sujet on n'éclairciroit rien.
Pensez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'histoire.

Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud ; ce féroce lion
Devint traitable et doux comme un mouton ;
Même il lui fit des excuses passables.

Chemin faisant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obscurs, impénétrables,
Où le soleil ne put percer jamais
De ses rayons brillans et favorables.

Dans un endroit plus sombre et plus épais,
Un haut rocher, tout couvert de cyprès,
Forme en son sein une affreuse caverne;
Il sembloit voir les portes de l'Averne.

C'étoit l'endroit où Franquin résidoit;
Il avait là son horrible repaire;
De l'antre sort nombre de gens de guerre.

Ah! vous voilà; bonjour! Qu'avez-vous fait?
A-t-on pillé? La prise est-elle bonne?
N'aurons-nous point notre part au butin?
L'on s'embrassa, l'on conte et l'on raisonne
Sur les hauts faits de l'illustre Franquin.

Apercevant Darget sans camisole,
Ils s'écrient tous: viens-ça, viens-ça, le drôle!
Tu fus servi par des valets adroits!
Tu cache encor peut-être une pistole;
Donne toujours; sommes rusés matois!

Le bon Darget garde un maintien modeste;
Ses pieds étoient meurtris et déchirés,
Ses membres tous presque défigurés;
Ses yeux tournés vers la voûte céleste,
D'un suppliant il emprunte le geste.

Franquin leur dit : Cet homme est mon captif;
Donnez-lui donc un bon confortatif;
Dans ma caverne, à l'instant qu'on le soigne.

Ces gens faisoient diligente besogne,
Car le Franquin étoit expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mènent Darget au fond de la caverne.

Figurez-vous un antre obscur et sourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte :
Il vint d'abord dans une immense voûte ;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il suit ses conducteurs :
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs :
On y respire une vapeur impure.
Par un hasard, la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs,
Pour recéler ces cruels détrousseurs :
Là presque au bout il entre en une grotte.

Franquin le suit ; il dit : Qu'on le décrotte.
En s'empressant, deux rustiques beautés,
Portant un seau chacune à leurs côtés,

Prennent Darget ; on le lave, on le panse,
On le parfume, on le frotte d'essence.
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtresse, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemise fine,
Dont la cravatte est de point de Maline,
Et qu'on pilla sur quelque prussien;
L'autre lui chausse un petit escarpin,
Fait pour un pied plus mignon que le sien;
Une autre encor sur ses épaules charge
Un bel habit, et trop long et trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offusque sa face,
En le couvrant d'un feutre à large audace.

Franquin lui dit : Mangeons, j'ai soif, j'ai faim;
Canailles, allons, qu'on serve le festin.
Alors on voit des soi-disantes vierges,
Dresser la table et la charger de cierges,
Que quelques autel avoit contribués.
Ou que Franquin s'étoit attribués.

On étala la vaisselle polie,
Que ce pandour au marquis enleva;
Darget lui dit : Cette vaisselle unie

Fut par Germain à Paris arrondie:
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra.

Quarante plats sur la table on porta,
De mets exquis rassemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola;
Car on faisoit payer à tout le monde.
Le malheureux paysan bohémien
Etoit pillé comme le prussien.
Rien ne coûtoit, on faisoit bonne chère;
On s'engraissoit des malheurs de la guerre.

On fait venir le champagne moussant,
Qui petilla bientôt dans chaque verre,
Le port-à-port, le tokai jaunissant,
Vin butiné, volé furtivement.
On en sabla coup sur coup des rasades;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget sournois, ne bâfroit qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui servoit,
Il ne mangeoit qu'autant qu'il faut pour vivre.

Mais sur le tard arrivent les catins !
On les caresse, on baise, on les enivre;
Non pas d'amour, mais de différens vins.

O mes amis! comment puis-je poursuivre,
Et vous conter leurs propos libertins?
Ne pensez pas que la délicatesse
Soit en usage en de pareils amours:
Figurez-vous plutôt ce que l'ivresse
Peut inspirer de féroce aux pandours.

On y voyoit des filles effarées,
De la jeunesse et des grâces parées,
Au dur Franquin, à ces fiers ravisseurs,
Et par l'audace et par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils combloient leurs plaisirs,
En détournant leur innocente bouche,
Versoient des pleurs et poussoient des soupirs;
Ils auroient pu, par leurs cris, adoucir
Et la panthère et le tigre farouche.

Ces scélérats, qui n'avoient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuoient du croupion;
On auroit dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violoient des anges.

A ces plaisirs, ces brutaux, ces félons,
Font succéder la plus crasse débauche:
Rassasiés des délices connus,

Ils enfiloient la route par la gauche,
Et s'enivroient de plaisirs défendus.
Enfin lassés de leur sale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvoient du vin autant que la nuit dure ;
Franquin sur tout écumoit de luxure ;
Et le souper touchoit à sa clôture,
Quand des pandours viennent tout morfondus,
Donner avis d'une belle capture.
Aux champs voisins ces brigands avoient pris
Un grand troupeau d'agneaux et de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot.
Sur l'intérêt, ce n'est chose nouvelle ;
Même un pandour pour voler n'est pas sot.

Il faut d'abord qu'on règle les partages ;
Pour nous seront, amis, les pucelages ;
A ces pandours, dit Franquin, nous laissons
Le brandevin, les vaches, les cochons.

En mugissant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées en son antre,

Les insensés et bourdonnans échos.
Ils crient tous : Renonçons au repos.

Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent;
Cherchent du bois; des veines d'un caillou
Ils font sortir, le frappant sur un clou,
En petillant, de vives étincelles;
Le soufre en feu allume les chandelles;
Le bois s'embrase, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graisse;
Et puis servant les éclanches, les dos,
Couchés sur l'herbe, ils mangent à leur aise:
Ainsi que dit le chantre d'Ilion;
Content chacun fut de sa portion.

Au dur Franquin on amena les belles,
Douces beautés, fringantes demoiselles,
Que lebrutal aimoit par passion.

Au beau milieu de ces cruels gensd'armes,
On voit paroître, éclatante d'appas,
Jeune tendron où brilloient tous les charmes.

Cette beauté' qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Asie en armes,

Au bon Priam causant chaudes alarmes,
De ses attraits, certe, n'approchoit pas.

Elle n'étoit comme vous (les princesses!)
Toujours beautés, quand vous êtes altesses;
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit sans toutes ces richesses
Et ces bijoux dont offusquez vos traits.

Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée et se fondant en larmes:
Dans le sommeil, hélas! on avoit pris
Ce beau tendron, chez ses parens chéris,
Dans des habits dont la simple parure
N'ajoutoit rien aux dons de la nature.

Ses vêtemens sont propres, mais unis;
Sous son corset une gorge naissante,
Allant, venant, aux curieux présente
Deux boutonneaux élastiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante;
Un teint, grand Dieu! de roses et de lys;
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux dont part une flamme éloquente;
En arc dessus se courbent ses sourcils;
Puis à baiser une bouche qui tente;
Quand le corail de sa lèvre charmante

Est séparé par l'amour et les ris,
Trente-deux dents de blancheur ravissante,
Rendent les cœurs insensibles, épris.
Ajoutez-y taille d'une déesse,
Un pied cochois, de Vénus la jeunesse:
Et telle fut la touchante beauté
Dont ces bandits s'étoient rendus les maîtres.

Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majesté;
Et ces brutaux, sans nulle humanité,
Alloient d'abord se jeter sur leur proie,
Lorsque Franquin leur fit ce beau discours:
Qu'à la douleur succède enfin la joie!
Consolons donc ce captif par l'amour!
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reste;
Et malgré moi me faut être modeste;
Voyez ce qu'est un honnête pandour;
A vous, Darget, sera cette pucelle:
Allez, cueillez cette rose nouvelle.
Darget sentit l'aiguillon de la chair;
Mais il entend une voix lamentable;
Ah! juste Dieu! suis-je donc en enfer?
Oui, belle Aurore, en ce séjour coupable,
Franquin, peut-être, est pis que Lucifer.

Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeunesse et d'un sort déplorable,
Lui dit la belle en tombant à genoux.
J'étois promise, et mon futur époux
Ne peut m'aider de son bras secourable;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu;
Disant ces mots, tout un torrent de larmes
De son visage inondoit tous les charmes.

Franquin s'écrie: Ah! qu'on fasse cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe:
Allons, jetez dans ce moule superbe,
Jeune François, bien ourdi, bien cossu.

Dessus l'amour le bon Darget prélude;
Il en sentoit toute la plénitude;
Dans le moment qu'il étoit résolu
De s'enivrer de sa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, et le badaud rengaine;
Entre ses dents pestant sur saint Etienne.

Tel près d'un lac, souvent un limaçon
De sa maison sort sa tête gentille,
Au grand soleil rampe dans le limon;
Mais s'il entend du bruit ou quelque son,

Se repliant soudain dans sa coquille,
Il se resserre en petit peloton.

Ainsi Darget, à l'ame généreuse,
Vit dissiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon;
Et dont Moïse, en sa Bible causeuse,
Fit un serpent dont Eve curieuse,
Pour son malheur, essaya tout du long.

Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à sa belle: Aimable malheureuse,
De vos vertus je prends compassion;
Je suis, hélas! pour le viol maussade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend sa main, la rassure et console.

Franquin qui voit Darget se refroidir,
Dit: Est-ce en France ainsi que l'on viole?
Eh! quand au fait voudrez-vous donc venir?

Hélas! Seigneur, nos tristes destinées
Sont en vos mains, ô Franquin généreux!
Cette beauté de grâces tant ornée,
Et ces appas divins et merveilleux,

Seront-ils donc, dans ce séjour funéste,
Abandonnés au désir immodeste
De l'impudique et du premier venu?
Ah! respectez son âge et sa vertu;
Et rendez-lui sa liberté première....

Pauvre François, dis plutôt ton bréviaire,
Répond Franquin, en se moquant de lui;
De violer c'est la mode aujourd'hui.

Mais, répliqua d'une façon soumise,
L'autre en rêvant.... d'un moyen je m'avise;
S'il vous plaisoit d'accepter de l'argent,
Je payerois à beaux deniers comptans
La liberté de cet astre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand.
Oui, lui dit-il, si tu m'en donnes... tant....;
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans sa maison rejoindre son amant.

Pour cette fois, intérêt détestable!
Tu fus du moins aux humains secourable;
Car tu sauvas des mains d'un insolent
La jeune Aurore aussi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fît d'outrage en ce boucan.

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux;
Mais dans ce siècle on est peu raisonnable:
Soyez fripon, scélérat, vicieux;
On passe tout si vous êtes aimable.

Heureusement pour lui, le bon Darget
Et l'un et l'autre également étoit.

Pour le Franquin épuisé de débauche,
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour
Toujours guerroie et sans cesse chevauche:
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)
Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ses forces,
Ne sentant plus ses passions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans son lit.
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie;
Ne veux sortir, car il fait de la pluie:
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre destin, vos exploits, votre vie;
Car les François, dit-on, sont bons conteurs.

Darget répond à ces propos flatteurs:
Ce me seroit faveur bien singulière,
Si je pouvois amuser Franquini:
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins simple et uni.

Le sort fâcheux qui dès long-temps m'oppresse,
M'a fait, Seigneur, naître d'une duchesse:
Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu secret rendit le bien venu.
Malheureux fruit d'une illicite flamme,
On m'éleva bien loin de mes parens:
Puis, pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune d'une place
Dans un couvent, au collége d'Ignace;
Et là, sous l'œil d'habiles professeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit passer par des épreuves rudes!
On me trouvoit quelque peu de beauté,
Et dans l'esprit de la vivacité.
Un professeur, écumant de luxure,
Me caressant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans sa clôture,

Me fit, un jour, offerte tant impure,
Que je lui dis avec sévérité:
Va, monstre affreux, tout couvert de souillure,
Dont les désirs révoltent la nature;
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.

Bientôt un autre également m'entraîne;
Je le repousse un peu, je le rengaine;
Mais à la fin tant fondirent sur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'asile,
Et dans un âge encor tendre et débile,
Je me sentis intimider d'effroi.

L'un me disoit: Ne savez pas l'histoire;
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs et tantôt patiens,
A leurs amis souples et complaisans.

Tel pour Socrate étoit Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'étoit un Grec maussade;
Et tels étoient Euriale et Nisus:
En citerois, que sais-je? tant et plus.
Jules-César, que des langues obscènes
Disoient mari de toutes les Romaines,
Quand il étoit la femme des maris.

Mais feuilletez un moment Suétone,
Et des Césars voyez comme il raisonne!
Sur ce registre ils étoient tous inscrits;
Ils servoient tous le beau Dieu de Lampsaque.
Si le profane enfin ne vous suffit,
Par le sacré dirigeons notre attaque.
Ce bon saint Jean, que pensez-vous qu'il fit,
Pour que **** le couchât sur son lit?
Sentez-vous pas qu'il fut son Ganymède?

Pour renchérir sur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai Don Sanchez à mon aide;
Lisez-moi bien l'article vingt et neuf
De son divin traité du mariage;
Vous y verrez que votre esprit tout neuf,
Doit de ses mœurs faire l'apprentissage.

Tous les recteurs s'écrient: il a raison!
Dans le moment le grand diable sait comme
Fondent sur moi ces brandons de Sodome.
Et pour avoir la paix dans la maison,
Nécessité fut de n'être sévère;
Je devins donc leur malheureux plastron;
Et lorsqu'en rut se sentoit quelque père,
J'étois, hélas! sa monture ordinaire.

Ainsi voyez que mon cœur vertueux
Fut malgré lui plongé dans cet abyme.
Oui, le destin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime.
Je ne pus donc éviter mon destin:
Mais excédé du rôle féminin,
Je désertai de l'école d'Ignace,
Et me sauvai un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace;
Pour me venger de mes ribauds déçus,
Je m'enrôlai dessous Jansénius.

Autres tyrans, autres mœurs, autre école!
Saint Augustin, Pascal, Arnaud, Nicole,
Etoient cités sans fin, sans nul propos;
De ce parti c'étoient les grands héros:
L'enthousiasme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles:
Des fous perclus sautent sur des tombeaux.
Des gens sensés donnèrent ces spectacles!
On exorcise, on rêve des oracles;
Et tant on fit que le sage Louis
Bien défendit miracles à Pâris. *

Pourmoi, voyant les fourbes de l'Eglise,
Dévots fripons, que l'intérêt divise,

* L'abbé Pâris.

Bien résolu de n'y point m'embarquer,
Et me sentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante et vagabonde,
J'osai pour moi du bien pronostiquer.

Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris parmi les Sibarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante et rit, sans cesse se remue;
(Car dans Paris chacun a la berlue:)
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorsque la mer reflue;
Ainsi paroît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immense cohue,
Qui sans raison court et remplit la rue.

Paris connoît plus d'une déité;
La principale est la galanterie;
A ses côtés placez la nouveauté:
Ce sont, Seigneur, les dieux de ma patrie.
Et si voulez, à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode;
Lors connoîtrez et culte, et loix, et code,
Qui règlent tout dans leur société.

A ces loix-là toujours je fus fidelle;
Des papillons je devins le modèle;

Et je parvins, et par soins et par art,
A copier les airs d'un petit-maître.

Lors dit Franquin : Cela peut fort bien être :
Mais conte-moi, disgracié bâtard,
Véquis-tu donc à Paris du hasard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des romans qu'on vend, et qu'on vendra
A nos oisons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.

Je fis d'abord la *princesse sensible*,
Et puis après les *bijoux indiscrets*,
Et *l'Acajou*, livre inintelligible;
Et sur les *chats* j'osai faire un essai;
Et de *gris-gris* j'ébauchai quelques traits.
Le *paysan* * m'éleva jusqu'aux nues
La *paysanne* eut presque des statues;
A tout compter je n'aurois jamais fait:
Le bel esprit fournit mal la cuisine :
De Saint Amand ** je craignis la famine,
L'invention, fille de l'intérêt,
Pour cette fois détourna ma ruine;
J'imaginai, et je fis des pantins....

* Le paysan parvenu de Marivaux.

** Poëte qui mourut presque de faim.

Quel mot barbare! en refrognant sa mine,
Cria Franquin: Ce sont des mannequins,
Lui dit Darget; figure disloquée,
Ses membres sont découpés de carton;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on?
Son jeu la rend mobile et détraquée.
C'est le dernier effort de la raison,
Que le pantin; il vous sert d'interprète;
Auprès du sexe il fait contes d'amour;
Un cœur timide, une flamme discrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

Pour honorer dans la ville et la cour
Ma découverte utile et fortunée,
Elle servit d'époque à cette année;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.

Lors je donnai dans le goût des voyages:
Rien ne peut tant former les jeunes gens:
De nos François me lassoient les visages;
Je souhaitois voir d'autres habitans.
De mon pays je pars pour la Hollande;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais, et grossiers, et lourdauds;

Je

Je ne crus pas être parmi des hommes,
Comme du moins, nous autres François
sommes.

Figurez-vous un peuple d'escargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poissons pour le moins phlegmatiques,
Qui, dans une heure articulent deux mots.

Je me compose, et d'un air doux et sage,
Je leur demande, et de quoi vivez-vous ?

De nos troupeaux nous pressons le laitage;
Nous vendons tous du poivre, du fromage;
Comme marchands, sommes un peu filous.
L'Europe entière est notre tributaire,
Et nous savons la plumer et la traire.

Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés ?
Jadis foulés d'oppresseurs obstinés,
Dans notre sang noyant leur tyrannie,
De leurs débris nâquit la liberté;
Quittes des rois et de la monarchie,
Changeant un nom, parmi nous redouté,
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainsi voyez, quoique le Belge fasse,
Qu'il ne sauroit jamais rompre ses fers.

Républicains, nous rampons sous des traîtres ;
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'Univers.

De ces bourgeois, le plus cossu m'invite,
Dans sa maison à lui rendre visite ;
Moi, je l'accepte aussitôt poliment.
Une servante, en me voyant, me prend
Dessus son dos, me charge lourdement ;
Et se traînant, en faisant la tortue,
Me fait passer au travers de la rue ;
Puis sur le seuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand seau d'eau me lava brusquement.

Je leur demande : Eh ! que prétend-on faire ?
C'est, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-nécessaire,
Pour conserver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuisine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu ;
Est-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne ?

Que dites-vous ? Quel blasphême, grand Dieu !
Ces lieux ne sont point faits pour notre usage ;
Nous n'habitons point ces appartemens ;

Nous nous fourrons, pour un plus grand
ménage,
Dans notre cave, et sommes fort contens.
La propreté, déesse de céans,
Occupe seule ici les logemens.

Lors il me prit tout d'un coup un fou rire,
Dont je ne pus empêcher les éclats ;
Mon gros bourgeois, qui n'aimoit la satire,
Dit séchement : les François sont des fats.

Je lui réponds : Il vous plaît de le dire !
Dans le moment, mon homme rempli d'ire,
Me fait jeter des escaliers en bas,
M'accompagnant de valets, de servantes,
Jettant en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Jusqu'au moment qu'ils ne me virent plus.

Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, disois-je, allons en Angleterre;
Mes compagnons, chacun de son côté,
Qui n'avoient pas de sort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animosité,
Me disoient tous : allons plutôt au diable.

Un grand vaisseau, bâti pour le transport,
Le même jour nous charge sur son bord ;
On leve l'ancre, et la mer blanchissante
Nous soulevoit sur son onde écumante ;
La voile s'enfle et nous fendons les flots ;
Et le pilote, et différens signaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un vent de Sud d'un souffle favorable,
Nous fait raser la surface des eaux :
Les passagers boivent et rient à table,
Même aucun d'eux ne présageoit des maux.
Mais tout-à-coup le vent tourne à la ronde ;
Le temps noircit, l'air sifle, le ciel gronde ;
La nuit survient, et dans l'obscurité,
Notre vaisseau, tantôt précipité
Jusques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel est relancé par l'onde.
La foudre tombe, et les brillans éclairs,
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mât brisé par la tempête,
Tombe en faisant un fracas furieux ;
Le gouvernail heurté se fend en deux,
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable.

Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaisseau de toutes parts troué,
Tout fracassé, lors étoit échoué;
Poussé des flots il tombe en mille pièces.

Mes compagnons aux cieux font des promesses;
A mon secours j'appelle mon patron:
Et Saint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.

Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le Saint, car tu portes mon nom.
Dessus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te servira de voile;
Mon auréole, ô Darget! mon mignon,
Pour te guider, te servira d'étoile;
Ton cul adroit sera ton gouvernail.

Bon Saint, lui dis-je, il n'est pas temps de rire;
Plus de secours, un peu moins de satire.

Je vogue ainsi dans ce bel attirail;
Bientôt mon corps n'y pouvoit plus suffire;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant son sel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,

Je fus poussé sur le prochain rivage;
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on est heureux de retrouver le port!

Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiscret!
De te noyer le Saint auroit bien fait!
Poursuis toujours. Mes compagnons périrent;
Jamais, ô Ciel! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils sont mangés par les harengs;
Ils sont damnés, ils sont morts sans confesse.
Quant à mon Saint, je lui tins ma promesse,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.

Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis: Hélas! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux aussi charmans!

Mais sur ce bord, pourquoi plus me morfondre?
Pour voir l'Anglois il faut aller à Londre.

J'arrive enfin, et dans le même jour,
Je vois la ville et parois à la cour.

L'Anglois mordant, trop fier en son domaine,
Nomme son roi le *Seigneur Capitaine.*
Il me reçut, et dit au général :
A ce François montrez mon arsenal.

J'imaginois de le trouver plein d'armes ;
Mais point du tout, au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, des chapeaux.

Lors, dit mon guide : objets remplis de charmes !
A Malplaquet vous porta mon héros.
Ces éperons, lorsqu'il menoit sa garde,
L'ont bien servi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci :
C'est du héros la redoutable épée,
Du sang françois à Dettingen trempée ;
Examinez, remarquez donc, voici....

Je l'interromps, tirant la révérence :
Ah ! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtisan.
Puis promptement de ce lieu me sauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.

Singes y sont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlant

Tant que croyez écouter Démosthène ;
Mais pas toujours aussi bien agissant.
Et leur vertu ne flaire pas trop baume ;
Très-libres sont dans leurs discours diffus,
Ni plus ni moins ils sont tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un simple Anglois est un original ;
Plus singulière on trouve sa folie,
Et plus il est applaudi du total,
Qui ne se croit sous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on souffre sa manie.

Ce peuple triste a certain splin fatal.
On se pend là, comme ailleurs on va boire ;
Et chaque jour fournit pareille histoire.

Féroces sont encor toutes leurs mœurs ;
Pas ne voudroient qu'un seul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces sur leurs théâtres,
Sans massacrer jusqu'aux moindres acteurs.

Mais plus encor ils sont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs ;
A demi-nuds je les ai vu combattre,
S'entre-frappant ; et de leurs bras nerveux,

Tantôt parant, et s'escrimant tous deux,
Se faire entre-eux de mortelles blessures.

Epargnez-moi ces affreuses peintures;
Bien mieux il vaut, Franquin, vous raconter,
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.

Tout Londre entier y vient presque assister,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes.
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour disputer de vîtesse à la course,
Par trois fois font le tour de cet enclos.

Pour qui croyez que le prix se débourse ?
Ne pensez point que c'est pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il vous doît paroître;
Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.

Je fus bientôt connu chez les Bretons.
On me mena dans les bonnes maisons,
Et quelquefois aussi dans les mauvaises;
Pour jeunes gens, dangereuses fournaises !
Le tendre amour, qu'on ne peut amortir,
S'y voit suivi d'un triste repentir,
L'on paye cher ces momens de foiblesses.

Il est à Londre un grand nombre d'abbesses,
Entretenant des vestales de nom,
Leur feu sacré bientôt laissant éteindre;
Un jour Vesta les en punit, dit-on,
En leur faisant cuisant et mauvais don.

N'est que trop vrai; j'ai bien lieu de m'en
plaindre,
Ce souvenir me fut cruel et long.

Ces fiers Anglois sont tous millionnaires;
Trésors y sont choses fort ordinaires;
Jusques aux gueux y regorgent de biens.

Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Que mieux vaudroit qu'avec ces Prussiens!
Tristes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape et l'épée:
Bien mieux vaudroit piller ces fiers Anglois.
Continuez. J'y fis une équipée.
Ils m'appeloient, vilain chien de François.
Bien enragé qu'un faquin, qu'un belitre
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je résolus enfin de m'en venger.

Et ne pouvant à cette race entière
Faire sentir mon audace guerrière,
Avec un seul je voulus m'égorger.

A Londre on voit cette gent malhonnête,
Pour un sheling se battre à coups de tête ;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs et des milords.

Montrons, disois-je, en enfonçant mon feutre,
Que le François n'est sot, couard, ni pleutre.

Je traversois justement la cité ;
L'on m'honora d'un compliment féroce.
Dans le moment je saute du carrosse ;
Et de l'ardeur me sentant emporté,
Sur l'agresseur je me rue avec force :
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terrasse et l'abats sous mes coups :
Son sang couloit, il tombe ; et ce colosse,
Devant le front se fait une ample bosse ;
Je crus avoir terminé ses destins.
Le peuple accourt, il crie, il bat des mains :
Craignant pour moi dans ce danger extrême,
Je résolus de partir la nuit même.

Sur un vaisseau j'arrive en Portugal ;
J'y vis du roi le palais monacal.
Ce prince obtint de Rome, par souplesse,
Le rare honneur d'oser chanter la messe :
L'esprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de mains voluptueuses,
Pu caresser que des religieuses.

Le cacaporc est le sceptre du roi ;
En Portugal lui seul donne la loi :
Rustres, bourgeois, prêtres, noble, ministre,
Tout sent les coups du cacaporc sinistre.

J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit ;
Des capucins il recherchoit l'espèce ;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour lesquels il brûloit de tendresse.
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit;
Bien loin de moi je rejetai son offre.
Quoi ! voulez-vous, disois-je, qu'on m'encoffre ?

Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choisit,
Qui sous le froc nasillant à matines,
A contre-cœur frappent des disciplines.

Pour moi, craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît nasiller,
Je pris le large, et bien joyeux je gagne,
Dans quelques jours, les limites d'Espagne.

Là, je me crus à l'abri des malheurs;
Mais le destin contre lequel je lutte,
Jusqu'à présent toujours me persécute.

Amour fatal, je sentis ton pouvoir:
Pour mes péchés une beauté céleste,
Jeune nonnain, dans un couvent, modeste,
Un beau matin m'apparut au parloir;
Et je formai, hélas! le plan funeste
D'y retourner, l'admirer, la revoir.
Par le moyen d'un ingénieux prêtre,
Qui, (pardonnez) faisoit le maquereau,
J'eus le moyen d'approcher, de connoître
Cette nonnain, ce miracle si beau.

Un rendez-vous me donne enfin la belle;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle;
Gardant encore, hélas! pour mon malheur,
Un souvenir de la cruelle Angloise;
Mais souvenir cuisant et plein d'horreur,
Qui me mettoit au plus mal à mon aise,

Jusqu'à quel point, traître et perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeste jour!
Raisonne-t-on, pense-t-on, quand on aime?
Les plus prudens en amour, sont des fous;
Car la raison cède au pouvoir suprême
De cet instinct qui commande sur nous.

De mon amour la fière tyrannie,
Et de mes sens la flatteuse manie,
Sur la raison mourante, à l'agonie,
L'ont emporté; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je suis aux pieds de ma religieuse :
Rendez enfin ma passion heureuse,
Rare beauté, divine et radieuse,
Osai-je dire, en lui baisant les mains.

Mais sa pudeur alarmoit mes desseins,
Quand dans ses yeux je remarquai du trouble;
(Son cœur n'étoit dissimulé ni double)
Je profitai de l'heure du berger.

Plus tendrement de nouveau je la presse :
Il n'est plus temps, belle, de reculer;
Ne falloit pas aussi loin s'engager,
Lui dis-je; enfin, soit amour ou foiblesse,

La pudeur passe ; et l'aveugle tendresse
Va désormais de l'honneur se venger.

Imaginez l'ardeur voluptueuse
Dont je jouis de ma religieuse !
L'amour brûlant, un plaisir défendu :
Tout conspiroit à soutenir ma flamme :
Au sanctuaire, à la fin, parvenu,
Cette nonnain se convertit en femme.

Mais, justes Dieux ! quels furent mes forfaits !
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Sœur Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets !

Je suis confus, Seigneur, lorsque j'y pense ;
Oui, de Vesta la sévère vengeance
Devint le lot de ses divins attraits.

De cette nuit, mon ame satisfaite.
Avant le jour, méditoit la retraite.
Tendres adieux et doux embrassemens !
Nous ajustons, comme font les amans,
Pour nous revoir, tous les arrangemens.

Je pars enfin ; mon échelle se casse :
Je dégringole avec un bruit affreux ;
Et tout mon sang dans mes veines se glace.

Lors, du couvent, sort un concours nombreux :
Quel est ce bruit ? Et qu'est-ce qui se passe ?
Disoient les sœurs, en jetant de grands cris.

Comme il se fait la nuit un grand vacarme,
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis :
Colin s'éveille, et sortant de son gîte,
Dessus le loup, qui promptement s'enfuit,
De grands cailloux fait voler au plus vîte ;
Avec son chien par le bois le poursuit,
Et, s'il l'atteint, sous ses coups le réduit.

Ainsi couché, sans voix et sans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura ;
Dieu sait comment alors m'apostropha.

Une nonnain disoit : Ah, le voilà !
Quel sacrilége ! ah, quelle ame vilaine !
Notre moutier il déshonorera !

Une autre sœur aigrement ajouta :
Mon doux JÉSUS ! quelle est donc cette scène ?
Je suis d'avis, mes sœurs, que mieux vaudra
Le transporter dans la prison prochaine,
Et ce matin on l'interrogera ;
Sinon, verrez que le monde, qui cause,
Malignement les sœurs accusera.

Tout le couvent approuva fort la chose :
Dans la prison voisine on m'emporta.
Mon ame étoit demi - morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.

Quand le couvent tout notre roman sut,
Lors, pour nous deux, bien pis encor ce fut.
Vous ne savez combien désespérée,
Combien terrible est la haine sacrée ?

Chez l'Espagnol il est un tribunal,
Moitié prélat, et moitié monachal,
Qui, s'acharnant sur le pauvre profane,
Jamais n'absout, et toujours le condamne ;
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame.
Tout à l'entour de ce funeste lieu,
De cent buchers au ciel monte la flamme.

On me traduit devant ce jugement :
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoisa ce discours gravement :

Ne crains-tu point, scélérat, impudent,
Du juste ciel la colère jalouse ?
De Jésus-Christ tu violas l'épouse !
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde !
Ah ! sacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre seconde,
D'empoisonner le benoît paradis ?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans esprits,
Ta peau demain sera dûment rôtie.
Il dit : d'abord les sbires en prison
Me font rentrer, après ce beau sermon.

Bien mal me prit de ma triste aventure ;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure ;
Et ne voyant nul besoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.

Ah, bon patron ! lui dis-je ; ah, saint Étienne !
Me verras-tu cruellement périr ?
Si chez l'Anglois j'abordai, non sans peine ;

Si ton pouvoir daigna me secourir;
Si ton autel fut orné de mes cierges;
Dans ce péril ne m'abandonne pas!

Le paradis est tout rempli de vierges;
Nous n'en voyons presque point ici-bas!
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une:
Et ce Phénix, difficile à trouver,
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureusement s'est laissé déterrer.
Ah, mon bon Saint! faut-il tant de tapage,
Pour plus ou moins que soit un pucelage?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque scrupule;
Qui, le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyoient qu'un être de raison.
Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon Saint, cet avantage!
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur.
Si m'en croyez, détournez mon malheur.

Je me prosterne, et les cieux m'exaucèrent:
De la prison les fondemens tremblèrent;
Tout radieux, le saint fendant le mur,
Me dit: Mon fils, je lis dans le futur.
Oui, les destins, qui sur tes jours veillèrent,

Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs aussi te destinèrent.

Un jour ton nom, dans un poëme obscur,
Sera chanté dans le goût marotique.
Méprise donc ce sénat fanatique !
De mon appui sois dès à présent sûr;
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout : le marché s'accomplit.
Il n'est fripon, il n'est âme si noire,
Qui droit au ciel n'aille sans purgatoire,
Pourvu qu'un saint y trouve son profit.

Ah ! c'est bien fait ; il faut que chacun vive;
Je veux qu'un saint reçoive un don-gratuit.
La sainteté, sans profit, est chétive,
Cria Franquin. Et Darget poursuivit :

De tous mes fers le bon saint me défit;
Le geolier dans cette alternative,
Profondément à l'instant, s'endormit.
Le saint m'endosse un habit de jésuite ;
Le verrou tourne et la porte s'ouvrit :
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite !

Par les cheveux saisis l'occasion !
Puis me donna sa bénédiction.

De me sauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte ;
Fou qui deux fois de ces chats-huans tâte !
Ainsi qu'un cerf que des chasseurs adroits
Ont entouré dans le fond des forêts ;
Quand de sa mort il voit quelque présage,
Il part, s'élance, excitant son courage ;
En bondissant, il franchit les filets :
De même alors, je sortis de l'Espagne,
Tout étourdi de ce terrible choc ;
Toujours pleurant ma funeste compagne ;
Toujours trottant sur la haire et le froc.

J'arrive enfin d'Espagne en Italie.
Bien différent est ce pays latin,
De ce que fut l'ancienne Ausonie ;
Profond savoir, beaux arts, esprit humain,
Tout y paroît pencher vers le déclin.
L'Italien, entouré de ruïnes,
Enorgueilli d'illustres origines,
Se croit encor un citoyen romain :
Et les prélats, abbés, moines et prêtres,
Y vivent tous sur la gloire et le nom
De ces héros, leurs illustres ancêtres.

Parlez un jour à quelque Pantalon !
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Auguste ; et Cosme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaissance :
Mais de citer ces temps modernes ? Non.

Les descendans d'Émile et de Caton,
Se dévouant au dieu de l'harmonie,
Se font couper les sources de la vie,
Pour fredonner des airs de violon.
Tout barbouillés et de rouge et de plâtre,
Ces bons chapons sont héros du théâtre ;
La nymphe Écho les adopta pour fils :
Tels les Romains se sont abâtardis.

Mais je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un souverain, un pontife, grand homme ;
Puissant génie, esprit, dont la beauté
Peut égaler l'auguste antiquité.
Prélat sans fourbe, et prince sans foiblesse,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Eglise et même du Permesse.

J'aurois voulu plus long-temps l'admirer ;
La guerre alors venant à s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.

Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui, par faveur ou par bizarrerie,
Récompensant l'inventeur des pantins,
Chez Valory fixèrent mes destins.

Depuis, Seigneur, vous savez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obscure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains.

Pour cet hélas! n'étoit pas nécessaire,
Répond Franquin: un jour prisonnier,
L'autre vainqueur; c'est un sort ordinaire,
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne savez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlborough, languit en Angleterre?
N'avez pas vu ce grand faiseur de rois,
Ce maréchal à trente secrétaires,
Tout à la fois faisant cinquante affaires,
Pris à Hanovre et réduit aux abois?

Je pourrois bien citer en compagnie,
Un certain roi, Don Quichote du nord,
Que le Grand-Turc retint sans grand effort,
Son prisonnier dans la Bessarabie.

Mais, cher Franquin, je ne suis né soldat,
Lui dit Darget ; que me fait votre guerre ?
Et ces fléaux qui ravagent la terre ?
Je n'aspirai point au généralat.

Allons, suis moi ! le vin console l'homme ;
Lui dit Franquin : Tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.

Ami lecteur, laissons boire Franquin ;
Pendant le temps que ma muse respire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera ;
Ah ! puisse-tu trouver sous ton empire,
Le beau bijou que Darget posséda !

CHANT CINQUIÈME.

Je ne veux point être un bavard en vers;
Je hais beaucoup tout langage inutile:
Un mot bien dit, vaut souvent mieux que mille.
Apprenez donc, sans grands propos diserts,
Que dans ces lieux plus d'un saint personnage,
Se tracassant, faisant remu-ménage,
Embrouilloit tout sur ce foible univers.

Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, souverain des enfers,
Ayant reçu la gazette ou l'histoire
De ce qu'au monde alors il se passoit;
Comme, à son gré, chaque saint gouvernoit
Le vieux satan sentit piquer sa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.

Il va d'abord dessous le mont Etna,
C'est de l'enfer le soupirail difforme,
Il y passa soudain sa tête énorme;
Le mont prudent de flammes l'entoura;
D'un tourbillon épais de sa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.

Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la jaseuse conta
Plus que l'Esprit ne prit plaisir d'apprendre;
Et s'aigrissant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il se replongea;
Bientôt ses pairs en un lieu rassembla:
Chaque démon son malheur déplora;
En enrageant on les entendoit dire;
D'éternité, la superstition
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers sur chaque nation;
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce séjour d'abomination:
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous transpercent les os;
De ces douillets, de ces vrais sybarites,
Nous sommes donc les puérils bourreaux.
L'on dit déjà qu'une secte incrédule,
De ces cachots ose même douter,
Que les démons sont mis en ridicule,
Que tout-à-fait on prétend les rayer.
Ah! vengeons-nous, et montrons à la terre
Que si le ciel est armé du tonnerre,
Que si l'Olympe est tout peuplé de saints;

Que dans l'enfer se trouve plus d'un diable,
Qui se mêlant des arrêts des destins,
Peut-être en peu se rendra formidable:
Ainsi parloient tous ces esprits malins.

Mais Lucifer leur imposa silence.
Chacun se tut; et l'infernale engeance
Baisa l'ergot de messire satan.

Il assembla d'abord son grand divan,
De vieux démons c'étoit la gente inique;
Rusés matois dans leur art diabolique,
Qui de l'enfer sachant la politique,
Avoient au crime endurci leur tyran.

A l'entour d'eux des monstres effroyables,
Au noir brasier toujours invulnérables,
Y paroissoient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs sombres fureurs.

On y voyoit l'Avarice sordide,
Qui recéloit des trésors sans desseins;
La Cruauté, le sanglant Homicide
Faisant brandir un poignard dans ses mains;
Le fol Orgueil, qui sottement s'admire,
En se parant dans ses plumes de paon;

La pâle Envie aiguisant la satire,
Contre la gloire elle trame et conspire;
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compose son martyre;
C'est des humains le plus cruel tyran.
Le noir Soupçon guidant la Jalousie,
Et les Regrets, et l'affreux Désespoir,
La Trahison; l'infame Calomnie,
Qui de Protée emprunta le savoir;
L'Ambition massacrant ses victimes;
Et la Discorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant ses maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes;
La Nuit, l'Horreur, les Douleurs et la Mort.

Ces monstres sont plongés dans les désordres.
Par un seul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ses ordres;
Et leur fureur trouble tout l'Univers.

Tout le sénat de cette race immonde
Dressa son plan pour gouverner le monde;
Même Umbriel, Astaroth, Belzébuth,
Tenoient propos que très-bien on reçut;
Chaque démon de son esprit fit montre;

On balança le Pour avec le Contre ;
Le grand conseil à la fin résolut
Qu'on emploîroit la Discorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'espèce humaine ;
Et la Discorde aussitôt s'approcha.

Le vieux satan sa fille endoctrina;
De ses atours sitôt la décora ;
Il ajusta dessus sa tête impure,
D'affreux serpens la hideuse coiffure:
Il la couvrit d'un manteau teint de sang,
Arma son bras de son tison brûlant ;
Mit dans ses yeux, de sa fournaise ardente
De gros charbons la flamme étincelante ;
Dedans sa gueule il versa ses poisons;
Il la doua d'horreur et d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ses fureurs, et de mortels frissons.

Sous cet auspice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monstre abominable ;
Dans l'univers vint la fille du diable,
En secouant dans ses mains ses tisons.

Alors Satan avec tous ses démons
S'en retourna; l'un dans de grands chaudrons

Faisoit bouillir maudits à cœurs de roche;
L'autre en un coin en rôtit à la broche :
Là, par les pieds, pendent des moribonds;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyoit brûler comme une torche;
Là tout vivans des damnés l'on écorche;
Là Belzébuth, au supplice animé,
Battoit maudits de son fouet enflammé :
Et, sans leurs corps, ces singulières ames
Souffroient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois sec se brûloient dans les flammes,
Et gémissoient sous leurs bourreaux cruels.

Mais la Discorde ardente et sanguinaire,
Qui parcouroit notre triste hémisphère,
Sur son chemin, de son souffle empesté,
Otoit aux champs leur heureuse abondance,
Dedans son germe étouffoit la semence,
Dans les troupeaux met la mortalité.
Ce monstre semble ébranler la nature;
Le firmament pâlit de cette injure.

Ce monstre affreux en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros marquis.
Tout doucement la diabolique fée
S'en approcha, pour lui donner conseil;

Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormoit encor d'un tranquille sommeil.
Le monstre alors dessus son chef s'élève,
Il apparoit sous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de sang froid
Que de chez vous on enlève Darget?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'insolence,
Outrage et vous, et Darget, et la France?
Aux Prussiens, sans nul autre détour,
Courez, volez, et demandez vengeance;
Que tous leurs bras vous donnent leurs secours;
Que Darget soit au ciel ou chez le diable,
Faites ici vacarme épouvantable;
Et conservez l'inaltérable espoir,
Qu'on saura bien vous le faire ravoir.
Le monstre dit: et de sa chevelure
Il arracha l'un des plus grands serpens,
Le fait glisser sans bruit, sans sifflemens
Sur Valory; bientôt la bête impure
En repliant ses anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de sa proie,
Remplit son cœur de ses poisons affreux.
Le monstre en sent une cruelle joie;
Et, satisfait de ses heureux succès,
Il s'envola pour de nouveaux projets;

Tout en sueur le marquis se réveille,
Et le poison excitant ses fureurs,
L'emportement l'oppresse et le conseille ;
Il ne respire et que sang et qu'horreurs.

Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ses jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et, déchirant les nègres par lambeaux,
Sur son chemin fait un affreux carnage :
Tel arriva, piqué de son outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah ! sacredieu ! serai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens ?
Dans votre camp Charlot me persécute,
Il m'enleva tout au milieu des miens
Le bon Darget. Hélas ! lorsque j'y pense,
Je vais mourir de cette affreuse offense ;
Mais c'est sur vous que retombe l'affront ;
Ne suis-je pas votre Palladion ?

O Prussiens ! lavez l'opprobre infâme,
Qu'à Jaromirtz un Franquin vous a fait ;

Que

Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame,
Chez l'ennemi, mon pauvre ami Darget ;
Mais non ! plutôt allez combattre en foule,
Et que le sang de ces perfides coule !

Le gros marquis très-fort se démenoit ;
Frappant son front contre Franquin juroit ;
De le saisir si Dieu me fait la grâce,
Son mufle affreux je lui déchirerai,
Et ses deux yeux, certes, j'arracherai.

On lui répond : Que voulez-vous qu'on fasse?
Pour terminer, marquis, vos embarras
Tous nos héros vous offriront leurs bras.

Mais le marquis, s'echauffant de colère,
Alloit au camp embrouiller son affaire,
Lorsqu'au conseil, où la chose se sut,
Tout d'une voix, la Prusse résolut
De satisfaire au plus vîte à la plainte,
Qu'en blasphémant avoit fait le marquis,
Et d'obliger, par douceur ou contrainte,
Et le Franquin et tous les ennemis
A renvoyer Darget sans nulle atteinte.

Les plus prudens et les plus avisés
Opinent tous à faire une ambassade.
On choisit donc héros fins et rusés,
Ce qu'on avoit au camp de moins maussade,
Longs harangueurs, toujours argumentant,
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.

On griffonna le créditif honnête;
On en chargea les trois ambassadeurs:
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs;
En se flattant qu'un très-court intervalle
Lui suffiroit pour ramener au camp
Le bon Darget en pompe triomphale.

Mais la Discorde observant ses desseins,
Et de fureur se sentant animée,
Vole soudain par devers l'autre armée.

Proche du camp, dans un bosquet, dehors,
Elle quitta d'abord ses noires ailes,
Se dépouillant de son difforme corps,
De ses tisons, de ses serpens fidelles,
Et de ses yeux cruels, étincelans,
Et de ses bras encor tout dégouttans
De cent forfaits et de cent parricides.

Dessus son chef croissent des cheveux blancs,
Et sillonant son visage de rides,
Elle prend l'air et le ton de Walis;
Devant Charlot aussitôt se présente,
Qui, bagnaudant, s'amusoit dans sa tente
A chatouiller de jeunes étourdis.

Prince, dit-elle, est-ce là notre attente?
Quand vos desseins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre espérance,
Dans des sujets de pareille importance
Vous badinez et ne pensez à rien!
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le talisman, le grand Palladion.
Votre valeur seroit-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des ennemis bientôt verrez l'audace:
Ces insolens vous viendront face à face
Redemander votre captif Darget.
Si leur donnez, de Charlot c'en est fait.
Ranimez donc l'ardeur ambitieuse,
Qui vous porta naguère aux grands exploits.
De vous dépend la destinée heureuse,
Et de l'Autriche, et des plus puissans rois;
Le monstre dit; par une sourde flamme,
Du bon Charlot il sut embraser l'ame.

Ce prince étoit confus de ses erreurs:
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant, quitter un jeu frivole
Quand tout à coup paroissent leurs recteurs;
En pâlissant baisser les yeux sur terre,
Tout interdits rester sans mouvement:
Ainsi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Resta muet dans le premier moment.

Mais dans son cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des sentimens confus,
D'ambition, d'orgueil et de courage.
Les ennemis, dit-il, seront battus;
Daignez, Walis, encor me reconnoître:
Je suis, soit dit sans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Prussiens je saurai me jouer.

Le monstre alors, sans se faire connoître,
Et sans tirer Charlot de son abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir, par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un désordre effroyable.

En même temps on entend des clameurs;
Et Rosière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Prussiens les trois ambassadeurs

Tu sais, lecteur, ce qu'ils avoient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget.
Me garderai, comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on sait:
Bref, le Lorrain les refusa tout net.

Ce jour Camas en fut pur sa harangue;
Après avoir bien exercé sa langue,
Il se trouva que rien il n'avoit fait.

Le bon Charlot qu'animoit la Discorde,
Brutalement répond aux Prussiens;
Et, sans toucher Darget ni cette corde,
Les appeloit des hérétiques chiens.

Camas à peine acheve son exorde
Qu'on l'interrompt et lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un sot l'eût pu comprendre,
Que mieux fera dans son camp de se rendre
Que de jaser tant inutilement.

Camas leur dit sur un ton ironique :
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique !
Pour vous punir, jamais vous n'entendrez
Un beau discours que je vous préparai ;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obscur, néologique.
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers son camp l'ambassade partit.

Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement ;
Point ne parla comme ce Démosthène,
Mais il lui dit tout-à-fait uniment :
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Prussien Franquini battra,
Et son Darget du camp enlevera ;
De cet affront craignez la honte extrême ;
Rappelez donc tout au plutôt Franquin ;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.

Le bon Charlot à l'instant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circassie,
Un courrier des plus expéditifs ;
Qui part d'abord sans grands préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'agence,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour faisoient débauche :
Hors des grands brocs couloient des flots de vin ;
Chacun avoit près de lui sa catin ;
Au maudit son d'un violon qui jure
Et durement crioit dessous l'archet,
Le petit camp, ayant bien bu, dansoit ;
Même au grand jour, l'impudique aventure
Cyniquement devant chacun faisoit ;
A rafle, aux dez, de bons ducats jouoit,
Et du pillage et de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdoit.

Fallut partir ; Franquin, quoiqu'à regret,
De ces plaisirs interrompant les charmes,
Leur dit : Amis, que l'on prenne les armes ;
Chez le Lorrain nous menerons Darget.
Tout aussitôt sur leurs pourpoints cinabres
Tous les pandours ceignent leurs courbes sabres;
Dessus l'épaule ils roulent leurs manteaux ;
De longs fusils ils chargèrent leurs dos ;
Et puis dessus plus de cent chariots
Par les goujats tout le butin se charge ;
De gros ballots pesans on les surcharge.
Les essieux gémissent sous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,

Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif, la tremblante voiture.

On part ainsi, prenant quelques détours;
Au preux Lascy l'on donne l'avant-garde;
Et, par les flancs détachant des pandours,
De tous côtés l'on guette et l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget est à cheval;
Par le chemin Franquin lui sert de guide,
A ses côtés le mène par la bride.
Le bon Darget se trouvoit assez mal,
Allant toujours, sautillant sur la selle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal,
Ni plus ni moins piquoit sa haridelle.

Le fort Dumont, actif et vigilant,
Dans un gros bois dressant une embuscade,
Au dur Franquin, détrousseur arrogant,
Y préparoit grêle de mousquetade.

Lors tout à coup il lui donne l'aubade;
Le plomb mortel fend les airs en sifflant;
On assaillit, on charge, on se défend;
L'un tombe à terre, et rend l'ame en hurlant;
L'autre blessé s'enfuit hors de lui-même;
Un autre meurt, sur l'herbe se roulant.

Le dur Franquin ayant l'esprit présent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en vouloit qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il l'esquive, il l'évite;
De ses pandours il assemble l'élite :
Par un vallon, ce partisan adroit,
Mène Darget; et, fuyant au plus vîte,
Devant Dumont dans l'instant disparoît.

Le bon badaud disant son patenôtre,
Bien malgré lui fuyoit en suivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avoit attrappé,
Dit à Darget : Ne faites l'imbécille;
Point ne pleurez, soyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.

Pour dissiper votre fâcheux déboire,
Chemin faisant vous ferai mon histoire.

Je suis le fils cadet du juif errant;
Mon père étoit savant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent;
Je suis natif d'un bourg en Dalmatie;
De là, mon père avec lui me menant,

Me transporta jeune encor en Russie.
Bien me gardai de débuter en juif.
Je pris le nom de quelque baronnie ;
Je m'affichai, je fis le décisif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientôt on me pourvut ;
Je remplissois la cour de la Czarine,
Et n'étois point haï de Catherine.

Du temps passé, tout ce peuple brutal
Sentoit à peine un instinct bestial,
Stupidement rampant dans sa patrie
En respectoit l'antique barbarie.
Pierre le Grand, sachant les redresser,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françoise habilla ses boyards,
Les enrôla dessous ses étendards ;
Mais il ne put jamais changer leur tête ;
Jusqu'à présent très-mal apprivoisés,
A gouverner ils sont très-mal-aisés.

C'est chez ces gens que le Dieu du mystère,
Paroît avoir fondé son séminaire ;
Pour s'expliquer nul signe ne fait-on ;

Rien ne s'y dit, et chacun sait s'y taire;
On n'y marcha jamais sur le talon ;
Les courtisans, ô race sans pareille !
Jusqu'à bonjour se disent à l'oreille.

Mais cependant ce que j'ai vu de bon,
C'est qu'on y boit de la bonne façon;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune.
Si mon destin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y serois général.

Une princesse, enfin, que je ne nomme,
S'amouracha de Franquin, Dieu sait comme.
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu ;
Car bien savez, je pense, l'étiquette
De nos Rabbins, et comme l'on nous traite
D'une façon que, de nuit ou de jour,
Le pauvre juif se décèle en amour.
Ce seul penser m'empêcha de me rendre ;
Et ma princesse, en entrant en fureur,
Dès ce moment résolut, sans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.

Alors mourut la bonne Catherine ;
Tout augmenta les troubles intestins ;
L'État dès-lors pencha vers sa ruine :
Trois fois je vis changer les souverains.
Pour mon malheur, la nouvelle Czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaise mine ;
Le lendemain un courtisan discret,
A son discours clouant une préface,
Me dit : Franquin, voyez la belle grâce,
Que la Czarine en ce moment vous fait ;
Vous devenez son bouffon par brevet.
A ce discours, perdant la tramontane,
Sur le boyard je fonds avec ma canne ;
Et le brevet en pièces dechirant,
Je lui jetai les morceaux au visage,
Hors du logis le conduisant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voisinage ;
L'on me saisit et me met en prison,
Des coups de knout je reçus à foison ;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie) :
De la Czarine admire la bonté !
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où sa clémente et douce Majesté
Te permet même, ô grâces sans pareilles,
D'oser porter nez, langue, et deux oreilles.

Ce compliment m'animoit de fureur;
Mais il fallut retenir mon grand cœur.

L'un m'approchant, me dit : C'est bagatelle
D'aller là-bas, ce n'est chose nouvelle.
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne seras surement des derniers.
Vois-tu ces gens que Pétersbourg fait naître?
Pendant un temps ils restent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit disparoître;
En Sibérie ils s'engloutissent tous.

Ce Menzikoff, favori de son maître,
Lors de sa chute eut des destins moins doux;
Un Osterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira sa vie;
Le fier Biron ne reverra le jour;
Y périra bientôt la jeune cour;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange
Que dans ce nombre avec eux l'on te range!

Enfin, Darget, dans ce pressant danger,
Le seul parti qui me restoit à prendre
Fut de souffrir d'un cœur ferme et d'attendre
Ce que pourtant je n'aurois pu changer.

L'on m'amena vers ces froides contrées
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers.
Le doux soleil en vain prétend y luire;
C'est dans ces lieux que la nature expire;
Tout semble mort, tout semble inanimé:
La terre en vain s'efforce de produire,
Et si l'on voit quelque grain clair-semé,
Le froid d'abord se presse à le détruire.

On trouve là vingt sortes d'exilés;
Les uns courant les bois et les collines,
Pour se nourrir prennent des zibelines,
Et très-souvent par le froid sont gelés;
D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés;
D'autres encor, pour des péchés atroces,
Sont exposés dans le fond des déserts;
Ils sont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, sans en savoir la cause,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de basse fosse,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.

J'y fus un an presque tout imbécille,
Enseveli dans cet exil servile;
Mais de mon père alors me souvenant,
Et, certains mots barbares du grimoire
Evaporés presque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant;
Je hasardai, par un effort terrible,
D'escalader ce mur inaccessible;
Soit que mon bras me sauvât de prison,
Soit que ce fût l'ouvrage du Démon,
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire.
Je courus vîte à travers des forêts;
Tantôt barré par d'immenses marais,
Tantôt suivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuisement, l'ardente soif, la faim,
Le désespoir, et le climat sauvage;
En opposant un cœur ferme au destin,
Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Passant toujours à travers des déserts.

Un jour je crus voir terminer ma vie:
Des hurlemens font retentir les airs;
En même temps trente loups en furie,

De tous côtés viennent pour m'attaquer;
Sur un sapin j'allai vîte grimper,
Et, de là-haut les accablant de branches,
A deux vieux loups je démis les deux hanches;
De gros cailloux, que j'avois conservés,
A d'autres loups les yeux furent crevés;
Hors de combat j'en mis une douzaine:
Pressé de faim, j'étois en grande peine,
Quand un lion, venant par des détours,
Dessus les loups qui m'entouroient se jette.
L'extrémité me fournit des secours;
Je taille un bois comme une bayonette,
Puis de mon pin je descendis à bas,
Et, m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la poussière.

Je crus alors, ainsi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en servir comme d'auxiliaire;
Mais promptement il regagna les bois.

Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des bestiaux, non loin de-là des toits;
C'étoient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un, qui, rempli de bonté,

Fidelle

Fidelle aux lois de l'hospitalité,
Me recueillit au sein de sa famille;
Il m'amena sa femme avec sa fille:
Choisis, dit-il, en toute liberté.

De ses troupeaux il prend une génisse;
A ses faux dieux il fait un sacrifice;
Il me servit les morceaux délicats;
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.

Ma paupière étoit appesantie;
Mon hôte vit à quel point j'étois las:
Ces bonnes gens m'aimoient à la folie;
Au vestibule aussitôt ils se rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent;
L'hôte me prend, il me mena coucher;
A mes côtés vint se mettre sa fille,
Elle étoit jeune, elle sut me toucher;
J'étois friand, la belle étoit gentille;
Si bien pour nous se passa cette nuit,
Que nos plaisirs le jour interrompit.

Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où passe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perse.

Il me répond : Généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous seller ce grand dogue;
Sur ce chemin il me porta cent fois:
C'est, croyez-moi, la fleur des palefrois.
Nommez à Froux simplement à l'oreille
Quel est l'endroit où vous voulez aller,
Montez dessus, il vous mène à merveille;
N'avez de rien besoin de vous mêler.

Il dit : d'abord ce bon hôte j'embrasse,
Et puis prenant un sabre, une besace,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et pour Agra je partis promptement.

Chemin faisant, aux limites de Perse,
Je rencontrai, monté sur un grand chien,
Un vieux Tartare, allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien;
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant sa tête je lui fauche;
Assez long-temps il se soutint encor
Bien asserré tout droit dessus la selle;
Mais remarquant, enfin, qu'il étoit mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.

Je me prépare à prendre son argent;
Mais son grand chien, bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, et me saute au visage;
Froux me défend; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement.
Je le soutiens, et, tirant ma flamberge,
A l'autre dogue en donnant du fendant,
Autour du cou je lui fais un exergue.

Ah! juste Dieu! cria le bon Darget,
Votre ame est-elle à ce point dure et rude?
Peut-on pousser si loin l'ingratitude?
De ce pays où tout bien vous échet
Vous avez pu massacrer un Tartare!
Ah! bien plus qu'eux votre cœur est barbare.

Tais-toi, benêt, lui répondit Franquin:
De son argent j'avois alors besoin;
Il me servit à faire mon voyage;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où, produisant mon rare personnage,
Je fus reçu de Thamas-Koulikan.

Chez le Mogol il faisoit lors la guerre;
Et j'eus l'honneur de le suivre aux combats;
Son camp sembloit couvrir toute la terre;

On y comptoit un million de soldats.
De Zoroastre on y suivoit le culte,
Et j'embrassai sa foi sombre et occulte;
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il se fasse connoître,
Doit recevoir, sans en faire semblant,
Avec la foi le culte de son maître:
Assez souvent cela m'est arrivé,
Toutes les fois je m'en suis bien trouvé.

Bientôt Thamas fait marcher son armée;
Vers le Mogol vola sa renommée,
Et de ses tours la craintive Dély
Vit tous ses champs de nos Persans remplis.
De tous côtés nos soldats l'environnent.
Dès que Thamas eut donné le signal,
Nous combattons et les assauts se donnent:
Les Persans font un effort général;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur sur nous pleuvoir des flèches:
Nous méprisons et leurs traits et le sort;
Contre le mur on pose mille échelles,
On assaillit, on chasse ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.

Aux noirs enfers leurs ames je consacre,
Dit en fureur l'inflexible Thamas :
Ce mot servit de signal au massacre ;
Toute la ville est livrée au trépas.

Le Schach nageant dans le sang des parjures,
Tranquillement mangeoit des confitures.
Pour moi, pillant, brûlant, assassinant,
Jeunes minois sans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, et vieillards de la ville.
Ce jour heureux corrigea mon destin ;
Ma foi, j'y fis un énorme butin.

Du sang versé regorgèrent les rues,
Les cris aigus sont portés jusqu'aux nues :
Quelle moisson ce fut pour Atropos !

Morts et mourans s'entassent en monceaux ;
Imaginez la fureur et la rage,
L'horreur, la peur, et la confusion,
L'embrâsement, le meurtre, le carnage,
Le désespoir, la désolation :
Tous ces fléaux sur cette ville prise
Se font sentir sans trève, et sans remise.

Ce jour nos fers en furent émoussés,
Et de tuer nos bras furent lassés.
Des Mogolois cinq cent mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames descendirent;
Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre et la calamité.

De mon butin ne voulus rendre compte;
Pour le garder je devins déserteur;
Et, me sauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur;
Il a le nom des Persans en horreur.

Dans les sérails j'eus l'art de m'introduire.
Des faits pareils souvent avez pu lire
Dans les récits, contes, des voyageurs
Sur leurs amours impertinens menteurs.

Lors s'embrâsa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau, la guerre avec furie.
D'un guet-apens l'empereur Charles Six,
Vint attaquer mes maîtres circoncis.
J'aimois le bruit, le péril, les alarmes:
Pour Mahomet j'osai porter les armes;
J'ai signalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats:

En attaquant parmi les janissaires
J'eus des succès devant Méadia ;
Puis, éprouvant des destins tout contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.

Fallut encor devenir apostat.
Je recourus à la vierge Marie ;
Signe de croix et quelque momerie ;
Et me voilà devenu bon chrétien ;
Mais pis encor, très-bon Autrichien.

Il n'eut pas dit, que son cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,
Et dans sa chute il entraîna Darget :
Les plus voisins par-dessus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entassèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre se froissèrent,
Et dessous eux Franquin presque étouffoit,
Se débattoit, pestoit et blasphémoit.
Il étoit tard, aucun plus ne voyoit.

Déjà la nuit a de ses voiles sombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux sommeil, le silence et les ombres,
Et les suspend de leurs travaux cruels.

Proche du camp Franquin et sa séquelle
Etoient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde sentinelle,
Qui, tressaillant, lâcha son coup sur eux.
Ce bruit s'entend et cause des alarmes ;
Le camp Lorrain confus couroit aux armes,
Quand on cria, qui vive? C'est Franquin.

Du corps-de-garde un exempt se détache,
Il vient, il voit, Ciel! c'est notre bravache ;
Seigneur Franquin, quel malheureux destin
Vous met ici? Tout étoit l'un sur l'autre ;
Hommes, chevaux, dans la fange se vautre,
On les retire, et pour cette fois-là
Chacun d'iceux ses membres retrouva.
Puis dans le camp lorsqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord se recoucha;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ses projets profondément rêva ;
Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux se couchèrent.

Si tu prétends savoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes sornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le reste il te dira.

CHANT SIXIÈME.

DÉJA le jour commençoit sa carrière,
De son éclat la brillante lumière
Fait éclipser les astres de la nuit,
En répandant son influence pure,
Il ranimoit de nouveau la nature ;
L'épais brouillard se dissipe et s'enfuit,
Et ses rayons par dessus les montagnes
Doroient déjà les prés et les campagnes ;
Quand le Lorrain, qui n'avoit pu dormir,
Toute la nuit consultant sa pendule,
S'inquiétant, ne faisant que gémir,
Ne soupirant qu'après le crépuscule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.

Il assembla ses amis, ses intimes :
Pour nous, dit-il, le ciel cruel et sourd,
N'exauce plus nos vœux si légitimes.
Ah ! mes amis, ah ! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion :
Le Prussien soigneusement le garde :
Pour le saisir qu'on tente et qu'on hasarde ;
J'attends de lui la fin de nos malheurs.

Prince, lui dit l'homicide Rosière,
Toujours suivez de vos vieux radoteurs
L'oracle obscur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge pesant ne rend point téméraire:
Vos maréchaux disent bien le rosaire;
Mais d'être Saint ce n'est, ma foi, le tout.
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans consulter suivre votre courage?
Et si pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des Saints je me moque,
Qu'ils ne sont bons qu'au benoît paradis,
Que leurs secours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos souhaits
Jusqu'à présent nous n'avons tous rien fait.
De Belzébuth j'éprouverois l'empire,
Aux Prussiens il donneroit du pire:
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il sait assez de la sorcellerie
Pour évoquer . . . . Sainte vierge Marie!
Cria Charlot: quel est votre dessein?
Laissons, laissons toute la diablerie:
Ne savez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,

Pensa sentir les griffes du malin ;
Qu'auroit-on dit si cet esprit immonde
Eût enlevé brusquement de ce monde
Cet amoureux et coquet paladin ?
Si je vous suis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel destin.

Le fier Rosière insiste qu'il consulte
Les noirs démons, les ombres, les enfers ;
Franquin lui dit : Par ma science occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'Univers.

Le bon Charlot ne s'y résout qu'à peine,
En bégayant, il consent ; on l'entraîne.

Proche du camp étoit un petit bois,
Lieu pacifique, asile solitaire ;
Aux yeux du monde on pouvoit s'y soustraire ;
Vers ce bosquet ils cheminent tous trois.
Le bon Charlot, qui trottoit dans la bande,
Chemin faisant aux Saints se recommande ;
Dévotement, avant que de partir,
Il s'aspergea d'un vase d'eau bénite ;
Très-sage étoit ; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.

Au bois marqué l'on arrive, et Franquin
De son habit sortit un vieux bouquin.
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaisse un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il se taille un bâton,
Devient hideux, change d'air et de ton.

Telle qu'on peint d'Apollon la prêtresse,
Quand son démon la possède et l'oppresse,
Qu'un feu divin s'empare de ses sens;
En se tenant sur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ses accens:
Bien plus affreux Franquin parut au prince;
Il gesticule, et de ses dents qu'il grince
Le sifflement inspiroit de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares;
Il se transporte, il est plein de fureur;
Il fait en l'air mille signes bizarres,
En invoquant Astaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Érèbe et les monstres d'enfer.

Au bois se fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend, sans changer de couleur.
Le bon Charlot en tressaillit de peur;
En se signant il fuit plein d'épouvante;

Le bruit s'accroît, il approche, il augmente,
Et du taillis sort un grand sanglier,
Tel que celui des forêts d'Érimanthe;
Il court et passe à côté du sorcier.

N'est-ce que ça? reprit le fier Rosière:
Besoin n'étoit de faire le lutin,
A Lucifer d'adresser ta prière,
Pour relancer dehors de sa tannière
Un sanglier dès l'aube du matin.

Le bon Charlot fuyant tournoit la tête;
Il aperçut de loin courir la bête:
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche et puis s'arrête:
Rosière vient aussitôt le chercher.

Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne savoit plus à quel Saint se vouer;
Il s'acharna sur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put désavouer.

Le fin Rosière à l'instant leur propose
Que pour juger à fond de cette chose,
Encor un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens il veut doubler la dose.

A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença tout son rit de magie,
A Lucifer chanta sa litanie,
Et provoqua cent fois l'esprit malin.
Pour augmenter la force des mystères,
Doubloit, triploit, signes et caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Messer Satan et sa noire séquelle,
Des officiers se hâtant de courir,
Au bon Charlot apportent la nouvelle
Que l'ennemi, tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchoit de son camp.

Charlot leur dit : Avez tous la berlue;
C'est des moutons, de paisibles troupeaux,
Dont la poussière, imposant à la vue,
Paroît de loin des hommes, des chevaux.

Mais par serment on l'assure, au plus vîte,
Et de partir on le presse, on l'invite.
Bien aise en fut le féroce Franquin :
A travailler dessus l'engeance noire,
Il a perdu son temps et son latin;
Fort à propos pour lui finit l'histoire.

Enfin l'on part, et d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.

Mais quelle fut, bon Charlot, ta surprise,
Lorsque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entreprise?

Il sembloit voir quatre immenses serpens
Ramper de front, couvrir ces vastes champs.
Dessus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,
Réfléchissoient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis se courbent et s'agencent,
S'élargissant par leurs énormes flancs.
Le bruit affreux des chevaux et des armes,
Des bataillons, des épais escadrons,
Le son guerrier des tambours, des clairons,
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs.
Des tourbillons, qu'épaissit la poussière,
En s'élevant éclipsent la lumière.
Près d'eux marchoient, accompagnant leurs pas,
La Fermeté, l'Audace, le Courage;
L'affreuse Mort, la Terreur, le Carnage,
Les devançoient, en semant le trépas.

Tels que l'on voit du sommet des montagnes
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugissant, des orageux torrens;
Rien ne retient leurs efforts violens;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers;
S'amoncelant débordent les rivières,
Engloutissant les malheureux bergers.

Et tels encor les vents et les tempêtes,
Qui, s'échappant des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant le chêne le plus fort,
Et rassemblant sur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lancent sur nous la terreur et la mort.

Tels, et cent fois encor plus redoutables,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance et l'ordre formidables
Où s'avançoient les braves Prussiens.

Ciel! qui pourroit dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la consternation,
Et le tumulte, et la confusion,
Qui règne au camp? Chacun couroit aux armes;

Chacun

Chacun se botte, on selle les chevaux,
On se cuirasse, on se couvre du casque;
L'homme de cœur, le fanfaron, le flasque,
Différemment observoient leurs rivaux,
Et conservoient encor ce foible masque
Qui rend égaux les couards et les héros.

Les ennemis sentant leur avantage,
Faisoient ronfler deux cents foudres d'airain;
Les gros boulets causent si grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.

Ni plus ni moins dans ce désordre étrange,
L'Autrichien sous son drapeau se range:
Les premiers sont les pesans cuirassiers;
On assigna leur poste sur la droite;
Tout auprès d'eux sont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paroît leur troupe adroite;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, et puis les Bethlemistes,
Les Insurgens, Cravates, Béotiens,
Les Transylvains, les cruels Portalistes,
Ceux du Timoc, les féroces Rasciens,
Vaillans soldats et gens de grand mérite.

Tout à la gauche on voyoit les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons ;
De tous côtés faisant des escarmouches,
S'éparpillant, voltigeant comme mouches,
Caracoloient des millîers de housards,
Ils paroissoient les bouffons du dieu Mars.

Le dur Franquin prit un parti plus sage,
Il ne songea qu'à piller le bagage
Il ne crut point y courir de hasards.

Le bon Charlot, à chaque chef assigne
Le Corps qu'il doit commander dans la ligne.
Tout sur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettoient des merveilles ;
Mais pâlissoient, quand des coups de canons,
Par fois de près leur frisoient les oreilles.
A la réserve on assigna Walis ;
Aux cuirassiers commanda Lobkowitz.

Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le sang soudain lui montant au visage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin et sec:
J'ai réservé mon bras et ma personne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne ;
Tout poste fixe à mon cœur est suspect.

Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Resplendissant et sage comme un dieu,
Ce compliment lui passa sous silence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.

De d'Aremberg il va joindre la troupe :
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il : Amis, signalez vos exploits.

Le duc répond : Prince, savons nous battre;
Plus d'une fois j'en ai terrassé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Auriez bien pu ménager l'accolade :
Si hier chez vous un peu plus poliment
Eussiez reçu la célèbre ambassade :
Le Prussien ce jour assurément
Ne vous seroit venu donner l'aubade.

Ah, Saint Joseph ! je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot. Plutôt vous qui parlez,
Répond le duc. Ils disoient des sottises,
Se reprochoient leurs vieilles couardises,
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.

Héros, dit-il, suspendez vos querelles,
Sur l'ennemi si voulez réussir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout disposer, agir.
Ah! si j'avois comme dans ma jeunesse
Cette vigueur, hélas! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieillesse,
Ces ennemis par moi seroient battus.
Que j'étois leste, agile, en Italie!
Par cent exploits j'y signalai mon bras;
De mes grands faits la terre étoit remplie.
Le sexe alors ne me haïssoit pas,
Les verts-galans me portoient tous envie.

Le fou Spada, que ce discours ennuie,
Dit : Haranguez en dépit du bon sens;
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs et longuement parlans.

Lors justement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck, ce grand blasphémateur;
Et la dispute en devint bien plus vive:
De ce combat il prétend seul l'honneur.
A ses côtés un Fantôme illusoire,

Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor sa guerrière ardeur ;
Le vain Orgueil, le Mépris, la Fureur,
L'accompagnoient ; et lui faisoient accroire
Qu'il pourra seul moissonner, en ce jour,
Ces champs fameux consacrés à la Gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.

Pendant le temps que ces chefs se disputent,
Très-aigrement sur leurs hauts faits discutent,
Les Prussiens, d'abord se déployant,
Tous en bataille arrivent fièrement.

Leur droite avance, et, d'un essor rapide,
Fond promptement sur la troupe timide
De ces sucrés et doucereux Saxons ;
Ces bonnes gens un moment se défendent ;
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et, de la peur ressentant les frissons,
Très-poliment ils quittèrent la place ;
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant : Nous ne sommes brutaux.

On leur répond : Fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros !

Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos desserts, pagodes et magots.

En même temps, de ce champ de bataille
On poursuivit vivement ces fuyards,
Et sur leur dos l'on sabre, l'on ferraille
Jusqu'à l'instant qu'ils furent tous épars.

Le dur Franquin vola sur le bagage;
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il se saisit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne.
Il ouvre, et dit: Mes chers amis, buvons;
Que le bonheur nos armes accompagne!
Tous les pandours étoient éparpillés,
Les chariots par eux étoient pillés.

Lorsque Dumont aperçoit ce pillage,
De ces Pandours il fait un grand carnage.
Le dur Franquin, sans monde et sans secours,
Ne défendoit que foiblement ses jours;
Au preux Dumont il jetoit aux oreilles
De ce vin bu quelques vides bouteilles;
Mais le combat devenant sérieux,
Il s'escrimoit, et, comme un Polyphême,
Se défendoit à grands coups de moyeux;
Même il étoit dans un péril extrême,

Quand Dumont dit : Quoi ! je suis à cheval,
Et vous à pied ; rendons le tout égal :
Il vole à bas de sa leste monture ,
Et sur Franquin s'élance sans mesure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin ;
Fort galamment il tira son épée ,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruisseler de toute part le sang;
Tout furieux il veut pousser la quinte ,
Dumont la pare, et, cavant cette feinte ,
Plongea le fer dans son malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine ;
En s'abattant il fait un bruit affreux ,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne ,
Que dans les bois abat un vent fougueux:
En frémissant il gratte la poussière ;
Son sang s'écoule, il frissonne , il pâlit;
L'affreuse Mort lui ferme la paupière ;
Franquin blasphème et son ame s'enfuit.

Encouragés par leur première ébauche ,
Les Prussiens, avides de lauriers ,
Vont attaquer ces braves cuirassiers :
En disposant un effort par leur gauche ,

Ils suivent tous le valeureux Nassau,
Et Rottembourg, et Camas et Chasot.

Trente escadrons de leur cavalerie
S'ébranlent tous avec même furie;
Et tels que sont ces affreux tremblemens
Quand, un volcan vomit son noir tonnerre,
Telle trembloit dessous leurs pas la terre,
Quand tout serrés, courant comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre:
Il sembloit voir le monde se confondre.

Ce Corps épais de braves Prussiens
Vole accabler de sa masse pesante,
Et de sa course agile et violente,
Ces cuirassiers des fiers Autrichiens.

Dans un clin d'œil leurs coursiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'instant ils les joignent;
Pour un moment l'on entend un bruit sourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs et d'alarmes,
Et la poussière en obscurcit le jour.

Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes beliers,

Ainsi Nassau contre ces cuirassiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Perce, pourfend, sabre, taille, ferraille,
Et les culbute ainsi que leurs coursiers.
Devant ses coups tout tombe ou prend la fuite;
Il les abat, son bras les précipite,
Ils sont foulés sous les pieds des chevaux,
Leur sang s'écoule et serpente en ruisseaux.

Là d'un côté fuit un cheval, qui traîne
Par l'étrier son maître sur l'arène
Dans les arçons; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des poursuivans.
En l'air voloient et des bras et des têtes;
Du bon Lorrain les troupes sont défaites;
L'heureux Nassau chasse tous ces fuyards,
Dans les combats sa main étoit experte;
Hommes, chevaux sont tués sans égards;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient; il voit sa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat;
Même il s'avance au sein de la mêlée;
Il fait sonner de tous côtés l'appel.
Le cavalier qui fuyoit se rassemble;

Au soldat blême, intimidé, qui tremble,
Le Saint adresse un discours paternel:
Contre la peur le bon Saint le rassure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le sûr appui du ciel.

En même temps, dans ce danger mortel,
A son secours, au centre de l'armée,
Il fait venir Saint Charles Borromée.
Le Saint arrive et travestit son air,
Dessous son nez il dresse sa moustache,
Couvre son chef d'un fort armet de fer,
Et sur son bras il charge sa rondache.
Ce Saint montoit la fleur des palefrois;
Bien mieux valoit que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipse:
Il avoit eu ce cheval de Saint Jean,
Qui, le tirant hors de l'apocalypse,
Le lui vendit à certain prix d'argent.

Lorsque le Saint dans ce fol équipage
Se présenta devant le Saint des ponts,
L'on éclata sur ses atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant visage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Ce tour rusé part de Népomucène,
Et dans l'instant on vit changer la scène;
Il savoit bien que pour chasser la peur,
Remède sûr c'est d'apprêter à rire.
Il réussit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte et réveilla leur ire.

De ce tour-là, quoique subtil et fin,
Luther, Calvin, Geneviève, Hédevige,
Sentent d'abord quel est le but malin;
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les blessés, les mourans.

De Kalkestein Luther prend la figure;
Comme Dessau se travestit Calvin;
La sainteté du genre féminin,
Ne voulant pas hasarder l'aventure,
Sur un grand chêne, aussi haut qu'un clocher,
Modestement alla pour se percher;
Et, sans répit dessus la troupe aimée,
Du haut en bas bénissoit son armée.

On rallioit les corps des deux côtés;
Mais les Lorrains sont presque démontés.
Népomucène en voyant leur foiblesse,
Pour les sauver invente une finesse.

Il sentoit bien qu'un combat général,
A son parti seroit bientôt fatal ;
Pour l'éviter, il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne respiroit qu'après les grands dangers,
Et qui, suivant son naturel féroce,
Ne demandoit pas mieux que plaie et bosse.

Il lui cria : Venez pour nous venger !
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance ;
Entre ces Corps ce prince seul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat
Des Prussiens qui se croit la vaillance
De l'attaquer : Truchs sort avec éclat.

Waldeck l'approche et la fureur le guide ;
Truchs à ce prince en deux coupa la bride ;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de son fer homicide,
En le frappant, lui fend le deltoïde ;
Le sang jaillit ; Truchs veut se soutenir,
Il tombe enfin, comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de se trouver par terre ;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il tressaillit, ses yeux sont troubles, sombres,
Et la mort vient le couvrir de ses ombres.

Waldeck en fut bien plus présomptueux;
Qui de vous tous, dit-il, je le propose,
Après ce coup est assez courageux
Pour m'attaquer; qu'il se montre, s'il ose!
Tout comme Truchs je saurai le punir.

Lors Rottembourg entra dans la carrière:
Prince, dit-il, pourrez vous repentir!
De ce discours l'arrogance si fière
Va dans ce jour causer votre malheur;
Si Truchs est mort, je vis, et j'ai du cœur.

Waldeck outré, rougit de sa menace:
Venez, dit-il, courons-en le hasard.

Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adresse, et l'escrime et son art,
Fut employé ce jour de chaque part.

Tel dans un cirque en célébrant des fêtes,
Rome donnoit de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions,
Griffes et dents teintes de leur furie,
Se déchirant, se privoient de la vie:

Et tels étoient ces deux preux champions.
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent et s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un sur l'autre fondant,
En furieux mille coups se portèrent;
Et lestement en l'air ces coups parèrent;
Plus animés, tous les deux s'assaillant,
Ils se frappoient et d'estoc et de taille;
Mais leur cuirasse est comme une muraille,
Le fer gémit sous leur effort puissant,
Du dur acier partent des étincelles,
Il pare encor les atteintes mortelles.

Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de sang-froid fondit sur son Altesse,
Et, d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le blesse.

Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève; il tombe en laissant échapper
Ce fer sanglant; son ame fut frappée
Lorsqu'il perdit sa redoutable épée
Tout sombre et morne, en son cœur enrageant,
Devers les siens il marche lentement.

Comme un lion, quand le Nègre le chasse,
Blessé du trait se retire à pas lents
Et, de sa queue en battant ses deux flancs,
Tourne la tête et rugit plein d'audace ;
Ainsi Waldeck part sans confusion :
L'air menaçant il se tourne, et murmure.
Chacun le plaint, on panse sa blessure,
Et de son sang tarit l'effusion.

Pendant ce temps s'avançoit Saint Ignon ;
De Rottembourg Chasot suivit l'exemple :
L'Autrichien faisoit le rodomont ;
Chasot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'assure dans l'arçon.

Saint Ignon dit : Je vais t'ôter la vie :
Fais vîtement ta prière à Calvin.
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chasot ; car tu touche à ta fin.
En même temps tous les deux s'atteignirent ;
Différemment ces héros s'assaillirent :
Car Saint Ignon, qui n'est qu'un fanfaron,
Fuit le danger : Chasot se pâmant d'aise,
Le poursuivant, lui perce le trapèze ;
La pointe sort au-dessous du menton.

Saint Ignon jette un cri très-déplorable,
Qui, se heurtant par bricole au rocher,
Fait répéter un écho lamentable.
On auroit dit qu'on l'alloit écorcher.

Sur son cheval on le voyoit pencher;
Sa chute fait un bruit épouvantable:
Evanoui, râlant, battant du flanc,
Il rend son ame avec des flots de sang.

Luther alors de sa cavalerie
Et des héros ranima la furie;
Il marche droit sur les Autrichiens,
Qui, s'enfuyant, leur cédent la bataille:
Tout l'honneur reste aux braves Prussiens.

Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille:
Il veut encor rappeler les destins;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent:
Ils font tomber sous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.

Saint Népomuc veut faire des exploits;
Luther le vit, et lui perça la joue:
Le Saint blessé, se tournant, fit la moue;
Car il perdit, pour la seconde fois,
Un grand morceau de sa divine langue;
Depuis ce jour, plus ce Saint ne harangue.

Pour

Pour se venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte est jointe à la cuirasse;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.

Si tu prétends savoir, lecteur folâtre,
Quel est le sang d'un saint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'est, dit-il, une liqueur blanchâtre.

Les saints blessés disparoissent d'abord;
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz, qui combattoit encor:
En la tournant, la retraite il lui coupe.

Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant son cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce Corps, et le chemin se fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.

Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, et ses fiers défenseurs
A fuir aussi faillirent se résoudre;
Les Prussiens étoient déjà vainqueurs.

Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, suivant plus d'une route,
Des prisonniers des plus huppés seigneurs.

Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie;
Les Prussiens ont leur Palladion
Environné d'un épais escadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner son absolution.
De tous côtés se fit la boucherie;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit sa décharge terrible;
Le jour s'éclipse, et la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage;
Les fusils font un bruit tel que l'orage;
Le plomb voloit tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, et, sans distinction,
Princes, sujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrappe.

Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes issus de tige souveraine;
Et vous Guillaume aux Prussiens si cher,

Et vous Dureige, et vous brave Varenne.

Que de héros moissonnés dans ces champs!
Telles ces fleurs, de cent couleurs ornées,
Qui sans passer l'espace d'un printemps,
D'un souffle ardent sont pour jamais fanées.

Les Prussiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge;
Dans un moment le fantassin recharge.
Le noir Etna dans ses brasiers affreux,
Non! tout l'enfer n'a point de pareils feux!

Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent;
Sur leur visage étoit peint la terreur;
L'Autrichien en l'air tiroit de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Dessus son chêne atteignit Geneviève,
Dans son talon fait blessure grièvе:
La Sainte en l'air en jeta quelques cris
Et va se plaindre au benoit Paradis.

Des coups tirés l'air gémit et bourdonne;
Tout à l'entour de ses traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne:
Il a perdu la fleur de ses héros.

Le Prussien voit ce trouble & se jette
Sur l'ennemi fraisant la bayonnette;
Le trouble augmente, il s'accroît, et qui put
A toutes jambes, ainsi qu'un daim, courut.

Figurez-vous un troupeau dans la plaine.
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le suit.
Ainsi devant Dessau qui la poursuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyoit alors l'armée;
Et le massacre en fut prodigieux.

Quand la bataille à la fin fut finie.
Le Prussien doucement se rallie;
On entendoit chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux;
Faisant en l'air un affreux tintamarre
En se mêlant au son de la fanfare.

Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain on veut troquer Darget;
Au bon Charlot on proposa l'affaire;
Il y consent en prince débonnaire.

Ainsi Darget aux Prussiens rendu
Fut dans le camp en triomphe reçu;

Le bon Charlot ajoute à sa réponse,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ses desseins sur le Palladion.

Ce mot, des chefs éteignit la rancune
Faisant cesser toute désunion;
Des Prussiens il combla la fortune.

Déjà la Mort, fille affreuse du Temps,
A recueilli de tous les combattans
Que leur valeur fit périr sur ces rives,
Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel;
Chemin faisant des morts le nombre augmente;
Il s'accroissoit d'un tribut casuel
De l'univers, qui passoit son attente.
Tous les états s'y trouvent confondus;
Maîtres, sujets, soldats, dévots, ministres,
Sages et rois qui voyageoient tout nuds;
En raisonnant de leur destins sinistres,
Ils suivoient tous leur conducteur cruel
Qui les mena vers le trône éternel;
Alors les morts passèrent en revue;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint visage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.

Le Père alors se fait donner la liste
De tous ces morts à l'œil hagard et triste;
Là, d'un chacun est la condition,
Le caractère et la profession;
Et se suivant l'un et l'autre à la piste,
On les appelle un chacun par son nom.

Un tel fut roi; le Seigneur le condamne.
Un tel fut moine; aussitôt il le damne.
Son Fils lui dit : Ah! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes personnes?
Il lui répond : Pour nous ne sont pas bonnes;
Les rois sont gens parfois ambitieux,
Ils pourroient bien nous ravir nos couronnes;
Ils sont vauriens et toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent,
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent;
Et quelque pape endiablé de nos saints,
Y placeroit de ces nouveaux faquins.

On lui présente alors des gens de guerre,
Qui sont péris dans ces combats sur terre;
Le Roi leur dit : Approchez, mes amis!
Pourrez souvent vous rappeler l'histoire,
De vos combats et conter votre gloire
Dans un recoin du benoit paradis.

Je veux sauver tous ces gens-là, mon Fils;
Car ils n'ont point l'ame méchante et noire:
Qu'on les nourrisse et qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs soucis,
Une catin de sainte à leur usage.
(La Madeleine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots;
Tout doucement y vivront ces héros.
Qui suit là-bas? Quel est ce personnage?
C'est Lock, Grand Roi, qui vient vous rendre hommage.
Quel est ce Lock? et quel est son métier?
Lock lui répond: J'ai consacré ma vie
Aux vérités de la philosophie,
Et j'ai marché par un nouveau sentier;
L'analogie avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma science;
J'ai décrié la superstition,
Et de vos saints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur est pur, et ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Dessous mes pieds si j'écrasai l'erreur,
N'en fus pas moins un partisan fidelle
D'un culte pur, qu'on doit au Créateur;
Je l'adorai toujours rempli de zèle.

Ah! par l'enfer ce sage a grand'raison,
Leur dit le Roi; finissons la cabale,
Chassons ces saints, qui donnent tous scandale;
Je veux ce jour réformer ma maison.

Allez maudits, qui prétendez sur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre:
Allez là-bas, grands saints de l'univers,
Griller tout vifs aux charbons des enfers.

Lock, demeurez, vivez en assurance,
Pour admirer mon immense puissance.

Ainsi dans peu le bon Père éternel
De scélérats purifia le ciel;
Il en chassa les saints et les sophistes;
Il y plaça des honnêtes déistes.
Du Roi céleste ils voyent le profil,
Car ils sont tous assis près de sa droite;
O! mes amis, c'est ce que je souhaite
A vous, à moi de même. Ainsi-soit-il.

FIN.

LA
GUERRE
DES
CONFÉDÉRÉS.

POËME.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

AU PAPE.

O Vice-Dieu ! Ganganelli
Saint pilote de la nacelle
Que Pierre, apostat plein de zèle,
Conduisit jadis sans surplis,
Je viens t'offrir une œuvre sainte,
Où ton Église est bien dépeinte.
D'un crayon pieux et poli
J'employois la douce magie,
Pour présenter ta hiérarchie,
Tes prélats crossés et mitrés
Jusqu'à tes pouilleux tonsurés,
Leur politique, leurs maximes,
Leurs mœurs hypocrites, leur foi,
Leur zèle et leurs transports sublimes
Pour l'erreur, pour ses saints, pour toi.

Pour une œuvre si méritoire,
Où je n'ai cherché d'autre gloire
Que celle d'un chrétien zélé,
Mes vers, si leur prix est réglé,
Vaudront, à mon heure dernière,
Autant que de ton jubilé
Une indulgence plénière.

Donne-la moi, j'en ai besoin;
Sans-Souci de Rome est bien loin.
En vers à toi je me confesse,
Lis-les, tu connoîtras sans soin
Et mes péchés et leur espèce:
Je les dis tous dans ma détresse;
Car je sais ma religion,
Que tout chrétien au noir démon
Est dévolu, si par adresse
Il n'a produit au sieur Caron
Son billet de confession.

Pour Caron ne devoit sans doute
Se trouver ici dans ma route,

Il est exclus de notre loi;
Le grand pontife qui m'écoute,
Pourroit bien se moquer de moi.

J'embrouille la mythologie
Et la sombre théologie,
Dans mon cerveau demi-païen;
Cela peut arriver très-bien,
Car fable d'Ovide ou d'un autre,
Vaut autant que fable d'apôtre:
On les brouille et n'y comprend rien.

C'est du véniel, on le pardonne.
Je me prosterne aux pieds du trône
Où siége le divin magot;
Je lui promets qu'à Babylone,
Pour l'absolution tantôt,
Si bonnement il me la donne,
Je baiserai son saint ergot.

Mes vers désormais en droiture
Montrez votre caricature:

Le saint père, qui n'est pas sot,
Vous garantit de la brûlure,
En bénissant votre grelot.

Ainsi jadis le fin Voltaire
Sut préserver son Mahomet,
Contre docteurs en froc, en haire.
Au zèle ardent qui s'enflammoit,
A tout cagot qui déclamoit,
Il sut opposer le saint père.

LA GUERRE DES *CONFÉDÉRÉS.*

POËME.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter les exploits des guerriers
Que la Pologne, au sein du trouble, admire.
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans distinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueilloient des premiers.
Ce n'étoient pas des Hectors, des Achilles :
Enfans bâtards des discordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étoient point à vaincre difficiles,
Et préféroient le pillage aux combats.

Le trouble affreux de la guerre intestine
De la Pologne annonçoit la ruine ;
Les Palatins, destructeurs de la paix,
Ivres d'orgueil, et que l'erreur fascine,
Esprits brouillons, agissoient sans projets.

Oh, que tout peuple éclairé par ces faits,
Apprenne au moins en lisant ces fadaises,
A détester ces farces polonoises,
Et la discorde auteur de ces excès!

Viens m'inspirer, ô féconde Folie!
Fais retentir ta marotte à grelots.
C'est par tes soins que des fous et des sots
La balourdise et l'histoire embellie,
Peut quelquefois nous fournir des bons mots.

Raconte-moi, pour dilater ma rate,
Comment tu pus dans l'Empire sarmate,
Bouleverser les cerveaux des Magnats.

On dit, et c'est je crois par médisance,
Que la besogne étoit faite d'avance;
Que sans trouver de trop grands embarras,
Dans un terrain si propre à ta semence,
Tout produisit ce qu'alors tu semas.

Or écoutez, mon illustre auditoire:
Voici comment le trouble commença.
Auguste trois alloit dans la nuit noire,
Roi très-fameux, qui jamais ne pensa,

Pour

Pour y trouver sa chère Tisiphone,
Épouse dont il étoit obsédé;
Minois charmant, calqué sur la Gorgone,
Qui dans l'enfer déjà l'a précédé.

Fallut remplir dignement cette place :
La république avoit besoin d'un Roi.
Des Jagellons éteinte étoit la race;
On voulut donc, pour maintenir la loi,
En choisir un, tiré d'une autre classe.

Le Polonois, toujours intéressé,
En vouloit un, qui fût panier percé;
Et qui parût, à ses désirs avides,
Le vrai tonneau, tourment des Danaïdes.

Tout juste alors on apprit un matin
Par le corneur qui suit la renommée,
Son écuyer, le courrier du bas-Rhin,
Que la Sottise, inquiète, alarmée
De n'avoir pu visiter dès long-temps
Les habitans que le grand Turc enchaîne
Et le Polaque enfant de son domaine,
Fendant les airs, sur les ailes des vents,
S'en vint planer sur ces lieux florissans.

Avec plaisir elle vit la Pologne,
La même encor qu'à la création,
Brute, stupide et sans instruction;
Staroste, juif, serf, palatin ivrogne,
Tous végétaux qui vivoient sans vergogne.
Je reconnois mon peuple à son esprit,
S'écria-t-elle, et sitôt le bénit.
Puis secouant vivement sa simarre,
Il s'en répand sur cette espèce ignare
Un gros brouillard tout chargé de vapeurs,
Rempli d'épais et de grossiers atomes,
Qui, les touchant de délire et d'erreurs,
Leur transmettoient leurs violens symptômes.
Jadis ainsi de la tour de Babel
Les fiers maçons, parlant toutes les langues,
N'entendant plus le jargon paternel,
Tout de travers expliquoient leurs harangues :
L'un disoit blanc, quand l'autre disoit noir;
L'un veut manger, on lui présente à boire;
Ils sembloient fous ou privés de mémoire,
Se chamaillant du matin jusqu'au soir.
Voilà comment les Polonois parurent
A cette diète, où leurs clameurs élurent
Un autre Roi; mais comment s'y prit-on?
Tout député nommoit un autre nom;

L'un vouloit Paul, l'autre Jean, l'autre Pierre.
Enfin le trouble et la confusion
Auroient bientôt mis la Pologne entière
Dans le désordre et la subversion,
Si, vers le nord, leur illustre voisine
N'eût par bonté prévenu leur ruine;
Et la Vistule avec plaisir alors
Vit arriver sur ses célèbres bords
De preux Russiens une illustre ambassade,
Pour leur donner et bal et sérénade.

O Polonois! pourquoi chez l'étranger
Choisirez-vous un roi pour vous juger!
Et pourquoi donc un staroste, un sarmate
Ne pourra-t-il se couvrir d'écarlate,
Porter le sceptre, et, sur le trône assis,
Justifier que vous l'avez choisi?
Dit en son nom Repnin à l'Assemblée.

Rien ne toucha cette masse aveuglée.
Il fallut donc expliquer l'oraison
A tous ces sourds, porteurs de deux oreilles:
On se servit pour truchement, dit-on,
De l'avocat des rois, du gros canon.
Il tire à peine, ô prodige! ô merveille!

On voit d'abord tous ces Palatins, qui
Tous d'une voix nomment Poniatowski.
Voilà le Roi, qu'à bon droit Catherine
Leur annonça par une coulevrine.
On croyoit donc que tout étoit fini,
Que le royaume en ce choix réuni,
Alloit goûter, heureux et sans querelle,
Dans la débauche une paix éternelle.

Mais que l'esprit des hommes est léger !
Un seul moment peut changer leurs pensées :
Du vieux démon qui veille dans l'enfer,
Vous connoissez les ruses compassées.
Toujours actif, plein de desseins pervers,
Il entrevoit qu'en ce moment prospère,
Propre à troubler le cerveau du vulgaire,
Il peut jouer un rôle en l'univers.

Tout vieux démon est l'intime des prêtres ;
Il sait qu'ils sont charlatans, fourbes, traîtres,
Et quoiqu'en chaire ils nomment Belzébut
Avec horreur ; au fond leur ame crasse
De noirs péchés se souille avec audace.
Et que font-ils pour gagner le salut ?
D'affreux complots ou d'infames intrigues.
L'intérêt vil est l'ame de leurs ligues.
Tous ces frappards bouillant d'amour, en rut,

Font du démon la nombreuse famille ;
Et quand ils ont bien rempli leur métier,
Et que la mort va vous les envoyer
Dans les enfers, Mons Astaroth les grille.
Or écoutez comment notre ennemi
Adroitement sut troubler cette diète.
Il va d'abord se mettre à sa toilette,
Se travestit, prend l'air humble & soumis
D'un Saint Antoine ou d'un anachorète :
Sur sa poitrine il a les bras croisés,
Le cou penché, les gestes compassés.
En le voyant, qui n'auroit pris le change ?
Il paroissoit un chérubin, un ange,
Un saint Xavier, un saint Malagrida,
Si qu'à le voir, on diroit : te voilà.
Tel parût-il, jouant la comédie
(Mais qui devint fatale tragédie)
Devant les yeux de ce fameux prélat,
De ce seigneur, pontife à Kiowie,
Esprit brouillon, vain, zélateur et fat.
Le diable avoit l'habit de saint Ignace :
Il aborda doucement monseigneur ;
Et celui-ci, le regardant en face,
Crut que c'étoit son ancien confesseur ;
Et tendrement des deux bras vous l'embrasse.

Quelle douleur, ô ciel, pour un chrétien,
Dit le démon sur un ton emphatique,
Pour un Polaque et zélé citoyen,
Qu'à notre barbe un Russe schismatique
Nous donne un roi de sa main despotique!

Au mot de schisme, on eût vu le prélat
Tout courroucé, le visage incarnat,
Les yeux en feu, transporté frénétique,
En s'essouflant, maudire le sénat,
Et les Russiens, et l'auguste assemblée
D'élection; son ame étoit troublée.
Des mots confus et mal articulés,
Avec effort s'échappent de sa bouche:
O Polonois! palatins aveuglés!
Suis-je le seul que votre malheur touche?
Poniatowski, non tu n'es plus mon roi;
Rends-moi, rends-moi mes sermens et ma foi.

Mais le malin, mais le faux jésuite
Reprend: Seigneur, braire ne suffit pas
Pour renverser un trône et des états;
Il faut au chef une nombreuse suite.

Tout servira, dit le prélat en feu;
Vois-tu, ma cause est la cause de Dieu.

Ne suis-je pas le pontife et le maître
De l'encloîtré, du chanoine et du prêtre ?
Rassemblons-les ; ces organes sacrés
Inspireront les peuples égarés.

Tout aussitôt le diable, plein de zèle,
Va traverser paroisses et couvens,
Et recueillit ainsi dans peu de temps
De fronts tondus la nombreuse séquelle ;
Et les voilà bien rangés tout à l'heur
Dans le salon qu'occupe leur seigneur.

Mes chers enfans, vrais suppôts de l'Église,
Dit le prélat, de l'air d'un inspiré,
A tout ce peuple au crâne tonsuré :
Voici le temps qu'il faut que la prêtrise
Venge un affront, dont Dieu se scandalise.
Un schismatique, un malheureux Russien
Nous fait un roi d'un staroste de rien ;
Qui, demi-grec dans le fond de son ame,
Nous souillera de sa croyance infame.
Songez, songez aux Lévites fameux,
Qui bravement égorgèrent leurs frères ;
Récompensés par le Dieu de nos pères,
Il les chargea de son culte pompeux.
Faites de même, et méritez comme eux

De vos travaux la digne récompense.
Vous servirez le ciel dans sa vengeance,
Purifiant ici-bas sa maison.
Ah ! frémissez, quand on nomme le schisme;
Car l'hérésie est autant qu'athéisme.
Venez, prenez, suivez mon goupillon;
Ce signal est notre palladion,
Notre étendard, ou bien notre oriflamme.
Qui le verra, doit sentir dans son ame,
Par la vertu de l'inspiration,
En combattant, que l'Église a raison.
Prêtres ! Jésus vous a mis dans sa place,
En répandant sur vous le sacré don
De gouverner à gré la populace.
De votre main part l'absolution;
Vous punissez ou vous lui faites grâce.
Puisque leurs cœurs sont en votre pouvoir,
C'est donc à vous, à régler leur devoir.
Qu'incessamment votre voix les irrite
(C'est le métier de vrais docteurs chrétiens;)
Contre le Russe et ce roi parasite
Que, malgré nous, nous donnent nos voisins.

Après ces mots, des tonsurés la foule,
En se heurtant, par la porte s'écoule,

Va se nicher au confessional ;
De là glisser, en style monacal,
L'affreux venin, infernal et caustique,
Que le prélat répand par ce canal,
Pour soulever ce peuple pacifique.

Aucun des maux dont on souffrit jamais,
En peu de temps firent tant de progrès.
Si l'orient craint le fléau funeste,
L'affreux ravage, où l'expose la peste ;
Et si la lèpre, au bon temps des Hébreux,
Gagnoit du père au fils, à ses neveux,
Entamoit tout et portoit ses ravages
Sur circoncis, catins et pucelages,
Le tout est peu ; rien en comparaiſon
Du mal sacré, que la contagion
Multiplia, prêchant cette doctrine,
Qui de l'État prépara la ruine.
On remarqua que ces porcs de Sion
S'applaudissant que la dévotion
Du peuple avoit si bien tourné les têtes,
A son honneur consacrèrent des fêtes.

Et cependant, riant d'un rire amer,
Le vieux démon s'en retourne en enfer.

Et pour la Cour, qui s'amusoit à table,
Entre les bras de la sécurité,
Elle ignoroit ce qu'avoit fait le diable,
Et sans souci s'enivroit de gaîté.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

Est-il séant de tromper un stupide,
Qu'un imposteur à son gré selle et bride ?
Et quel honneur pour un chef de parti,
D'aliéner selon sa fantaisie,
Un peuple abject dans la crasse abruti,
Qui de penser n'eut garde de sa vie ?
Que j'aurois honte et que je rougirois,
Si le mensonge assuroit mes progrès !
Si délicats, si bons, si charitables
Ne sont jamais les prêtres ni les diables.
Justes ou non, tous moyens sont égaux
Pour contenter ces esprits infernaux.
De tous les temps, c'est l'antique méthode ;
L'Église en fit son institut, son code ;
Et tous les faits, que mes vers chanteront,
Mon cher lecteur, plus vous en convaincront.
Ce long discours m'ennuie et m'incommode :
Venons au fait, reprenons nos récits.
Le vieux démon préparant sa récolte,
Avoit si bien disposé les esprits,
Par les prélats et confesseurs aigris,
Que le tumulte annonçoit la révolte.

Mais Catherine, au fond de son palais,
N'y préparoit que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfaisance,
Aux Polonois prêchoit la tolérance,
En leur disant : Soyez unis, contens
Et tolérez vos frères dissidens.

A ce discours, les prêtres en furie,
De cris d'horreur et de gémissemens
Font retentir les sombres hurlemens.
Chacun disoit : C'est fait de la patrie !
Mais le magnat, staroste et plébéïen,
L'esprit ému de cette momerie,
Soudain remplis par un saint fanatisme,
Crioient comme eux : Exterminons le schisme ;
Tout Polonois doit se confédérer,
Si du salut il ne veut s'égarer.

Tout aussitôt les seigneurs s'assemblèrent,
Et gravement entre eux délibérèrent.
Parmi ces chefs éclatoit Krasinsky,
Malakowsky, le vaillant Potoky,
Qui jusqu'alors n'avoient vu de leur vie,
Quoique héros, camps, soldats ni combats ;
Dans le Conseil ayant l'ame enhardie,
Mais détestant les horreurs du trépas.

Krasinsky dit : Dans ce danger extrême,
Levons, armons, rassemblons nos housards.
Tout Polonois qui reçut le baptême,
Doit se trouver demain au champ de Mars.
Mais Potoki, grand gourmand de nature,
Réplique ainsi : Messieurs, c'est fort bien dit;
Mais où trouver l'argent, la nourriture,
Pour soudoyer tout cet essaim maudit ?
Lors Krasinsky lui rapelle l'usage
Très-ancien, aussi juste que sage :
Il faut piller, ou bien vivre à crédit.
C'étoit ainsi que Sobiesky, grand homme,
En guerroyant vécut jadis; et comme
Il délivra des mains de Soliman
Vienne, réduite à son dernier moment.

Oui, de Kiow leur repartit l'evêque
Qui de ses jours n'eut de bibliothèque,
Mais en tableau la Saint-Barthelemi :
Bon reconfort contre un culte ennemi;
Et de saints os, reliques qu'il expose.
Le dieu puissant qui protège sa cause,
Ce dieu jaloux, si terrible et si craint,
Rendra pour vous le sacrilège saint.
Volez, pillez, n'épargnez nulle chose.

Qui sert son Dieu, n'est jamais criminel.
Pour sureté, je donnerai d'avance,
Sur mon lampon, devant le maître autel,
Pour tous péchés la plénière indulgence.

La foule dont ils étoient entourés,
Éprise encor des vapeurs de l'ivresse;
Tant Tovargis que petite noblesse,
Aux mots piller et de confédérés,
Poussoit aux cieux des clameurs d'allégresse :
Et tous enfin, sans bien savoir pourquoi,
Vouloient chasser et le Russe et leur roi.

Dans ce conflit où régnoit le tumulte,
Les palatins redoutoient quelque insulte.
Ils s'en vont tous pour conférer entre eux,
Choisir des chefs pour mener leurs pouilleux,
Faits pour guider la masse plébéïenne,
Dont ils vouloient opprimer la prussienne;
Mais de ces grands, si prompts à tout oser,
Aucun ne veut lui-même s'exposer.

Radzivil dit : un palatin gouverne :
Ce n'est pas nous que la guerre concerne;
Imitons Dieu : s'il punit les États,
Il vous envoie un ange subalterne,

D'un tour de main qui met un peuple à bas.
Et puisqu'il faut que l'on fasse la guerre,
Gardons-nous bien de risquer tant de maux;
Envoyons-y pacolets et vassaux;
Ils lanceront pour nous notre tonnerre.
Choisissons donc quelque soudard hardi,
Et qu'aussitôt, au bruit de la trompette,
On le proclame, et le mette à la tête
Du vil ramas qu'assemble le parti.
Tenez, nommons Zazemba, Pulawsky:
De tels héros, quoiqu'inconnus encore,
Feront voler du couchant à l'aurore
Leurs noms chéris de tout vrai Polonois.

Tous d'une voix les magnats applaudirent;
Et les deux chefs selon leurs vœux choisirent,
En se flattant des plus heureux succès.

Mais le fameux prélat de Kiowie,
Les yeux levés, et l'ame au ciel ravie,
Répand sur toi, Confédération,
D'un bras vainqueur sa bénédiction;
Et puis au haut d'une perche croisée,
Comme un drapeau par sa main baptisée,
Il attacha son sacré goupillon.

Les palatins d'abord se séparèrent ;
Et leur foyer tous les grands désertèrent ;
En Saxe, en France, en cent divers pays,
Tous ces seigneurs en peu s'éparpillèrent ;
Et sans avoir de plan fixe ou précis,
On les voyoit voyager par ennui.

Mais cependant les chefs dans la Hongrie,
Tous rassemblés au château d'Épérie,
Déjà formoient avec grand appareil,
D'un tas de fous le suprême conseil ;
Pour diriger de loin la confrérie,
Battre le Russe et piller leur patrie ;
Pour détrôner ce bon roi Stanislas,
Que par boutade alors ils n'aimoient pas.

En même temps l'oriflamme en Pologne
Fait rassembler tous les confédérés.
Chacun s'agite et vaque à sa besogne ;
A bien piller ils se sont conjurés.

Le Pulawsky, ce preux chef de la troupe,
Croyoit mener la république en croupe ;
Le fat s'sdmire et croit représenter
Les grands Seigneurs de l'Empire sarmate.
Il s'applaudit, sa vanité le flatte.

Sur

Sur un genet le héros va monter ;
Mais il faut voir comme il va débuter.

Ah, que l'homme est un animal peu sage!
Il ne prévoit que la prospérité ;
Et dans le calme il ne craint point l'orage :
En imprudent au péril il s'engage ;
Mais d'un revers, souvent bien mérité,
Son courage est pour jamais rebuté.

Le Pulawsky portant son oriflamme,
Et Zaremba, que le butin enflamme,
S'en vont tous deux brochant à travers bois,
Pour découvrir les protecteurs des rois.
Ils demandoient à tout manant qui passe :
Où sont-ils donc, ne les a-t on point vus? ...
Qui donc, Messieurs, qui voulez-vous, de grâce?..
Ces ennemis à nos bras dévolus,
Et qui bientôt par nous seront vaincus.

En devisant, bientôt ils arrivèrent
Dans un terrain plus riant, plus ouvert ;
Mais de Dréwitz les troupes s'y trouvèrent.

Quand un grand Saint voit le Diable d'enfer,
Tout en fuyant, il s'en éloigne vîte ;

En s'aspergeant d'un bon jet d'eau bénite,
Il vous marmotte en tremblant son pater.

Nos deux héros pensoient alors de même.
L'oeil égaré, la face pâle et blême,
Zaremba dit: regarde nos soldats,
Bâtons ferrés font le fort de leurs armes,
Quelques fusils et de vieux coutelas;
Comment braver les combats, les alarmes?

Le Pulawsky répond: Il est certain
Que tout va mal; je crois que le destin,
Pour épargner le meurtre et le carnage,
Veut réserver notre bouillant courage,
Pour d'autant mieux combattre dès demain.

Le gros canon des Russes se décharge,
Les boulets vont, ou bien ou mal mirés,
Tout au travers de nos confédérés;
Qui de jurer et de gagner le large,
Qui de crier; et dans ce désarroi,
Pensant encor à leur dernière diète,
Ils croyent tous, dans ce premier effroi,
Que ce canon, dont le bruit les inquiète,
Leur annonçoit encor un nouveau Roi.

Tout aussitôt l'impatient cosaque,
Fondant sur eux, les presse et les attaque.
On ne prend pas si vîte qu'on le croit,
Sur palefroi un Polonois qu'on traque;
Il sait courir tout aussi bien qu'il boit.

Dréwitz parut au Tovargis rustique
Tel que Cortez, la terreur du Mexique.
Quelques chevaux, de la poudre et du plomb,
Des deux héros étoient le spécifique.
Ah, qu'il faut peu pour acquérir un nom!

L'ami lecteur se souviendra, sans doute,
Ce que du Parthe anciennement on dit:
Ce grand Crassus, le Parthe le défit
En affectant de se mettre en déroute.
Des Polonois il n'étoit pas ainsi.
La vérité de ce fait, la voici.
Chacun en hâte enfiloit la vallée,
Piquoit des deux, évitoit la mêlée,
Tout en courant s'éloignoit de ces lieux,
Sans qu'un moment il détournât les yeux.
Courir ainsi n'est fuite simulée;
Mais s'ils couroient, dispersés par les bois,
Ce n'étoit point peur ou poltronnerie:
Ils aimoient trop Notre-Dame Marie,

Et leur pays anarchique et sans loix;
C'étoit plutôt amour de la patrie,
Pour d'autant mieux combattre une autrefois.
Hors du danger, nos braves se trouvèrent
Près d'un gros bourg qu'aussitôt ils pillèrent.
Le maître étoit un Seigneur de trente ans:
Je suis, dit-il, un zélé catholique:
Et pourquoi donc, ô Pulawsky l'inique,
Me traitez-vous comme les dissidens?
Autour de lui sa femme et ses enfans,
Fondant en pleurs, par des cris lamentables
Croyoient fléchir ces pillards implacables;
Mais Pulawsky, dépité de l'affront
Dont le Drewitz faisoit rougir son front,
Pour consoler sa douleur trop amère,
Auroit pillé son père et sa grand'mére,
S'il les avoit trouvés sur son chemin.
Que fais-tu là de cette jeune femme,
Dit le guerrier au pauvre châtelain?
J'ordonne et veux que cette belle dame
Vienne avec moi soulager mon chagrin.
Je suis battu, je veux qu'on m'en console;
Et cette dame, à la chair tendre et molle,
Dont mon coeur est subitement séduit,
Doit avec moi coucher dès cette nuit.
A ces propos si durs qu'il vient d'entendre,

Le châtelain s'apprête a se défendre ;
Les paysans attaquent les soldats,
Et nos fuyards s'apprêtent aux combats.
Qui m'aidera pour chanter leur querelle,
Leur vive ardeur, la force de leur bras?
Les coups tomboient aussi dru que la grêle,
Lorsqu'elle vient ravager les moissons,
Ou bien briser les vitres des maisons.
L'un tout en sang a démis sa mâchoire,
L'autre sa nuque; un autre plaint son dos,
Celui son oeil; l'autre dans la nuit noire
S'en va conter sa déplorable histoire:
Tant la fureur acharnoit ces héros!
De Pulawsky le nombre enfin l'emporte:
On prend la belle, on l'enlève, on l'escorte.
Son beau minois, arrosé de ses pleurs,
Eût adouci le tigre et la panthère;
Mais nos brigands, grossiers, brutaux, sans mœurs,
Avoient le cœur plus dur qu'aucun corsaire.
Et Pulawsky dans des monts à l'écart
Va se cacher à l'abri du hasard.
Mais vous, mon Roi, pour qui chacun ferraille,
Que faites-vous, mon benin Stanislas?
Dans votre Cour, loin de toute bataille,
Adorez-vous quelques jeunes appas?

Au bal, au jeu, vous passez vos journées;
Laissant aller tranquille, de ce lieu,
Le cours obscur des vagues destinées,
Selon le gré de Dréwitz et de Dieu.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIÈME.

Qu'on est heureux quand on est raisonnable !
L'École dit que nous le sommes tous :
L'École ment, et le fait véritable
C'est que ce monde est un amas de fous.
Dans son chemin, le lecteur favorable
Sans doute a vu nombre d'extravagans,
De tout pays, tout état, et tout rang ;
Des éventés dont l'esprit faux et louche
N'ont de leurs jours proféré de leur bouche
Que sots discours, que plat galimatias,
Bons pour charmer les ménins de Midas.
Si l'on fouilloit dans plus d'un grand empire,
Quelle moisson, au gré de la satire,
Un Arétin cueilleroit sur ses pas !
Moi, qui des grands redoute et crains trop l'ire,
Je me retiens et ne le dirai pas.

Si cependant il étoit des états
Que d'Hippocrate un apostat dirige,
Me faudroit-il garder ma gravité ?
Dans un moment de joie et de gaîté,
Qui ne riroit d'un si plaisant prodige ?

Mais réprimons ce désir importun ;
Car la sagesse ainsi de nous l'exige ,
Et nous prescrit de ménager chacun.
Quand j'ai long-temps anatomisé l'homme ,
Je dis souvent: Depuis Peckin à Rome,
Le sens commun n'est pas aussi commun
Que bien des gens font mine de le croire.
Vous l'avoûrez, si lisez cette histoire.

Des Polonois il faut vous recorder,
De Pulawsky rappeler la mémoire,
Et des combats qu'il vient de hasarder.

Or vous saurez qu'alors la Renommée
Alloit corner de climats en climats
Ce qu'elle sait et qu'elle ne sait pas ;
De Pulawsky la burlesque aventure,
Par un canon mis en déconfiture;
Le Zaremba, chef des confédérés
Qui, sans raison, couroient tous égarés.
Ce bruit s'accroît; chacun, selon sa pente,
En le contant l'exagère et l'augmente ;
Et tant s'en dit, que, dans tout l'univers,
Chacun parloit, en prose comme en vers,
De l'action mémorable et brillante
De ce Dréwitz, qui passoit toute attente.

Cette rumeur se communique enfin
Jusqu'au palais qu'habite la Sottise.
Ce palais est la catholique Église,
Dont Pierre étoit le premier sacristain.
Là se trouvoit l'absurde Inconséquence,
La Déraison avec l'Incohérence;
Les yeux bandés, on voit à son côté
La folle Erreur et la Crédulité,
Se nourrissant de mensonges, de fables;
Et la Terreur qui nous forgea les diables.
Tout au milieu, sur un sacré privé, (*)
De la Déesse est le trône élevé.
Son oeil est roide et sa bouche est béante;
Et dandinant sans cesse sur la plante
De ses deux pieds, sa noble Cour l'enchante.
C'est elle qui des papes autrefois
Avoit fondé la puissance et la gloire.
Ô Boniface! ô superbe Grégoire!
Elle faisoit recevoir par les rois
Vos mandemens, vos insolentes bulles
Dont se seroient torchés des incrédules.
En apprenant que les confédérés,
Ses chers enfans, de son sang engendrés,

(*) L'auteur entend le stersicorium sur lequel on assied les Papes après leur intronisation.

Sont sans espoir, sans secours, sans asile,
Elle pâlit et demeure immobile.
Soudainement reprenant ses esprits,
La rage au cœur, sa fureur indocile
Éclate enfin en ces douloureux cris:
O chien de Russe! ô monstre! ô crocodile!
Ah, tu triomphes! ô vengeance stérile!
Détruiras-tu mes polonois chéris?
Non, c'en est trop; que ma fureur éclate;
A mes enfans cherchons un défenseur
Au Nil, au Pont, aux rives de l'Euphrate.
Tout aussitôt, pour dilater sa rate,
Elle rassemble une épaisse vapeur
D'un noir brouillard, puant, infect et sombre,
Et va s'asseoir au milieu de cette ombre;
Part promptement pour trouver le sénat,
Des Polonois représentant l'état.
Elle vogua tout droit vers la Hongrie,
Et descendit au château d'Épérie.
Là se trouvoit de bigots palatins
Et de prélats une auguste assemblée,
Qui déploroient leurs malheureux destins,
Et la patrie aux Russes immolée,
Et leurs autels et la religion.
Que deviendra l'Église catholique?
Disoient les uns: L'enfer en action

Veût opprimer par un bras schismatique,
Son seul appui, la Persécution.
Qui désormais, adorant le ciboire,
Viendra chez nous à la confession?
A Nicolas le peuple fera gloire;
Et nos prélats perdant le purgatoire,
O comble affreux d'abomination!
N'auroient donc plus de quoi manger ni boire.
De ce discours pathétique et touchant
L'impression pénétra la Sottise.
Il faut, dit-elle, il nous faut sur le champ,
Trouver quelqu'un qui défende l'Église.
Adressons-nous au Turc; il est séant
D'unir pour vous la Croix et le Croissant;
Car Mahomet aimoit le Christianisme.
Chacun le sait, qui connoît l'Alcoran;
Et Mustapha, ce généreux sultan,
Maudit le Russe en abhorrant le schisme;
C'est à lui seul qu'il faut avoir recours.
Oui, du sultan nous aurons les secours.
A ce conseil les seigneurs applaudirent;
Sur cet objet les cœurs se réunirent;
Mais les prélats tombèrent à genoux.
O tendre mère! immortelle Sottise,
Dont le conseil prudent nous favorise,

Vous savez bien et que la vierge et vous
Furent toujours adorés parmi nous,
Comme les seuls suppôts de notre Église,
Lui dirent-ils; et notre ame soumise,
Extasiée en des momens pareils,
De point en point va suivre vos conseils.

Duroit encor ce bienheureux syncope;
Que la Sottise à leurs yeux disparoît;
Un gros nuage à l'instant l'enveloppe,
Et vous l'enlève aussi vîte qu'un trait.
Mais les propos de son ame exhalée,
En imprimant dans les cœurs leur arrêt,
Réconforta cette auguste assemblée.

Ce Krasinsky, fameux chef de parti,
Fut député pour parler au mufti.
Dans le sérail la Sottise empressée
L'avoit déjà par son vol devancée,
Et Mustapha, qui la connoît très-bien,
Règloit toujours son avis sur le sien.

Le polonois débuta de la sorte:
O grand mufti! notre mufti chrétien
A bien voulu m'envoyer vers la Porte,
Pour implorer votre puissant soutien.

Que deviendra la divine pucelle
Avant ainsi qu'après l'enfantement ?
Un Nicolas, ce saint de l'infidelle,
De ses autels veut chasser la donzelle,
Pour s'y placer lui-même apparemment ;
Et le Russien, qui commence par elle,
Voudra de même, en l'empire ottoman,
Vous dénicher Mahomet de la Mecque.
S'il fait main basse assez brutalement,
En nos états, sur maint honnête évêque ;
A vous le tour peut-être incontinent.
Assistez donc, il en est temps encore,
Le Saint des Saints, qui par moi vous implore.
Que désormais les Clefs et le Croissant,
Flottant ensemble en ce grand armement,
En imprimant en tout lieu l'épouvante,
Rendent par vous l'Église triomphante.

Tout le divan répondit gravement,
Que Mahomet, grand amateur de vierges,
Ne voudroit pas qu'on leur rognât des cierges,
Et que le pape, allié du mufti,
Guerroyeroit ainsi que Krasinsky.

Soudain l'on arme, et la pesante enclume
Forge le fer, dépaissit son volume :

On voit venir tous ces peuples divers,
Et de Memphis, et du fond de l'Asie,
Et ceux du Pont, et ceux de l'Arabie,
Et ces archers à tirer tant experts,
Ceux qu'un ciel chaud rendit noirs en Lybie ;
En se voyant ils étoient ébahis.
Ce n'est le tout, et de divers repaires,
S'y joint encor bostangis, janissaires,
Avec le corps des diligens spahis.
Personne d'eux ne sait que pour l'Église,
Le coutelas de Mahomet s'éguise.
Ils marchent tous, ils vont avec plaisir,
Pour occuper les bords du Boristhène.
Devant leur front marche le grand-visir.
Vers le Niester ils arrivent sans peine.
Quand on le sut, tous les confédérés
Devinrent fous ; chacun se pâmoit d'aise,
De voir par eux les bachas inspirés,
Et le Croissant sur terre polonoise.
Le Pulawsky se croit déjà vainqueur,
Et de Dréwitz prédisoit le malheur.
Pour Stanislas, reclus dans Varsovie,
Il ne sait plus à quel saint se vouer,
Ni s'il est Roi, ni comment dénouer
Ce nœud gordien, formé par félonie.

A Catherine enfin il a recours ;
Et ces héros qu'enfante la Russie,
Rapidement volent à son secours.
Voyez comment d'une foible étincelle
Peut se former un grand embrasement.
O mes amis ! craignez tous le faux zèle ;
De tous les feux, c'est le plus dévorant.
Gardez-vous bien, par trop de bienveillance,
De modérer sa folle intolérance ;

Mais elle sait comment on doit braver
Constantinople, et Varsovie, et Rome ;
Et confondit leurs projets en grand homme.

Tout s'apprêtoit alors aux vrais combats.
Ce n'étoient point de frivoles bravades,
De Pulawsky les folles mascarades ;
Mais des héros, suivis de vrais soldats ;
Et qui viennent dans ces nobles carrières
Y dispenser de leurs mains meurtrières
L'effroi, la peur, l'horreur et le trépas.

Nos polonois ne se joignirent pas
Aux turcomans, leurs alliés fidelles.
Videz, videz, disoient-ils, nos querelles ;
Pour butiner nous suivrons tous vos pas.

En attendant, pour s'amuser sans doute,
Chacun alloit, suivant une autre route,
En sureté voler ce qu'il trouvoit;
Chez l'ennemi mettoit tout en déroute,
Et chez l'ami saccageoit et pilloit;
Si bien qu'en peu rien à piller n'étoit.
Et la Sottise, au haut de l'hémisphère,
En apprenant quel est le savoir-faire
Des polonois, que son cœur chérissoit,
Leur souhaitant un sort toujours prospère,
Du haut des cieux encor les bénissoit.

Et moi bavard, de qui la goutte enchaîne
Tous les dix doigts, n'ai-je point à rougir
Des avortons de ma prodigue veine,
Quand la douleur m'en fait bien repentir,
Pour vous conter, ainsi que les gazettes,
En mauvais vers d'aussi folles sornettes?
Mais finissons; pour vous entretenir,
J'aurai demain de quoi vous réjouir.

Fin du troisième Chant.

CHANT

CHANT QUATRIÈME.

Que la fortune est perfide et trompeuse !
Elle est coquette, elle est capricieuse.
Certes, voilà qui n'est pas trop nouveau;
Qui ne le sait ? car du cèdre au roseau,
Bonheur subit, chance malencontreuse
Font de nos jours le bigarré tableau.
Laissons-la donc avec sa vieille roue,
Vous exhausser les uns avec fracas,
Et, par des tours sanglans qu'elle nous joue,
Précipiter ceux qu'elle hait, en bas.
Mais si d'un sot la bêtise l'amuse;
Si sa faveur l'éblouit et l'abuse,
Quelle leçon en retirer pour nous ?
Que des soudards à l'ame vile et brute,
Accompagnés d'un millier d'autres fous,
Bronchant, tombant de rechute en rechute,
Soient aux combats pusillanimes, mous;
Et que, manquant d'esprit et de prudence,
Ils soient punis, faute de prévoyance :
De pareils faits, étant par trop communs,
A les ouïr deviennent importuns.
Qu'importe donc qu'un brigand de sarmate
D'un vain succès pour un moment se flatte ?

Mais mon lecteur croira, non sans raison,
A ce ton grave où mon style s'élève,
Que, par l'effet d'une indigestion,
En cette nuit un triste et fâcheux rêve
M'a mis en goût de lui faire un sermon.
Non, il se trompe en cette conjecture
(Effet commun de l'art conjectural),
S'il juge ainsi de mon style inégal.
Voici l'aveu de la vérité pure :
Sans soins, sans peine, et sans plan général,
Je laisse errer ma plume à l'aventure;
Sans s'arrêter, en courant elle écrit
Ce qu'au hasard enfante mon esprit.
Venons au fait, reprenons notre tâche.
Le Pulawsky, guerrier si dur, si lâche,
Etoit flatté de ses derniers succès;
Il retroussoit sa crasseuse moustache,
Se rappelant ces paysans défaits,
Et la donzelle aux ravissans attraits,
Qu'au châtelain sa violence arrache.
Mais dans les champs, les près, et les forêts,
Il n'étoit plus cheval, taureau, ni vache;
Les Tovargis, ces héros polonois,
Avoient tout pris ce qui restoit à prendre;
Et leur usage étoit de ne rien rendre.

On commençoit à sentir les besoins;
Car pour nourrir d'avides subalternes,
Rassasier Tovargis et Pancernes,
C'étoit sans fruit qu'on employoit ses soins.

Le Zaremba, las de courir la plaine,
Leur dit: Amis, il nous faut un domaine,
Un endroit fort, où garder notre peau,
Où rassembler d'un vaste voisinage
Tout le butin qui nous tombe en partage;
Et cet endroit, soldats, est Czenstochow.
Dans ce couvent notre mère pucelle,
En réduisant le Cosaque à zéro,
Saura fort bien nous défendre avec elle.

Aussitôt dit, aussitôt l'on marcha.
A leur rencontre arrivent de gros moines;
Dans le couvent la troupe se nicha,
Et but le vin que gardoient les chanoines.

Mais quand le vin les eut presque abrutis,
De Pulawsky la gentille donzelle,
En embrasant ces gras cucullatis,
Dans ce lieu saint alluma la querelle;
Chacun vouloit jouir de ses appas;
Chacun vouloit la serrer en ses bras;

Et Pulawsky, transporté de colère,
Alloit tirer son cruel cimeterre;
On alloit voir tous ces crânes tondus,
Par un soudard brutal et téméraire
Ensanglantés, balafrés, et fendus.

O sainte vierge! ô tendre et bonne mère!
Souffriras-tu qu'un lieu qui t'est voué,
Dont tu remplis l'auguste sanctuaire,
Soit en ce jour, au pied du baptistère,
Par un ivrogne à tes yeux pollué?

Ne craignez rien: c'est chose sans exemple,
Que notre reine abandonne son temple.

Tandis qu'encor duroit ce chamaillis,
Vient un valet, pâle et tout ébahi:
Alarme, alarme, accourez tous Polaques,
Opposez-vous, crioit-il, aux attaques!
Voilà le Russe; il s'avance à grands pas;
Ivre de vin, il pense vous surprendre:
Sur les remparts volez, vaillans soldats!
Et songez bien surtout à vous défendre.

C'étoit Dréwitz, toujours l'oreille au guet;
Trop bien instruit de ce qui se passoit,

Il devinoit que, dans le réfectoire,
Le Polonois ne s'amusoit qu'à boire,
Qu'ardent, en rut, chacun s'y querelloit.
Sûr de ces faits, il présageoit sa gloire.

Dans un moment le fort est entouré,
Et par le Russe étroitement serré.
Transi de peur, on quitte la donzelle.
Tout en tremblant le Tovargis surpris
Va se blottir et chercher des abris,
Dans un recoin que fait la citadelle.
Ces gueux étant effarés, étonnés,
Tremblent si fort du Russe et de sa troupe,
Qu'aucun n'ose montrer le bout du nez
Sur le rempart, pour qu'on ne le lui coupe.

Devinez-vous ce que préméditoit
Ce Russe fin, qui si bien les guettoit?
Il veut la nuit leur donner une aubade,
Et s'emparer du fort par escalade.

O mère vierge! en sera t-il ainsi,
Et verra-t-on un peuple schismatique
Escalader votre sainte boutique,
Vous insulter, et vous chasser d'ici?

Vous allez voir comment la bonne dame
S'en va traiter ce schismatique infame.
Elle sait tout, car le père éternel
Le lui révèle ; elle est reine du ciel.
Or connoissant ce qu'un Dréwitz prépare
Avec autant de rage que de fiel,
La bonne dame à l'instant le rembarre.
Venez, venez, dit-elle, mon cher fils,
Et secourez nos guerriers déconfits.
Vous savez bien, de monsieur votre père
Quel fut jadis l'honorable métier,
Qu'à Bethléhem il étoit charpentier.
De ses outils assistez votre mère ;
Servez-vous en comme un digne héritier.
Jésus les prend. Sur le dos du messie
On voit flotter le rabot et la scie.
Il étoit nuit, ils traversent les airs.
Déjà Dréwitz approchoit de la place.
Ils vont tous deux le prenant à revers ;
De ses soldats suivant de près la trace,
Le doux Jésus, sans qu'on s'en aperçut,
D'un tour de main vous scia les échelles ;
Et si bien fit, qu'en se servant d'icelles
Aucune alloit à la moitié du but.
Qui fut confus ? ce fut Dréwitz sans doute.

En même temps partit de la redoute
Un feu très-vif, et Dréwitz disparut.

Mais quand les Dieux pour leurs foyers combattent,
Qu'ils font briller, dans leurs divines mains,
Ces instrumens dont les coups nous abattent,
Que peut contre eux la valeur des humains ?

Le Pulawsky se boursoufle de gloire;
Tout bonnement il pense que c'est lui,
De Czenstochow le vengeur et l'appui,
A qui l'on doit l'honneur de la victoire.

Mais les frappards et tous les encloîtrés,
Par le Seigneur sur ces faits inspirés,
Surent bientôt en divulguer l'histoire.
Ce conte fit l'entretien des bigots,
Et chacun sut que pour son tabernacle
La bonne vierge avoit fait ce miracle.
Pulawsky même et sa troupe de sots,
Se complaisoient à publier la chose.
Dieu nous soutient, nous défendons sa cause,
Se disoient-ils, nous battrons ces marauds.
La belle aussi, mais qui n'étoit pas vierge
Que Pulawsky chérit si tendrement,
Pour la madonne alla dévotement

A son honneur faire allumer un cierge ;
Elle sent bien que du violement
Sa main divine en ce jour l'a sauvée.

Tandis qu'ainsi leur troupe est abreuvée
De pure joie et de contentement,
Que nos guerriers, frappés d'un grand miracle,
S'imaginoient, assez légèrement,
Être montés tout au haut du pinacle
De la fortune, et que dans l'univers
Ils ne craignoient contre-temps ni revers ;
Voilà-t-il pas qu'arrive la nouvelle,
Que du grand Turc le puissant armement,
Le grand visir et toute sa séquelle,
Par Gallitzin sont frottés bravement ;
Que des Russiens la victoire est complette.

Si je savois entonner la trompette,
Je chanterois en style harmonieux,
Ce Gallitzin du Turc victorieux ;
Mais je n'ai pas l'impudente arrogance
De moduler sur mon aigre sifflet,
Le beau récit d'un aussi noble fait ;
Le ridicule est de ma compétence :
En ses vieux jours ma muse s'y complaît.

En notre Europe en grande diligence
Tout se redit, tout s'ébruite et se sait.
Ceux qui portés pour les succès du Russe
Le préféroient au peuple sans prépuce,
Applaudissoient à ce qu'aux champs de Mars,
Les ennemis, les destructeurs des arts,
Eussent reçu à Choczim leur salaire.

Ceux dont le vœu au Russe étoit contraire,
Tout consternés, croyoient dorénavant
Qu'on manqueroit d'un égal équilibre
Pour maintenir indépendant et libre
Ce Mustapha, potentat d'Orient;
Et qu'il seroit dangereux et terrible
Que le Russien, aux spahis invincible,
Accompagné de tout son attirail
Allât chasser Mustapha du sérail,
Et lui ravir son bataillon de belles,
Aux yeux fendus, au bouches de corail,
De ses langueurs compagnes trop fidelles.

Voilà comment un esprit peu rangé
Juge et décide en tout par préjugé.

Dès qu'on apprit dans Rome catholique
Le triste sort qu'essuya le Croissant,

Rezzonico, le pape alors régnant,
Et du muphti zélateur fanatique,
En fut saisi d'une terreur panique,
Et telle enfin, que si, lors sur le champ,
La foudre avoit brûlé le Vatican.
Hélas ! hélas ! sort cruel, sort inique ;
Ce désarroi est un tour diabolique,
Dit le saint père : il faut incessamment
Faire exposer notre saint Sacrement.
Le lendemain processions se firent,
A mille autels grandes messes se dirent ;
Et dans l'ardeur qui le peuple animoit,
Il prioit Dieu de bénir Mahomet.
Pour le dervis s'intéressoit l'évêque :
On confondoit et la vierge et la Mecque ;
Et dans les murs de la sainte Sion,
N'étoient que pleurs et désolation.
Rome prétend que la douleur amère
Du contre-coup, qui frappa le bateau
Ou la nacelle où jadis rama Pierre,
En épuisant les forces du saint père
Vous le coucha tout pleurant au tombeau.
Mais en Pologne, ô Dieu ! qu'on vit de larmes
Couler des yeux des bons confédérés !
Tout ébaubis, et les cœurs déchirés,

Leurs mains alloient laisser tomber les armes.
Se peut-il donc qu'on traite comme nous
L'amas nombreux d'un peuple formidable ?
Se disoient-ils. La peur les rendit fous.
Hélas ! jadis leur bras fut redoutable,
Quand ils venoient étriller nos aïeux :
Mais quand le Turc nous devint secourable,
Le Russe ardent, et plus que lui fougueux,
L'a dissipé comme les grains de sable
Que pousse et chasse un vent impétueux.

Plus consternés paroissoient en Hongrie
Les palatins cachés dans Épérie.
Le Pulawsky, la vierge, et Czenstochow ;
Dréwitz joué, traité comme un badaud,
Étoit, hélas ! rayé de leur mémoire.
Car chez nous tous, c'est chose trop notoire,
Le bien passé le cède au mal présent.
Ni plus ni moins dans ce danger pressant
On consultoit : Que reste-t-il à faire ?
Quel parti prendre ? On plaignoit sa misère ;
Mais aucun d'eux ne dit son sentiment.

Pour Stanislas, tranquille à Varsovie,
Tout doucement réfléchissant en soi,

Disoit souvent : On se bat bien pour moi
Aux bords du Niester et dans la Moldavie.
Ces bons Russiens pour moi donnent leur vie ;
Ainsi je suis et je resterai roi.

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIÈME.

Au nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun se dit : Ah ! que je voudrois l'être.
Eh ! pauvre sot, de la grandeur frappé,
Si tu l'étois, tu viendrois à connoître
Combien l'erreur et l'éclat t'ont trompé :
Et que seroit-ce, un jour, si, sur le trône,
On surchargeoit ton chef d'une couronne ?
En serois-tu plus gras et mieux nourri,
Plus grand buveur, plus vigoureux mari;
En serois-tu plus sain pour ta personne ?
Ami, crois-moi, les hommes sont égaux :
Dans chaque état, par un juste mélange,
Chacun éprouve, et ce n'est chose étrange,
L'alternative et des biens et des maux.
Qu'importe donc sous quel différent masque,
Sous la couronne, ou la mitre, ou le casque,
Un sort cruel, inconstant et fantasque,
Change cent fois ses bienfaits en rigueurs ?
C'est même joie, ou ce sont mêmes pleurs.
Qui te connoît ? qui sait que tu respires ?
De ton état l'heureuse obscurité
Te dérobant à la malignité,

Ne permet pas qu'en vers on te déchire ;
Mais pour les chefs d'un grand et vaste empire,
Ce sont de bons et de friands morceaux ;
Tu vois sur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les mandrins, barbouilleurs de satire.
Un roi s'en fâche et maudit ces marauds ;
Dans ta chaumine, à table, on t'en voit rire.

Tu peux savoir quels sont tes vrais amis :
Sans intérêt, voisin ou parent t'aime ;
Mais pour un roi c'est un obscur problème.
Il voit chez lui des courtisans soumis,
Dont le faux zèle et le soin l'importune ;
Qui, sans l'aimer, adorent sa fortune.
Ces souverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que visages masqués.

Vois-tu ce chêne élevé dans les nues,
Au front superbe, aux branches étendues ?
Un vent l'abat et brise ses rameaux ;
Tandis qu'aux bords des lacs et des ruisseaux,
Des aquilons les forces confondues
Ont respecté les fragiles roseaux.

Tel est le sort de la grandeur humaine.
N'écoute plus la voix d'une sirène

Qui, pour t'outrer contre un commun destin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine.
Fais comme Ulysse, et poursuis ton chemin.

Tout est égal : je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Également la fièvre et la migraine
Font grelotter le corps d'un souverain.
S'il a la goutte : aux membres qu'elle enchaîne,
Il sent autant de douleur et de gêne
Que Phalaris, inventeur inhumain,
En fit souffrir dans son taureau d'airain.
L'âge pesant rend son ame engourdie ;
Et, pour finir l'illustre comédie,
La parque arrive, et d'un coup de ciseau,
Tout comme toi, me le couche au tombeau.
Mais si tu crois que ce discours immole
La vérité rigide à l'hyperbole,
Vois, examine, et fixe ici tes yeux
Sur Stanislas, triste roi de Pologne,
Chargé d'ennuis, accablé de besogne ;
Vois si ton cœur peut l'appeler heureux.
De ses foyers, un assassin barbare
La nuit l'enlève ; et, par un bonheur rare,
Il se dérobe à ses bras furieux.

Ah ! mon bon roi, moi-même je m'accuse ;
Je t'ai parfois traité trop durement :
J'en suis contrit. Mon impudente Muse
Te déchira de son style mordant :
Oui, j'en ressens componction très-grande.
Je veux partir, je veux incessamment
A Czenstochow faire honorable amende.
Il ne faut point, dans de frivoles jeux,
En folâtrant frapper les malheureux.

Mais ce bon roi, sur le trône peu ferme,
De ses malheurs n'a pas atteint le terme.

Le fait est clair, car tous ces grands magnats,
Ce vil Conseil composé de Midas,
N'ont d'autre but, au château d'Épérie,
Que de troubler et ruiner leur patrie ;
Quoique d'ailleurs accablés d'embarras.
Le désarroi du Turc en Moldavie,
Sa fuite enfin, sa longue léthargie,
En les privant du plus ferme soutien,
Les laissoit là, ne tenant plus à rien.

S'élève alors Monsieur de Cracovie,
Pontife ardent, mais plein de prud'hommie ;
Comme en sursaut sortant d'un long sommeil,

Il

Il parle ainsi : Pour le bien de l'Église,
Voyez de quoi ma bonne ame s'avise ;
Sur tous les points suivez donc mon conseil ;
Dans nos malheurs la ferveur est de mise ;
Invoquons tous notre divinité,
Et qu'on implore à grands cris la Sottise.
De son palais entendant nos clameurs,
Elle viendra pour essuyer nos pleurs.
Au même instant, un chacun, à sa guise,
Et de prier et de se prosterner ;
Et tant on fit que, non sans s'étonner,
Elle arriva par un gros vent de bise,
Et lourdement prit place au milieu d'eux.
Que vois je ici? Dieu, quelle est ma surprise!
S'écria-t-elle. O polonois fameux !
Pourquoi vous vois-je et craintifs et peureux?
Je veux qu'enfin le sort vous favorise,
Qu'à votre tête un guerrier valeureux
Écrase ici ces Russes orgueilleux.
J'ai des dévots, j'ai ce fameux Soubise ;
Et cent héros adorés des François,
Si renommés par tant de nobles traits :
Rosbach, Créfeld font retentir leur gloire ;
Et Velinghause, et Minden, et cent lieux,
Sont les témoins qui fondent leur mémoire,
Dont les échos s'élèvent jusqu'aux cieux.

Que dit-on là ? Quel affront, quelle injure!
Dit Pulawsky; mais Zaremba murmure,
Gronde tout bas, marmotte entre ses dents:
Point de François ne veux pour commandant.

Mais Oginsky, qui de loin tout écoute,
S'écrie en feu : Saint Roch ! quoi qu'il m'en coûte,
Je ne veux pas que les François céans
Triomphent seuls de ces gueux dissidens,
Et de ce roi, que nous donna le Russe.
Le fier orgueil, la colère et l'astuce
Couvrent son front d'une noble rougeur.
Mais la Sottise, encor un brin émue
Que ces brutaux l'eussent interrompue,
Reprit ainsi, d'un ton de dictateur,
Son beau discours tout rempli de chaleur,
Et dans un goût vraiment académique.

O Polonois! ô race catholique!
Se pourroit-il que jamais de vos jours,
Vous n'eussiez lu le bon père Bouhours ?
Oui, ce Bouhours, c'étoit un grand oracle!
Il dit très-bien que c'est un vrai miracle,
Qui même encor dans nul temps ne se vit,
Que hors des lieux que renferme la France

Un pauvre humain puisse avoir de l'esprit.
Paris en est le magasin immense :
Cherchons-y donc l'esprit et des héros
Dont nous manquons, pour redresser nos maux.
Elle se tut. On se chamaille encore ;
Ce premier feu doucement s'évapore :
Et comme on voit s'éclaircir l'horizon,
Lorsqu'un brouillard s'affaisse après l'aurore,
Ainsi nos gens, à cervelle de plomb,
De la Sottise adoptent la raison.
Les palatins, remplis de déférence,
Sont tous d'accord ; Wilorsky pour la France
Part, va chercher le phénix des guerriers.
Choiseul règnoit : avide de lauriers,
Il en cueillit dans Avignon, en Corse ;
De toute intrigue et l'auteur et l'amorce,
Fou plein d'esprit, qui, du sein des plaisirs,
Gouvernoit tout au gré de ses désirs.

Ah ! Wilorsky, dit-il, quelle insolence,
Qu'un Gallitzin, sans m'en parler d'avance,
Sans en avoir de moi permission,
Batte le Turc, mette en confusion
Nos alliés, le visir et sa troupe,
Et vous les frotte en face comme en croupe !

J'ai résolu pour en tirer raison,
De vous donner Vieumenil, le baron.
Cet étrilleur étrillera le Russe,
Et rabattra cet orgueil, cette astuce
Dont m'a choqué ce peuple fanfaron.

Ajoutez donc, Seigneur, je vous conjure,
De bons louis en nombreuse mesure,
Dit Wilorsky, pour combler vos bienfaits;
Car pauvres sont nos héros polonois.

Oui, dit Choiseul, qu'on paye ce Polaque;
Brouillons le monde et que tout se détraque,
Plus brillera Choiseul et les François.

Vieumenil part, ses aigrefins le suivent,
Et de badauds des bataillons arrivent,
Peuple insensé, qui, sans savoir pourquoi,
Veut à Landscron combattre pour son roi.

En attendant, dans la Lithuanie
Oginsky veut prévenir les François,
Et de la fleur de ses gueux polonois
Il y rassemble une troupe choisie.
Il parle ainsi : Mes vœux sont exaucés;
Sur Oginsky tous les yeux sont fixés;

J'occupe seul la prompte renommée :
Des vieux héros, par mes faits éclipsés,
Les noms vantés s'en iront en fumée.

Lui, Pulawsky, le brave Zaremba,
Qui pour buveur d'eau jamais ne passa,
S'en vont chercher de grandes aventures,
Dangers nouveaux, combats, coups et blessures;
Vrais chevaliers Don Quichottes errans,
Ils prennent tous des chemins différens.

Pulawsky veut surprendre Cracovie ;
Il va gaiement de sa troupe suivie.
Le Russe étoit le maître en cet endroit
(On ne fait pas toujours ce qu'on voudroit).
En s'approchant, le feu part de la place.
Confédérés, c'est fait de votre audace.
A demi morts vous fuyez de ce lieu.

Leur conducteur déclamoit d'un ton grave
En se sauvant : Le Polonois est brave
Quand l'ennemi sur lui ne fait point feu ;
Mais quand il tire, ah ! sacré jour de dieu !
Le sifflement si discordant des balles,
Des gros boulets les masses infernales
Brutalement ont dérangé mon jeu.

Mais pour combler cette mésaventure,
Il y perdit le sacré goupillon,
Cet étendard, ce vrai Palladion.
O quel présage! ô quel funeste augure!
Le schismatique en est maître en ce jour;
On en fera trophée à Pétersbourg.
Le Pulawsky, après sa fuite prompte,
En maudissant Mars, le Russe et l'amour,
Dans quelque bois s'en va cacher sa honte.

Mais Oginsky, qui n'en tint aucun compte,
Se mit aux champs: non loin de cet endroit
Où gît sa troupe, une forte escouade
De preux Russiens en ce moment passoit,
Et d'Oginsky pas un mot ne savoit.
Tout aussitôt il leur donne une aubade;
Il les surprend par un de ces hasards
Auteurs obscurs d'un jeu du sort bizarre.

Sitôt qu'il vit ses ennemis épars,
En admirant une action si rare,
Tout humblement l'animal se compare,
Sans en rougir, au premier des Césars.

Mais à Grodno, Suwarow, plein de rage,
Se préparoit à bien venger l'outrage

De ses guerriers trop promptement surpris.
Oginsky lui donna cet avantage:
Tout vain encor, de ses succès épris,
Pour les Russiens n'ayant que du mépris;
Il va fourrer sa troupe en un village,
Où tout pilla, s'enivra, viola;
Personne aux champs ne crioit : Qui va-là?
Quand la nuit vint, tout dormit en silence,
Sans garde enfin, sans soins, sans vigilance.
Le Suwarow avoit tout projeté,
Et dans l'horreur de cette obscurité
De sa bourgade il force les barrières.
Dieu! quel réveil pour les confédérés.
Qui, étourdis, de la veille enivrés,
A peine avoient entr'ouvert les paupières,
Qu'on les échine à grands coups d'étrivières!
En un moment on prit tous ces pendards:
Un seul s'échappe en ce danger extrême,
Ce fut ... et qui? le premier des Césars.
Tout en fuyant, consterné, le teint blême,
Entrelardant la plainte et le blasphême,
Et maudissant la Vierge et les hasards,
Il se disoit tristement en lui-même:
C'est donc ainsi que j'ai su prévenir
Ces chiens françois qui bientôt vont venir.

On m'auroit pris comme on prend une poule,
Si je n'avois d'excellens éperons.
La république enfin tombe et s'écroule ;
Pourrai-je, hélas ! survivre à tant d'affronts ?

Et cependant le Russe en Moldavie
Frottoit aussi les Ottomans alors :
Deux fois sur eux sa main appesantie,
Leur fait sentir sa valeur, sa furie ;
Et du Danube ils repassent les bords.

Que de revers pour de si grands efforts !
Brave Oginsky, consolez-vous du vôtre ;
Car un malheur ne vient jamais sans l'autre.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIÈME.

Quand d'Oginsky je rappelle la fuite,
Je sens en moi la douleur qui m'agite;
Mon tendre cœur est contrit, resserré,
Des maux soufferts par ce confédéré.
Que deviendra le culte catholique,
Sans défenseurs contre un bras schismatique?
Ce Mahomet, du Saint Père l'appui,
N'a qu'en fuyant su combattre pour lui.
Du Russe heureux la troupe hyperborée
Opprimera la Pologne éplorée.
Je vois déjà les couvens pollués,
Et les saints lieux pillés et violés,
A nos nonnains la chasteté ravie,
Le fils de Dieu qu'un Russe cocufie.
Hélas! comment prévenir ces malheurs?
Comment sécher la source de mes pleurs?
Recourons donc aux vœux, à la prière.
Chargé d'un sac et couvert de poussière,
A vos saints pieds j'étale mes douleurs,
Je vous implore, ô vierge! ô bonne mère!
Reconfortez votre cher Oginsky,
Et Zaremba, ce guerrier débonnaire.

Madame, ô vous! je vous implore aussi
Pour le Polaque, et pour la sainte Église :
Protégez-nous, secourable Sottise,
Je recommande à vos soins Pulawsky,
La belle encor que son cœur aime, et qui
Peut soulager parfois sa paillardise;
Car vous saurez que les plus grands guerriers,
Si vous fouillez leur histoire secrette,
Ont tous uni l'amour de la fillette
Au noble amour de cueillir des lauriers.
On sait de quoi la médisance taxe
Le grand Eugène, et le comte de Saxe :
Mais sur ce fait c'est vous en dire assez
Si je vous touche, et si vous m'exaucez.

Quittons les cieux et retournons sur terre,
Séjour des sots, des fous, et de la guerre.

Avec grand train, grand bruit, et grand fracas,
De nos François les héros arrivèrent.
De leurs hauts faits eux-mêmes se vantèrent;
Qui les en crut, fit d'eux un très-grand cas.

A leur abord, ce qui dut les surprendre
C'est qu'ils parloient sans qu'on pût les comprendre
S'ils s'étoient tus, ç'auroit été séant;

Mais aux François c'est chose trop fâcheuse :
Leur langue alloit comme un moulin à vent,
Quand des autans la fougue impétueuse
Tourne avec bruit son aile ingénieuse,
Et quelquefois la brise en la tournant.
A leur babil, à leur discours honnête,
Le Tovargis, en secouant la tête,
Ne répondoit qu'en leur testicotant
Son dur jargon, que personne n'entend.
Nos étourdis quelques jours s'en moquèrent,
Bientôt après s'en impatientèrent.
Entre eux étoient de ces bouillans cerveaux
Que les ardeurs du ciel de la Provence
Avoient brûlés, des bretons vifs et chauds,
Quelques picards têtus à toute outrance,
Des béarnois venus de ces côteaux
Que la Garonne arrose de ses eaux.

Le plus mutin hardiment leur propose
De retourner aux lieux qu'ils ont quittés.
Pour ces faquins faudra-t-il qu'on s'expose ?
Sans nous comprendre ils nous ont écoutés :
C'étoit l'avis de Monsieur de Malose.

Dervieux d'abord l'approuve et l'applaudit ;
Il ajouta : Dans cette infame terre,

Où nous n'avons ni filles ni crédit,
Que ces marauds s'échinent à la guerre ;
Car chez ces gueux tout me choque et m'aigrit.
Allons plutôt aux lieux où le derviche,
Criant Alla, rassemble son bercail.
D'honneurs pour nous le Turc ne sera chiche,
Et nous aurons chacun notre sérail.
Ces fous alloient cheminer vers la Thrace,
Légèrement chargés de leur besace,
Si, par bonheur, Monsieur de Vieumenil,
Sachant comment le diable les tracasse,
N'eût à temps su prévenir le péril.
Tandis qu'en feu leur mentor les gourmande,
Hors de Landscron étoit rumeur fort grande.
Le Tovargis, le Pacolet qui fuit,
Augmente encor le tumulte et le bruit.

Comme en automne on voit le lièvre agile,
Transi d'effroi, se sauver de la dent
D'un lévrier qui le suit en jappant ;
Dans un taillis il trouve son asile ;
Et sauve ainsi ses jours en se cachant :
De même alors, plein de peur puérile,
Le Polonois, à courir plus habile,
N'étoit plus vu de son fier poursuivant.

C'eſt Branicky dont la troupe royale
A joint During, Bibikow et Dréwitz ;
Ils font sonner, tous trois d'un même avis,
Des durs combats la fanfare infernale.

Tous nos François, prompts, vifs, impétueux,
Sont transportés d'une ardeur martiale,
Courent partout chercher un bucéphale,
Un genet propre à combattre sous eux.
L'un trouve un âne, un autre une haridelle ;
Le temps est court, les momens précieux,
On prend sans choix l'animal, on le selle,
Monte dessus, galoppe par les prés,
Suivi de prés par les confédérés.
Le Tovargis, et le brutal Pancerne,
A contre-cœur suit ces bouillans François.

Quand Dréwitz vit ce gros de polonois,
Ce sont, dit-il, des lièvres que je berne :
Il fait lâcher quelqu'un de ses canons ;
Et la terreur se met dans nos félons.
Braves guerriers, un boulet vous consterne.
Le bruit tonnant du salpêtre enfermé,
Qui sort d'un tube et s'exploite enflammé,
A tout Polaque étoit antipathique ;
Mais plus encor quand les échos des monts,

En répétant cette horrible musique
La redoubloient par leurs lugubres sons.

Le Vieumenil vainement les rassure.
C'en étoit fait, la louange ou l'injure
Ne pouvoient plus dès-lors les retenir.
Nos aigrefins crioient outre mesure :
Marchons au Russe, il faut le prévenir.
Mais loin d'agir, d'avancer par l'attaque,
Pour s'éloigner manœuvroit le Polaque :
Ses escadrons, ses rangs sont éclaircis.
De ce moment profita le Cosaque,
Il les chargea, se sauvant tout transis.
Dieu ! qu'il y eut de balafrés, d'occis !
De nos François, qui ne vouloient les suivre,
Les tout derniers par les Russes sont pris.
Au désespoir ils ne pourront survivre ;
Leur sort sera celui des prisonniers ;
Ils vont aller peupler la Sibérie ;
Onques n'y fut esprit, galanterie.
Là de leurs pleurs arrosant leurs lauriers,
On les fera chasseurs de zibeline,
Pour vous fourrer, boyards de Catherine.

Et cependant Monsieur de Vieumenil,
A fort grand' peine échappé du péril,

S'étoit sauvé devers le mont Crapate,
Donnant au diable et Russien et Sarmate.
Pour Zaremba, le pillard Pulawsky,
Sont comme un astre en ce jour obscurci.
Pour s'étourdir sur la bagarre étrange
Ils vont noyer leur douleur dans le vin.
O cœurs pétris et de boue et de fange,
Quoi! tant de honte et ce fichu destin,
Seront de vous oubliés dès demain?
Juste en ce temps, de la Lithuanie
(De ce duché par Suwarow conquis,
Où l'on a vu des guerriers étourdis
Battans, battus, chargés d'ignominie,)
Revient sans bruit l'orgueilleux Oginsky,
Non pas de l'air dont on donne un défi;
Mais rêveur, triste, et l'ame encor chagrine.
Il parut tel, dans son accablement,
Que le mâtin chassé d'une cuisine,
Serrant la queue et hurlant en fuyant,
Quand il apprit des François l'aventure.
Je ne serai donc pas, dans la nature,
Le seul, dit-il, qu'un sort malencontreux
Persécute: si j'en souffre l'injure,
Ces étrangers ne sont pas plus heureux.
Leur désarroi l'adoucit, le console

Du sort cruel dont son cœur se désole :
De son malheur il a des compagnons.
Pauvres humains ! voilà de vos raisons.

Revers d'autrui l'élèvent, le soutiennent.
Le cœur et l'ire aussitôt lui reviennent,
Et derechef sous les drapeaux de Mars
Il veut combattre, et tenter les hasards.
Venez, venez, dit-il, braves pancernes,
Vous Tovargis, vous guerriers subalternes :
Aux champs d'honneur le premier des Césars
Dirigera votre ardeur carnassière.
On suit ses pas, mais c'est en gémissant.
Devant Landscron un gros tas de poussière,
En tourbillon jusqu'aux cieux s'élevant,
Parut de loin une troupe guerrière,
Qui, bien en ordre, avançoit lentement.
Donnons dessus, nous aurons la victoire !
Crie Oginsky ; mais qui pourra le croire ?
Ces ennemis c'étoient de gros moutons,
Que des marchands, voisins de ces cantons,
Menoient pour vendre à la prochaine foire.
Nos Polonois, sans faire de façons,
Tombent dessus, et vous tournent en fuite
Ce beau troupeau, font prisonniers l'élite,

Et tout gaiement s'en retournent chez eux,
En ce grand jour au moins victorieux.

Mais Oginsky laissoit pendre l'oreille;
Il sentoit trop en ce moment fâcheux,
Que ce beau coup n'étoit grande merveille.

De ces revers qu'à Rome on apprenoit,
L'Église en corps pleuroit et s'affligeoit.
Ce n'est assez que l'encyclopédiste,
Le philosophe, incrédule ou déiste,
Sapant nos murs, ait pu les ébranler,
Et que jadis Luther en fit crouler
Un large pan; le Russe encor persiste
(Se disoit-on) à renchérir sur eux;
Et la raison, en horreur au papiste,
Éclairera donc enfin nos neveux.
Du paradis le geolier, ou le suisse,
En vain des cieux imploroit la justice;
Il ignoroit encor que le démon,
Du bon Ignace empruntant la figure,
Étoit l'auteur de la confusion
Qui t'agitoit, Confédération.
Si le saint pere avoit su tout de suite
Ce maudit tour que fit l'esprit malin,
Au grand jamais c'étoit fait du jésuite;

Mais saint Xavier, qui craignoit ce destin,
Empêcha bien, par sa ruse bénite,
Qu'alors sa sainteté n'en fût instruite.
Mais mon lecteur sait, et connoît bien mieux,
Tous les ressorts de ces faits merveilleux ;
Que le démon, la vierge, et la Sottise,
Sont les auteurs de ce brouillamini.
Tandis qu'il dure et que l'ordre est banni,
Partout, hélas! on pille, on dévalise
Manant, seigneur, ou pourceau de l'Église :
C'en étoit fait de ces vastes États,
Si l'on avoit plus long-temps, par bêtise,
Continué les meurtres, les combats.
Mais la raison et la philosophie
Avoient encor d'illustres partisans.
Et chez le Scythe, au fond de la Russie,
La souveraine adorée et bénie,
Du haut du trône écoutoit leurs accens.
Elle sentit sa grande ame touchée
De tant de maux que souffroit l'univers ;
Elle en gémit, elle en étoit fâchée,
Et veut enfin terminer ces revers.
Mais connoissant le mal et le remède,
Elle appela la paix du haut des cieux :
Divine paix, viens, dit-elle, à mon aide.

La paix l'entend, et, sans autre intermède,
Pour Catherine elle quitta les dieux.

En descendant sur terre, elle est choquée
Que tant de fous l'aient si fort détraquée.
Elle s'apprête à soulager les maux
Qu'impudemment ont faits tant de marauds,
De saints maudits, de vierges et de diables,
Servir les uns, et fouetter les coupables.

Elle commence en remettant d'abord
Et Catherine et Mustapha d'accord;
Et puis venant à monsieur le Sarmate
Toujours rossé, mais qui toujours se flatte,
Elle harangue ainsi les palatins:
Ouvrez les yeux, le diable vous attrappe;
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-temps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau,
Que ces voisins partagent le gâteau.
Tels sont les fruits de votre extravagance,
De vos complots, enfans de la démence.
De cette paix donnée à des vaincus,
Consolez-vous dans les bras de Bacchus.

Pulawsky, vous, allez * * * *:
Que la donzelle auprès du châtelain,
Pudiquement retourne dès demain.
Pour Zaremba, qu'il rame à la galère;
Et vous, monsieur l'évêque de Kiow,
Vous, promoteur dévot de la Sottise,
Respectez plus, vous, l'État, et l'Église;
Et pour raisons pensez à Smolenskow.

Fier Oginsky, quittez-moi cette écharpe
Qui n'est pour vous, mais pour les fils de Mars;
N'imitez plus le premier des Césars:
Mais, en David, jouez-moi sur la harpe.
Elle finit. Frappé de ses accens,
Chacun s'en fut; ensuite en peu de temps
Dans le public de nouveautés avide,
Tout occupé de leur suite rapide,
On oublia ces grands événemens.

Fin du sixième Chant.

POËSIES DIVERSES.

ÉPITRE
A MILORD BALTIMORE,
Sur la liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de sa mâle vigueur,
Pour abattre à ses pieds l'imposture et l'erreur;
Cet esprit généreux dont l'ardeur vous enflamme,
De vos progrès puissans est le principe et l'ame.
Sans lui Londre, aujourd'hui libre de ses tyrans,
Languiroit sous le joug de préjugés puissans.
Asile des beaux arts, temple de la science!
Dans vos murs, profanés par l'absurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude (*), un Mongeron (**),
Au lieu d'un sage Lock, d'un immortel Newton.
Tous les siècles fameux, nos illustres modèles,
Des progrès de l'esprit époques immortelles,
Ont vu l'homme pensant, d'un génie indompté
S'élancer hardiment jusqu'à la vérité.
Le berceau des beaux-arts, la florissante Grèce,

(*) Prêtre de Charentou, qui a beaucoup écrit sur la dispute de la grâce.

(**) Janséniste fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir présenté un placet très-libre au Roi.

Cette première école où germa la sagesse,
Qui marchant à tâtons cherchoit la vérité,
Nourrissoit dans son sein l'auguste liberté.
D'elle les orateurs et les héros naquirent;
Sous son puissant abri les sages s'instruisirent:
On estima l'esprit; tout Grec osa penser,
Et dans la vérité chacun voulut puiser.
L'empire et cet esprit passant d'Athène à Rome,
Aux latins policés fournit plus d'un grand homme.
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant sur l'oppresseur ses foudres éloquens;
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tuscule,
Doutoit, examinoit, et jugeoit sans scrupule:
L'inflexible Caton, maître de son poignard,
Ce stoïque ennemi du généreux César;
Et vous, puissant génie, arbitre du Permesse,
Vainqueur des préjugés, vous, immortel Lucrèce,
A qui la vérité confia son flambeau;
Qui, du zèle sacré déchirant le bandeau,
Vites, dessous vos pieds, l'erreur difforme et louche
Pâlir, s'enveloppant de son ombre farouche;
Vous deviez vos succès, ô mane généreux,
A cette liberté que n'ont plus vos neveux.
A présent Rome esclave et rampant sous ses maîtres,
De la main des Césars a passé jusqu'aux prêtres:
Un Pontife insolent, fier ou voluptueux,

Régit, du Vatican, les intérêts des cieux;
D'anathèmes sacrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans ses droits le ciel avec la terre.
On voit à ses côtés la folle Ambition,
L'Artifice, l'Erreur, la Superstition,
L'Intérêt tout-puissant, l'Avarice rusée,
Ordonner de la foi de la terre abusée;
Et l'inquisition, barbare tribunal,
Leur fournir au besoin son secours infernal.
Cet infame sénat, de sa voix insensée,
Condamne l'innocent et juge la pensée.
Le bûcher est le prix d'un bon raisonnement;
Il consume à la fois l'auteur et l'argument:
Et l'Europe aveuglée, au Pontife soumise,
Adore ses décrets et forme son Église.
Cent rois, cent nations, de son sceptre d'airain
Ont reconnu chez eux le pouvoir souverain.
Mais ce chef dangereux, leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étoient en fit autant d'esclaves.
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers solennels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels?
Écoutez dans Paris ces querelles frivoles,
Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles;
Voyez le fanatisme attroupant tous les sots,
Contre l'homme pensant animer les bigots.
L'esprit libre françois, l'éloquence hardie,

Sous le joug monacal, languit abâtardie.
Observez ces Germains, soumis à leurs pasteurs
D'Ignace et d'Augustin aveugles sectateurs;
Leur César malheureux, fugitif en Hongrie,
Fuit le dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle et du secours des saints,
Tandis que le Divan se rit de ses desseins,
Et voyant du Croissant triompher la planète
Au-dessus de Jésus élève son prophète.
Mais ces prélats romains qui prescrivent des lois,
Ne sont pas seuls tyrans des peuples et des rois:
Avec moins de grandeur, avec bien moins de faste,
Le calvinisme enferme un pouvoir aussi vaste;
Sous des dehors trompeurs sa sainte humilité,
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité.
On le vit autrefois, sortant de la poussière,
Ébranler par son choc le trône de saint Pierre;
Ce parti s'accroissant, tout un nombreux essaim
Sut s'affranchir du joug du Pontife romain:
Persécutés par-tout ils blâmoient la contrainte;
De leur foi opprimée au ciel portoient la plainte.
Mais ces persécutés, bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent persécuteurs,

Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur sein le trouble et les alarmes.
Leurs docteurs furieux méprisant le bon sens,
Selon leurs intérêts changeoient leurs argumens,
Et, de barbares mots cherchant la vaine emphase,
Embrouilloient la dispute, obscurcissant la phrase;
Tout sentiment nouveau, toute autre opinion,
Sembloient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique est moins fertile en monstres, en insectes,
Que ce parti nouveau l'est en nouvelles sectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à se venger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.
Oh, fanatisme affreux! seul dieu qui les inspire,
Qui ranimez leur haine afin de les détruire,
Redites-moi quel bras, quel salutaire bras,
Les sauva malgré vous de l'horreur du trépas?
Ils auroient dû périr en se faisant la guerre,
Ainsi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monstre, en avoient la fureur,
Se livroient follement au glaive destructeur.

Sont-ce là les chrétiens, dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable et bienfaisante?
Un océan de sang versé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur.
Souvent l'homme pensant, poursuivi comme athée,
A vu sa liberté par eux persécutée.
Galilée opprimé, par superstition,
Fut mis dans les cachots de l'inquisition:
Il avoit démontré la figure du monde;
Son crime étoit, hélas! sa science profonde.
Et Bayle poursuivi par un prélat (*) fougueux,
N'échappa qu'avec peine à ses traits furieux.
Ainsi la liberté, si naturelle à l'homme,
Est maudite à Genève, et condamnée à Rome.
Ainsi l'homme, à penser du ciel autorisé,
De l'Église est puni, parce qu'il a pensé.
En Europe et par-tout le bon sens à la gêne,
Intimidé, puni, ne respire qu'à peine;
Le scrupule et la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés.
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière;

(*) Jurieu.

Et l'ignorance amène avec l'obscurité,
L'aveugle obéissance et la crédulité.
En vain l'ame en soi-même, esclave rétrécie,
Cherche encor le ressort de son libre génie;
Comme on voit des serins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs,
Qui, tristes prisonniers, méconnoissent l'usage
De ces agiles bras que couvre leur plumage;
Tandis que l'aigle libre ayant pris son essor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord;
Il part à coups pressés, il traverse la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.
O trop heureux pays, où par la liberté
Fleurissent les beaux-arts, l'esprit, la vérité!
O toi, pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, respectable Angleterre?
Savante nation, dont les soins vigilans
Animent à la fois, la vertu, les talens.
Tout art est estimé, tout succès a sa gloire;
Et quiconque est illustre a fondé sa mémoire.
Anglois! vous surpassez l'esprit grec et romain;
Vos sages font honneur à tout le genre humain:
Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les secrets de la nature entière;

Newton de l'univers profond calculateur,
Arracha ses ressorts des mains du créateur ;
Ces ressorts si cachés, qui, dans l'espace immense,
Se déroboient aux yeux de l'humaine science.
Lock sage, modéré, craignant d'être séduit,
Marche à la vérité par le doute conduit;
Et vous enfin, Milord, dont l'esprit, la science,
Ennoblissent encor le rang et la naissance ;
Qui, suivant hardiment vos désirs curieux,
Jugez tout par vous-même, et voyez par vos yeux;
Vous, de qui le palais des sages est le temple,
Vous, qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs et nos regrets,
Et changez en partant nos roses en cyprès.

Ah ! quand verrai-je enfin ma stérile patrie,
Réformer de son goût l'antique barbarie,
Offrir un doux asile aux beaux arts négligés ;
Réchauffer leur ardeur, dans son sein protégés,
Et, faisant refleurir l'esprit et le génie,
Rendre la gloire aux arts, et les arts à la vie.

VERS

d'un poëte, natif de Faillenbostel, sur l'invasion des François dans l'électorat de Hanovre, en 1757. En Jérémiade sur le traité de Closter-Seven.

O sujet accablant de ma sensible plainte!
On profane la terre sainte:
Des loups ont pénétré dans le sacré bercail;
Leurs sanguinaires dents dévorent le bétail,
Qui, bêlant et transi de crainte,
Des barbares tyrans des bois
A senti la cruelle atteinte.
Nos jours sont abreuvés d'amertume et d'absinthe;
Je languis dans les fers, je gémis sous les lois
De nos usurpateurs gaulois.
D'un esclavage affreux détestant la contrainte,
J'ose à peine élever ma trop craintive voix.
O mon Roi! mon Nestor! faut-il que ta paupière
Demeure aussi long-temps ouverte à la lumière,
Pour voir sur le déclin de tes exploits brillans,
Lorsque tu vas toucher au bout de ta carrière,
L'orgueil des François insolens
T'attaquer en rang de bannière;

Et, plus déterminés encor que les Titans,
Affronter du Véser la puissante barrière?
Hanovre, triste objet de ma vive douleur!
Jadis objet de la terreur
De ces François que je déteste;
Hélas! par quel destin funeste,
Es-tu livrée à leur fureur?
Tout le peuple éploré crie, ô cité céleste!
Ta gloire est donc passée à ton usurpateur!
Expions nos péchés sous le sac et la cendre.
Les rochers les plus durs à Goslar vont se fendre
Au récit inoui d'un si cruel malheur.
Des badauds indiscrets, des ravisseurs, des pestes,
Portent dans le sein de nos murs,
La profanation de leurs désirs impurs,
Et le viol, et les incestes.
Maîtresses de nos Rois, beautés toujours modestes
Hélas! quel dangereux écueil
Pour les prudes vertus que vous fites paroître!
Languissantes dans un fauteuil,
Entre les bras des petits maîtres,
Je vois rougir vos fronts et pâlir votre orgueil,
Des monstres qui de vous vont naître.
Et toi Stade, l'asile où notre Salomon
Plaça son tabernacle et son sacré mammon,

Hélas

Hélas! mes tristes yeux verront-ils tes guinées,
Par des brigands françois à Paris amenées,
Au successeur de Pharamond;
Et par la Pompadour peut-être profanées?
Lève-toi, Cumberland, et venge notre affront;
De ton père saisis la foudre,
Tonne, frappe et réduis en poudre
Ce d'Étrées, ennemi de ton illustre nom.
Munchhausen et Steinberg, enfans de la victoire,
T'excitent à venger l'honneur de ta maison.
De l'un d'eux saisis la mâchoire,
Et, tel qu'on nous dépeint Samson,
Frappe les Philistins, et rétablis ta gloire,
Que te ravit un rodomont.
Extermine; détruis.... mais non....
L'Éternel hait la violence;
Il sait fortifier la foiblesse et l'enfance,
Et confond à son gré la superbe raison.
Sa sagesse immense et profonde
T'ordonne d'épargner le plus beau sang du monde,
Le sang hanovrien en héros si fécond.
L'Elbe alloit t'engloutir dans le fond de son onde;
Cumberland périssoit, ainsi que Pharaon:
L'insolent ennemi de ma triste patrie
Vainement écumoit de rage et de furie,
Et juroit d'abymer Cumberland dans les mers.
Ta main signa deux mots: ô prodige! ô magie!

La Discorde paroît replongée aux enfers ;
Et ce fier Richelieu, prôné par tant de vers,
Tout-à-coup tombe en léthargie.
Tel le céleste agent du Dieu de l'univers,
Perçant d'un vol hardi l'immensité des airs,
Maître des élémens, souverain d'Amphitrite,
D'un mot calme les flots et d'un mot les irrite :
Tel parut Cumberland, cet invincible duc,
Qui sentant ses guerriers mal-adroits à la nage,
Par ce fameux traité leur sauva le naufrage.
Ah ! si de Jérémie ou du divin Baruc
Je pouvois entonner les sublimes cantiques,
Je publîrois sa gloire et ses faits héroïques,
De Buxtehude à Copenbrüc ;
Je vous le montrerois brillant dans sa carrière,
Toujours manœuvrant en arrière,
Évitant avec soin surtout de se noyer ;
Dans le tumulte militaire
Toujours doux, clément, débonnaire ;
Homicide ne fut, quoiqu'excellent guerrier.
Je pourrois encor publier,
Qu'il nous vit tous ronger des François comme un chancre.
Aimant mieux ; du haut faîte où l'élevoit son rang,
Répandre en beaux traités tout un déluge d'encre,
Que de verser pour nous une goutte de sang.

Fait à Rothe, le 4 d'Octobre 1775.

AUX ÉCRASEURS.

Monsieur de Soubise avoit écrit en France lorsqu'il marchoit à Rosbach, qu'il alloit cueillir un bouquet pour la Dauphine : la pièce roule sur ce bouquet.

A quoi pensiez-vous donc, Soubise,
Et tous vos jeunes freluquets ?
Héros, par quelle balourdise
Voufiez-vous cueillir des bouquets
En Saxe, quand le vent de bise
Souffle et balaye les guérets ?

Il gèle ; fourrez-vous d'hermine ;
Dans la Saxe il n'est plus de fleurs ;
Vous savez, fameux écraseurs,
Que Flore, selon sa routine,
Ne règne plus lorsque domine
Le vent du nord, dont les rigueurs,
Des hivers sont les précurseurs.

Jugez combien peu se combine
Ce bouquet pour votre Dauphine,
Avec tous nos fleuves glacés.
C'eſt beaucoup si vous amassez
De quoi la couronner d'épine.

Cette offrande, quoique mesquine,
Ces chardons par vous enlacés,
Enchanteront cette héroïne,
Ébahiront la Pompadour ;
Et le bien-aimé, tout de même,
Long-temps assoupi par l'amour,
Bénira son nouveau système
Et son moderne Luxembourg :
Le héros, répète sa Cour,
Est digne du grand roi qui l'aime.
Partout vos insignes exploits,
Votre dessein se développe ;
Louis, cet écraseur de rois,
Devient l'arbitre de l'Europe.
Ah ! si j'avois l'art et la voix
Du simple et naïf la Fontaine,
Je chanterois comme je dois
Ce monarque allié de Vienne,
Dont vos François suivent les lois ;
Mais mes chants, faits pour des ruelles,
N'effleurent que des bagatalles.
Ce grand roi doit se contenter,
Je vous le confesse sans feindre,
Du fameux Oudry pour le peindre
Et d'Ésope pour le chanter.

A Breslau, ce 20 Décembre 1757.

CONGÉ

de

L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

Adieu, grands écraseurs de rois,
Grands héros bouffis d'arrogance,
Délégués de ce Roi de France
Qui croit m'asservir sous ses lois.
Adieu, Turpin, Broglio, Soubise,
Et toi, Saxon (*), dont les exploits
Sont couronnés par la Sottise;
Aussi fou, quoi qu'à barbe grise,
Que tu le parus autrefois
Près du Timock qui t'éternise.
Je vous ai vu comme * * *
Dans des ronces en certain lieu
Eut l'honneur de * * * *
Ou comme, au gré de sa luxure,
Le bon Nicomède à l'écart
Aiguillonnoit sa flamme impure
Des * * * *

(*) Le Prince de Saxe Hildbourghausen, battu en Hongrie au bord du Timock.

Ah ! quel spectacle a plus de charmes
Que le C * * * dodu des héros,
Lorsque par le pouvoir des armes
On leur a fait tourner le dos:
Les voir ainsi dans les alarmes,
C'est s'assurer dans l'avenir
D'un nom que rien ne peut ternir.

Je vous l'avoue en confidence,
Qu'après ma longue décadence
Ce beau laurier de ce taillis,
Qu'à votre aspect je recueillis,
Je le dois à votre derrière,
A votre manœuvre en arrière :
Ah ! tant que le sort clandestin
Vous placera dans ma carrière,
Tournez-moi toujours la visière,
Pour le bonheur du genre humain.

C'est donc là, qui pourroit le croire,
Sur quoi nous fondons notre gloire ?
Et voir un C * * * mal-aguerri,
S'appelle, en langage fleuri
Dont on pomponne mainte histoire,
Être l'amant le plus chéri

De Bellone et de la Victoire,
Et du Dieu Mars le favori!

O Fortune inconstante et folle!
Tu veux que dans tous les climats
D'un C * * * le mouvement frivole
Décide du sort des États.
S'il se tourne, sans qu'on l'ordonne,
Dans l'acharnement des combats,
La victoire nous abandonne;
Et la sanguinaire Bellone,
En profitant de ces momens,
Du plus inébranlable trône
Bouleverse les fondemens.

Si j'osois, Dieu me le pardonne,
Rimer en *on*, tout comme en *u*,
Jamais poëte dans le monde,
Depuis Homère, n'auroit eu
Une matière plus féconde:
Mais la décence et la vertu
Toujours aux muses départie,
Dont mon style s'est revêtu,
Veut même que dans l'impromptu,
Je respecte la modestie.

Laissons donc l'*u* tout comme l'*on* ;
Et, sur des rimes moins cyniques,
De tous ces tonneliers (*) comiques
Prenons congé sur l'Hélicon.

Partez tous, héros éphémères,
Héros musqués et si polis ;
Dans vos quartiers ensevelis,
Allez vous bercer des chimères
D'exploits si galans, si jolis.
Pompadouriques coryphées,
Érigez-vous de beaux trophées ;
Mais que ce soit en d'autres lieux.
Ou si, persistant dans vos haines,
Toujours joints à mes envieux,
Vous revenez dans ces arènes,
J'attends de vos soins gracieux
Toujours de semblables étrennes. (**)

C'est ainsi, fameux capitaines,
Qu'en quittant ces bords périlleux,
Ces camps et ces fertiles plaines,
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 Novembre 1757.

(*) On appeloit les François *tonneliers*, parce qu'ils avoient avec eux les troupes des Cercles.

(**) Ils avoient dit qu'ils vouloient donner des étrennes au Roi de Prusse.

AU
MARQUIS D'ARGENS.

Après que le Roi eut occupé le camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Russes se retirèrent en Pologne.

O que du Ciel la faveur infinie
De nos Prussiens en tout temps soit bénie !
Si son secours, moins visible et moins clair,
N'éclate plus par la voix des oracles,
Quel temps jamais plus fécond en miracles,
Plus étonnant que ce siècle de fer ?

Vous avez vu ces dangereux spectacles,
Comme le ciel sut défendre Colberg;
Comme il troubla matelots et pilotes
Au fier aspect du valeureux Werner,
Dont les housards dissipèrent les flottes
Du Russe agreste et du Suédois altier.

Le ciel guida le jeune Wurtemberg;
Pour coup d'essai sa valeur inouie
A bien battu la superbe Russie,
Sur le gros dos de Monsieur Romanzow;
Qui Dieu-merci demeura sain et sauf.

Lorsqu'au printemps notre ardente héroïne
A Pétersbourg, parmi son peuple d'ours,
Choisit et prend, après qu'elle y rumine,
Un général que sa fureur destine
A guerroyer chez nous pour les deux Cours;
Son vaste empire avec douleur enfante
Ce vrai César, ce fameux Butturlin;
Il vient, nous voit, et prenant l'épouvante,
Dans la Pologne il va s'enfuir soudain
Avec Bacchus, suivi de son butin.

Ainsi, Marquis, par mer comme par terre,
Ce peuple dur, ignorant et brutal,
Homme de corps, et d'esprit animal,
Balourdement s'est conduit dans la guerre.

Et pourquoi donc ces étranges rigueurs
Qu'en Moscovie exerça le Czar Pierre,
Pour adoucir ce peuple incendiaire ?
Puis qu'il n'apprit de ses législateurs
Qu'à promener sur les pieds de derrière.
Il eut le knout et cent coups d'étrivière,
Pour se couper la barbe du menton
Et raccourcir un crasseux guenillon.

A tout ceci que nous dira Voltaire?
Ce Butturlin doit le faire enrager.
Par quel effort sa plume mercenaire
En grands exploits pourra-t-elle changer
L'affront qui suit les pas de clerc d'un hère;
Qu'il est payé, Marquis, pour louanger?
Ou bien il faut qu'il renonce au salaire,
Comme aux faveurs d'un Mécène d'Asow,
A Pétersbourg surnommé Schuwalow.

Quoi! le rival de Virgile a la rage
De promener son Apollon gueuser
Chez le barbare, au plus lointain rivage;
Pour que l'Europe enfin sur son vieux âge
Le connoissant, sache le mépriser.

Vit-on jamais de plus folle boutade?
Il veut du Czar, panégyriste fade,
Hors de propos nous exalter le nom:
C'est un Lycurgue, un Socrate, un Solon.

Mais quel Solon! un tyran parricide,
Qui réprimant la nature et ses cris,
Souverain dur et parent plus perfide,
Souilla ses mains dans le sang de son fils.

De Charles douze il écrivit l'histoire;
Mais, en faveur du Czar, son ame noire
En vain s'efforce à présent d'obscurcir
De ce héros la valeur et la gloire.
L'orateur peut parfois nous éblouir;
La vérité dont souvent il se joue,
Est à la fin, quand il croit réussir,
L'écueil fatal où son crédit échoue.

Au Camp de Nossen, 1 d'Octobre 1761.

LA CHOISEULLADE.

FACÉTIE.

O plaisans fous, absurdes politiques,
De vos projets sectateurs fanatiques !
Vous vous vantez de posséder un art,
Un art hélas ! digne des empiriques ;
Et vous osez, pronostiqueurs comiques,
Vous déclarer les rivaux du hasard ?

Et qu'ont produit ces projets chimériques,
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux ?
Rien que du bruit, un abyme de maux.
L'événement a trompé votre attente.
Qui l'auroit cru ? La fortune inconstante
Dans un clin d'œil détruit tous vos travaux.

Ni plus ni moins, selon votre calibre,
Vous desséchez à calculer les poids
Qui désormais tiendront en équilibre
L'ambition et le pouvoir des rois.

Ces sombres fous ne sont pas corrigibles.
Dieu leur donna des esprits infaillibles ;

De leur orgueil l'aveuglement fatal,
De leurs flatteurs la lâche turpitude,
Leur fait trouver le point de certitude,
Dans les erreurs de l'art conjectural.

De tout côté entourés de naufrages,
Ils n'en seront ni prudens, ni plus sages.
Tout conseiller, spirituel ou sot,
Dans ce grand jeu d'états et de provinces,
Où le hasard règle le sort des princes,
Croit surement attraper le gros lot.

Ah! que j'ai vu de singuliers ministres!
Tels affectoient l'air empesé des cuistres,
Et raisonnoient en érudits pédans;
D'autres plus fiers copioient les tyrans,
Et me glaçoient par leurs regards sinistres:
D'autres rusés rampoient en courtisans.

Et ces Atlas sur leurs foibles épaules
Croyoient porter notre globe aux deux pôles,
Le diriger, le gouverner au gré
De leur esprit aussi faux qu'égaré.

Mais vous, Choiseul, ministre petit-maître,
Ah! que j'ai ri en vous voyant paroître

Sur les treteaux du théâtre public,
Si frétillant, si plein de pétulance,
Si tracassier (c'est bien-là votre tic),
Au grand galop mener la pauvre France,
De chez Plutus, du sein de l'opulence,
Par la misère aux bords de l'hôpital.

Vous m'amusez, j'aime assez vos parades;
J'en rirois plus si vos arlequinades
Au genre humain ne causoient tant de mal.

Un je ne sais quel ascendant fatal
Vous fait ronger l'esprit d'inquiétude;
Projets nouveaux, plans entassés sur plans;
Et l'univers, dans vos oiseux momens,
Sert de jouet à votre turpitude.

Allons, encor un bon tour de Scapin,
Lazzi nouveau, brillant de gentillesse,
Une gambade, une scélératesse;
Et vous voilà, tout ainsi que Pepin,
Institué maire du très-Chrétien.

Voyez comment en allongeant la serre
Il escamote Avignon au saint père!

Comme un vieux chat, respectant les
charbons,
Sait du foyer retirer les marrons;
L'adroit * * * * ménageant l'Angleterre,
Vers son objet s'avançant à tâtons,
Saisit l'instant pour employer la force;
Et le voilà qui vous happe la Corse.
Encouragé par ce succès d'hier,
Monseigneur va voguer en pleine mer;
Il fait armer spahis & janissaires;
La Suède doit seconder ses chimères,
Et l'on doit voir les bras des Musulmans
Frapper à dos les Russes conquérans.
Un des ressorts se rompt de sa machine;
Voilà-t-il pas son projet en ruine?
Il s'en console en tracassant ailleurs;
Et ces Anglois, nés dans son voisinage,
De ses travaux seroient-ils spectateurs?
Ah! je m'attends à quelque tour de page.
En tapinois, et sans qu'humain le sût,
Il fit passer des fonds en Hibernie;
A Westmunster son argent se reçut:
Il troublera, guidé par son génie,
De l'orient la riche Compagnie:
Non, jamais singe aussi malin ne fut.

Et

Et toi Genève, ô Rome calviniste !
Si tu pouvois ici nous dévoiler,
Comme en tes murs, et presque à l'improviste,
Ton peuple fou se mit à rebeller ;
Comme, semant cet esprit de vertige,
Choiseul de loin opéra ce prodige ;
Comment le sieur Châtelain de Ferney,
Pour te troubler mit sa malice en frais.
Et de Versoy te présentant le môle,
Et son rempart créé par l'hyperbole,
T'intimidoit d'un vain épouvantail,
Pour dissiper ton protestant bercail.

Que ne pourrois-je enfin dire moi-même ?
Neufchâtel seul me fourniroit un thème ;
Meni pourroit illustrer mes écrits ;
Je citerois d'authentiques promesses,
Fausses autant que fourbes et traîtresses ·
Mais taisons-nous, et qu'un profond mépris,
De ses travaux soit à jamais le prix.

Croyez-vous donc, quand il cabale, et trame
Tant de complots, que le perturbateur
A pu jouir d'un instant de bonheur ?
Voyez, voyez quel tumulte en son ame

S'élève, croît à la moindre rumeur.
Au mot d'exil il pâlit, il se pâme ;
Bientôt du Roi le bon accueil l'enflamme.
Ainsi toujours peu sûr de sa faveur,
Il est flottant, et son esprit balance,
Ou vers la crainte, ou bien vers l'espérance.

Choiseul, Choiseul, consultez les experts :
Ils vous diront mieux que ne font ces vers,
Que la fortune est lasse de vous suivre.
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,
Et vous voilà dévoré par les vers :
Tout disparoît, s'évanouit ou passe :
Lois pour les rois, les grands et les sujets.
Pourquoi faut-il dans un si court espace
S'embarrasser d'aussi vastes projets ?

N'est-on heureux qu'en désolant le monde ?
Retz le fut-il en fomentant la fronde ?
J'aimerois mieux me livrer à Zénon,
Étudier Marc-Aurèle ou Socrate,
Que d'imiter ce fougueux Érostrate,
Objet d'horreur, d'abomination.
Quelque désir de briller qui nous flatte,
C'est s'avilir pour mériter un nom.

Profitons mieux de cette courte vie.
Sans tant d'apprêts on trouve le bonheur ;
Il se présente, il s'offre, il nous convie
A savourer sa divine douceur :
Il ne gît point au sein de la grandeur,
Séjour mêlé d'inconstance et d'envie ;
Mais chacun peut le trouver dans son cœur.

Heureux celui qui vit loin de la foule,
Qui sait borner ses immenses désirs,
Et sans excès admet tous les plaisirs !
D'un cours égal et doux son temps s'écoule ;
Loin de l'éclat qui suit Sémiramis,
S'il ne jouit d'un aussi pompeux songe,
Il est exempt du remords qui la ronge,
Il vit en paix avec de vrais amis.

O jours charmans ! aimable solitude !
Où l'amitié rend les états égaux ;
C'est-là que loin de toute servitude,
La liberté fait naître les bons mots.

O, mes amis ! que toujours la sagesse
Dans ce séjour de folie et d'ivresse
Puisse guider vos desseins et vos pas !

Sachez dompter l'attrait de la mollesse,
Et de l'orgueil les superbes appas.

Vous irez tous un jour loger là-bas,
Où sont reclus les Caton, les Émile,
Les Cicéron, les Trajan, les Virgile.
L'ambitieux s'y jette avec fracas,
Pour qu'à sa mort son nom se fasse entendre;
Le sage doit, dégagé d'embarras,
Et sans regrets, doucement y descendre.

LOUIS XV AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

DRAME EN VERS.

Ces jours Caron voituroit dans sa barque
Certain quidam qu'il ne connoissoit pas :
Il l'examine, en se disant tout bas :
Est-il manant, ou robin, ou monarque ?
Que reste-t-il ? rien après le trépas.

Le mort l'entend, d'un air mélancolique
Lui dit : Caron, je vois ton embarras ;
Sur mon état tu veux que je m'explique :
Tu sauras donc que j'ai donné des lois
Au beau pays qu'habitent les Gaulois.
J'ai fait la guerre, et j'étois pacifique ;
J'étois dévot, partant encor lubrique.

Caron.

Quoi ! serois-tu Louis le bien-aimé ?

Le Mort.

Oui c'est ainsi que Paris m'a nommé,
Lorsque dans Metz, malade à rendre l'ame,
Les bons badauds d'avance me pleuroient,
Et pour mes jours Saint Denis invoquoient :
Mort, à présent peut-être qu'on me blame.

Caron.

Quel mal ici te feront leurs propos?
Qu'on te bénisse, ou bien qu'on te diffame.
Mais crains plutôt pour toi, pour tes égaux,
Le tribunal où préside Minos ;
Ce juge auguste, inflexible et sévère,
Est redoutable aux rois comme au vulgaire.

Le Mort.

Je crois, l'ami, ton cerveau dérangé.
Un très-chrétien, un puissant Roi de France,
Par ton Minos peut-il être jugé?

Caron.

Quitte ta morgue et ta hauteur si fière,
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé !
Tu n'es plus rien que cendre et que poussière;
Et tu devrois au bord de l'Achéron
Avoir laissé l'enflure d'un vain nom.

Le Mort.

Ah ! ton Minos, et sa cour impolie,
Redouble encor mes regrets pour la vie.
De Saint Louis le respectable sang
Ne peut donc point ici garder son rang ?

Caron.

Vas, vas ton Saint, ma foi, ne te servira guère,
Et nous l'estimons peu dans tout notre hémisphère.

Le Mort.

Ce juge a-t-il des lettres de cachet ?

Caron.

Que dis-tu là ? ce mot n'est point françois.

Le Mort.

Il se peut bien qu'en ta triste nacelle
Aucun seigneur ne l'ait nommé jamais.
L'invention en est assez nouvelle;
C'est un effort qu'a fait l'esprit humain,
En étendant le pouvoir souverain.
Un prince peut, libre dans sa colère,
Et prononçant un arrêt arbitraire,

Punir sans bruit tel qu'il veut des sujets ;
Ce qui se fait par lettres de cachet :
Et si Minos en est muni d'avance,
Que deviendra ma fragile existence ?
Quel sort affreux ! j'ai tout à hasarder.

Caron.

Le talion est la loi la plus juste.

Le Mort.

Tu n'entends rien à l'art de commander.
Le châtiment, dût-il même excéder,
Est le soutien de tout empire auguste.

Caron.

Minos doit donc en user envers toi ;
Car en ces lieux il est autant que roi.
Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle
Vient de frapper à ces funestes bords,
Que n'ont jamais pu repasser les morts?
Et tu vas voir des juges le modèle.
Allons l'ami, du cœur ! mordieu, du cœur !

Louis descend de la barque, et prend terre.
Il est frappé des abois de Cerbère ;

Il aperçoit ce monstre avec horreur.
Il avançoit à grands pas dans sa route ;
Le très-chrétien suoit à grosses gouttes ;
En le suivant, crioit le vieux nocher :
Ne veux-tu pas me payer le passage ;
Un si grand roi voudroit-il me tricher ?

Le bon Louis, allongeant le visage,
Dit, je t'assigne, ô Caron ! sur les baux
Que payeront mes fermiers généraux.

Je n'en veux point ; il me faut des espèces
Reprend Caron. Louis avoit aux doigts,
Comme souvent aux Cours en ont les rois,
De beaux bijoux, présens de ses maîtresses ;
Il en prend un, le donne au batelier,
Qui le saisit sans se laisser prier.
Louis le quitte, et court à toute jambe ;
Quoiqu'il fût lourd, pataud, très-mal ingambe,
Il arriva dans les lieux où Minos
Juge à la fois les couards, les héros.

Le Roi frémit à l'aspect redoutable
Du président et de ses assesseurs.
Ah ! disoit-il, quel sort épouvantable !
S'il me condamne, hélas ! pour des erreurs

Dont à Paris on ne feroit que rire:
Ce dernier trait seroit sans doute pire
Que cette scène insultante à mes mœurs,
Qu'ont donnée au public mes confesseurs.

Milliers de morts entouroient l'audience:
Expédiés promptement ils étoient
L'un après l'autre ainsi qu'ils arrivoient;
Minos d'eux tous avoit pris connoissance,
Et prononçoit à chacun sa sentence.
Très-tristement quelques-uns s'en alloient,
Plaignant leur sort: d'autres le bénissoient.

Parmi la foule enfin Louis s'avance,
Minos pensif, et d'un air refrogné,
Même de loin l'avoit déjà lorgné.
Il lui fait signe, et par son nom l'appelle.
Ah! n'as-tu pas sur les Gaulois régné?
Lui dit Minos. Oui, Seigneur, sous tutelle,
Repart Louis: Dans ma jeunesse frêle
Et d'Orleans, et Bourbon, et Fleury,
M'ont appris l'art de régner sur les lis.

Minos.

Mais fus-tu donc pupille à barbe grise?

Le Roi.

Non pas, Seigneur; quand je fus plus muri,
Je devins lors un chasseur aguerri.

Minos.

N'aimas-tu pas beaucoup la paillardise ?

Le Roi.

Ce mot, Seigneur, n'est plus chez nous de mise :
Ainsi parloit le peuple aux carrefours ;
Mais ce mot bas est banni pour toujours
De chez les grands dont la Cour se compose.

Minos.

Rayons le mot ; mais parlons de la chose.
Depuis la mort du premier des François
Tu fus, dit-on, le plus galant des Rois :
Aux courtisans tu dispensois des cornes ;
Et sans toucher encor au parc aux cerfs....

Louis.

Ces doux plaisirs ont de si courtes bornes,
Et nous vivons si peu dans l'univers,
Qu'il faut plutôt, tant qu'un homme est en vie,
Plaindre ses maux que lui porter envie.

Minos.

Qui t'envîroit Pompadour, du Barry,
Toutes les deux communes dans Paris
Avant le temps où ta haute personne
Auprès de toi les plaça sur le trône?

Le Roi.

Ah! Si la Mort vient de me tout ôter,
Faut-il encor en ces lieux m'insulter?

Minos.

La vérité, Louis, n'est point insulte.
Trop haut jadis sur un trône placé,
De vils flatteurs recevant le vain culte
Tu fus par eux lâchement encensé;
Mais ici-bas, dans les champs élysées,
Les vérités ne sont point déguisées;
On n'y connoît courtisan ni flatteur,
Et l'on y dit que tes postiches reines
Ont avec toi partagé ta grandeur;
Par leurs avis que tu fis des fredaines,
Dont ton État ressentit le malheur.
C'étoit mal fait; mais ton ame fut bonne:
Voilà Louis pourquoi l'on te pardonne.
Nous distinguons, amis de l'équité,

Le bien du mal : foiblesse n'est pas crime.
Tu semblois né pour la société ;
Aussi ton nom ne sera point cité
Comme celui d'un monarque sublime.
Tu pourras donc, sans craindre ou redouter,
Dans ces bosquets tranquillement errer :
Et, si souvent tu bâillois dans le monde,
Tu peux, mon fils, sur les bords de cette onde
Bâiller encor, ou d'amour soupirer.
Il dit et part, finissant l'audience :
Louis s'incline et fait sa révérence,
Au fond du cœur mécontent et fâché.
Tout bien pesé, malgré sa suffisance,
Il en fut quitte encor à bon marché.
Du tribunal il s'éloigna sur l'heure.
Il veut savoir quel est l'heureux quartier
Où des François la séquelle demeure —
Prenez par-là — suivez bien ce sentier. —
En se hâtant Sa Majesté l'enfile.
Elle aperçoit dans ce charmant asile
Un pré fleuri, coupé par des bosquets.
Là, sous l'abri des antiques cyprès
On croyoit voir des ombres diaphanes,
Des farfadets, des spectres ou des manes,
Ou les esprits des plus fameux François.

Sa Majesté s'y rend en diligence,
Par pur amour pour les Welches de France!
Un haut rocher domine sur ce lieu,
Louis y voit le fameux Richelieu,
Qui méditoit absorbé dans lui-même.

Louis lui dit — à quoi peux-tu rêver?
Mort une fois, tu ne peux t'élever.
Voudrois-tu donc faire encor un système?
Un mort peut-il dans ces lieux innover?

Richelieu.

Fuis, importun, et laisse-moi couver
Le grand projet où mon esprit s'applique.
J'y règle tout par la dialectique;
Quand quelque jour je pourrai l'achever,
Chacun dira: C'est un chef-d'œuvre unique.

Louis.

Votre Éminence a troublé l'univers;
Veut-elle encor tracasser aux enfers?

Richelieu.

Si tu savois, ô Roi trop phlegmatique!
Sur quoi s'exerce ici ma politique,

Tout stupéfait, d'étonnement saisi,
En admirant, tu dirois ; Qu'est ceci !

Louis.

Comment veux-tu qu'un étranger devine
Sur quel objet ton vaste esprit rumine ?
Mais nous croyons et sommes convaincus
Qu'en cet asile où rien ne t'importune,
Où rien ne peut augmenter ta fortune,
Tes grands travaux sont des soins superflus.

Richelieu.

Non, s'il te plaît — il s'agit d'une affaire ..

Louis.

Qui dans le fond ne t'intéresse guère ....

Richelieu.

Qui soumettra les vastes cieux, l'enfer,
Et tout le monde, au bras de Jupiter.

Ne sais-tu pas que, malgré sa puissance,
Ce Dieu dépend de la Fatalité ;
D'effet esclave, et libre en apparence ?
Je veux enfin que la Nécessité
Cède au torrent de son autorité.

Si j'ai rendu la France monarchique,
Je veux qu'un Dieu soit en tout despotique.

Louis.

Quoi ! chez les morts ton esprit agité
Est occupé toujours de politique ?
Tu n'es qu'une ombre et n'existerois pas,
Si ton esprit n'embrouilloit les États.

Richelieu.

La loi des cieux, éternelle, immuable,
Détermina que toute ombre ici-bas,
Fût à jamais à soi-même semblable,
Tant le penchant de l'homme est indomptable.
Qui fit la guerre, ici chamaillera;
Le biberon ici s'enivrera;
L'homme d'état se rendra respectable;
Et l'amoureux dans nos bois cherchera
Un doux objet, à ses yeux agréable.

Louis.

Ah ! si j'avois ici votre neveu,
Mon intrigueur, mon ami Richelieu,
Que je pourrois aller vîte en besogne !
Car chez les morts il n'est plus de vergogne.

Votre

Votre Éminence aime tant les projets!
Qu'elle en fasse un pour combler mes souhaits;
J'attends tout d'elle : il faut qu'elle m'enseigne
A remplacer du Barry, Pompadour.
J'oublîrai tout, empire, gloire, et règne,
Si dans ces lieux j'assouvis mon amour.

Richelieu.

Oui, vous pourrez, ô mon Roi! dès ce jour
Vous contenter ; il est ici des belles
D'esprit retors, qui ne sont pas cruelles.
Pour les trouver, rendez vous au canton
Où règne en paix le sage Salomon.
Grandeur, éclat, pompe majestueuse,
Vous frapperont dans cette cour nombreuse:
Vous irez-là d'amour tout embrasé,
Et de ma part d'un mot autorisé,
Vous présenter à ce roi si lubrique.
Mille catins composent son sérail.
Sage il étoit, mais sage judaïque ;
Or il peut donc de ce nombreux bercail,
S'il est poli, vous faire une part juste
D'un beau tendron, peut-être un brin usé.
Mais vous, grand Roi, mais vous, mon prince auguste!

Si vous aimez, c'est pour être amusé.
Un délicat n'est point censé robuste.
Vous, vigoureux, et familiarisé
A des catins de l'espèce commune,
Allez, partez, et vous ferez fortune.
Quand on est roi, l'on n'est point refusé.
Pour Saint Louis, chargé de le conduire,
Fut stupéfait de son rôle nouveau.
Qu'étoit il donc ? honnête maquereau.
Tout preux guerrier n'en auroit fait que rire;
Le Saint craignoit que la grâce en défaut,
Et ce métier, ne pût un jour lui nuire.
Sa niche encor lui tenoit fort à cœur,
Et les sermons prêchés à son honneur,
Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyre.
Ni plus ni moins ils brossoient les forêts.
Le Roi disoit : Je n'aurois cru jamais
Que mort je pusse encenser des attraits,
Qui dans le monde auroient pu me séduire.
Le Saint répond, le cœur tout bouffi d'ire :
Tout est ici dans le relâchement ;
Minos languit, le bon vieillard radote.
J'en suis contrit : mon ame si dévote
Désireroit un juge violent,
Sévère, et fait pour juger les coupables;

Le Roi repart : vous êtes bien méchant !
Pourquoi punir des foiblesses aimables ?
Si l'on vouloit punir à la rigueur,
Ces lieux, bientôt changés, méconnoissables,
N'offriroient plus qu'un séjour plein d'horreur,
Un endroit triste, un grand désert aride,
Tout dépeuplé, sauvage, en un mot, vide;
Car où trouver tant de mortels parfaits ?
Vous, cher saint, mort avant qu'on m'ait vu naître,
(Je n'en crois rien) mais vous l'étiez peut-être.
Qui tenteroit d'analyser de près
La vertu pure et la plus éclatante,
Y trouveroit parmi tous ses attraits,
A son regret, quelque tache frappante.
Ah ! quel souhait, ah ! quel cruel dessein
Pour un Louis & pour un maître saint,
Que d'envoyer tous les mortels du monde,
Et tout ce qu'en produira l'univers,
Pour s'abymer au fond d'un gouffre immonde,
Au grand-jamais rôtir dans les enfers !

Saint Louis.

Quoi ! c'est mon fils ! .... que mon sang dégénère !
Je te renonce et ne suis plus ton père.

Si Richelieu ne m'eût commis le soin
De te mener auprès du * * du coin,
En abhorrant tes discours hérétiques,
Et tes propos très-encyclopédiques,
Je me serois d'abord signé trois fois ;
Et sur ton nez j'aurois brisé ma croix.

Le Roi.

Sommes-nous donc en terre catholique?
Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique
Tout est mêlé ? les juifs, turcs, et chrétiens,
Vivent en paix au milieu des païens?

Saint Louis

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent?
Un roi chrétien doit être intolérant,
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

Le Roi.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur
Que n'est l'airain, ou le fer, ou l'azur ?

Saint Louis.

Ah ! nous voici sur la frontière juive.
Je te maudis, te quitte, et je m'esquive.

Louis tout seul s'approche du palais.
En le voyant sa Majesté l'admire;
Car Salomon jadis pour le construire,
Mit sagement tout le Liban en frais.
Il est de cèdre, embelli par l'ivoire;
Sa vaste enceinte est un grand territoire;
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,
On y voyoit dame Ruth et Thamar,
Et des Hébreux la véridique histoire.
Le roi, placé dessus son trône d'or,
Alors donnoit à tout juif audience.
L'introducteur, qui n'étoit pas butor,
Chasse en avant la multitude immense,
Nouveaux-venus de Londre et de Byzance,
De Rotterdam, de Pologne et de France.
Le bon Louis, las d'attendre, bâilloit,
Entre les dents tout doucement juroit.
Ce prince avoit toujours dans la pensée
Le *puntillo* de sa grandeur passée.
Tout en bâillant il remarque à l'écart
Certain quidam; il crut le reconnoître.
Certes c'est lui ..... c'est Samuël Bernard.
Comment, Monsieur, comment pouvez-vous être
Parmi le tas de ces vils circoncis?

Bernard.

Sachez, mon Roi, mon souverain, mon
maître,
Que j'ai passé chez les François jadis
Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paroître
Dans ce palais, chez Salomon admis.
Arabe ou juif; j'en ai bu toute honte.
Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir :
Je suis retors, je le gagne à bon compte ;
Je risque tout afin d'en acquérir.

Le Roi.

Vous êtes-donc, Bernard, toujours le même?

Bernard.

Pour les trésors mon amour est extrême.
Mais vous, mon Roi, que cherchez-vous ici?
Chez Salomon ? Vous, parmi le vulgaire!
Un fait pareil, tout extraordinaire,
Mérite bien que j'en sois éclairci.

Le Roi.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,
Pour mes plaisirs une douce commère ;
Bref, en un mot, pour mon amusement,
Une catin de son Vieux Testament.

Bernard.

Sur cet article il peut vous satisfaire.

Louis.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,
Dans notre monde errans et fugitifs,
Dans celui-ci sont gens qu'on considère?
Le roi d'eux seuls paroît être occupé.
Je vais ici me morfondre à rien faire ;
C'est mon destin, ou je suis bien trompé.

Bernard.

Ne craignez point, mon Roi, telle aventure,
Et vous serez reçu, je vous le jure.

Sur quoi Bernard, en élevant la voix,
Cria tout haut : Écoutez, Grands et Rois!
Il est ici, dans ce palais auguste,
Un petit-fils de Louis dit le juste.
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,
Rogneurs d'espèce, ou bien fripiers hébreux,
On souffre encor, confondu dans la foule,
Un roi, jadis oint par la sainte ampoule?
Il dit : D'abord un silence profond

(Effet commun que produit la surprise)
Succède au bruit, et le roi Salomon
Dit : C'est un conte, ou c'est une méprise.
Bernard se dresse, et répond : Seigneur, non:
Vous possédez dans votre Cour brillante
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien.
C'est lui, vous dis-je, et je vous le présente.
Louis s'avance : à son noble maintien,
A son grand air, on reconnut très-bien
Qu'il n'étoit pas un prince à la douzaine;
Et Salomon, en lui tendant les bras,
Dit : Quel bonheur de voir en mes États
Sa Majesté de France, très-chrétienne!
Louis répond sans marquer d'embarras,
Comme auroit pu haranguer Démosthène.
Nos deux grands rois, bras dessus, bras dessous,
Très-tendrement tous les deux s'embrassèrent,
Fraternité de bon cœur se jurèrent ;
Car tous les deux avoient les mêmes goûts,
Et quoique morts étoient amoureux fous.
Pour profiter du temps de la visite,
Le françois dit au jérusalémite:
Ah! montrez-moi, grand Roi, votre sérail;
Je voudrois fort le connoître en détail.

Nenni, nenni, répond l'israélite :
Mon bon papa fut jadis fait cocu
Par son cher fils Absalon le pendu ;
Je ne veux point perpétuer ses cornes,
En admettant un roi nouveau-venu
Dans mon sérail, sans imposer des bornes
Aux vifs transports d'un amour éperdu.

Mais, dit Louis, mon amour fait carême :
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,
Taxeroit-on mon ombre dans ces lieux,
D'être un objet aux jaloux dangereux ?

Tant pis, répond le juif qui s'inquiète :
On a plus faim quand on a fait diète.
Vos François ont je ne sais quel jargon
Pour captiver les femmes et les filles,
Peu connu dans Salem et Béthoron,
Qui plaît au sexe et trouble les familles.

Mais après tout, vous êtes étranger,
Et pour montrer à quel point je sais vivre,
Dans cet instant je veux qu'on vous délivre
Une beauté qui sait se rengorger,
Qui fit tourner la tête à mon vieux père;
Qui sait comment on subjugue les rois.

C'est Bethsabé ; tel est son nom de guerre.
Un trait frappant de ses fameux exploits,
C'est qu'elle fit, las ! par galanterie,
Assassiner son mari mons Urie.

Louis.

Ah ! quelle femme, ô ciel ! et quel beau don
Me fait ici le grand roi Salomon !

Salomon.

Elle vaut bien la Pompadour, mon frère,
Qui vous força d'entreprendre la guerre,
Dont assez mal vous vous êtes trouvé....

Louis.

Qui vous l'a dit ? comment ? quoi ! vous savez....

Salomon.

Que les François tant prônés dans l'histoire,
Chez les Germains ont enterré leur gloire.
Mais laissons-là les faits, où le hasard
Peut avoir eu la principale part.
Prends ta catin, et pars avec ta dame
Qui saura bien perpétuer ta flamme,
Te subjuguer, te bâter, te brider
Te plaire encor, et te persuader.

Louis.

Je le vois bien, je ne m'en puis défendre ;
Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.

C'est le précis de ce que nous écrit
Le gazetier fameux de l'Élysée.
Je ne veux pas garantir ce qu'il dit.
La vérité qu'on aime et qu'on chérit,
Est à trouver en tout lieu mal-aisée.
Pour cette fois, lecteur, ceci suffit.
Tu sais du moins, que ce bon roi de France
Ne manque point là-bas de jouissance.
Si tu veux plus savoir de son destin,
Attends encor ; ne perds point patience :
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

SIX ÉPIGRAMMES.

Chez un malade on mande un assassin;
Il le tua : c'est la vieille coutume.
Mais sur ceci ce qu'aucun ne présume,
C'est que d'effroi mourut le médecin.

Auguste fait dans huit jours banqueroute,
Disoit à Dresde un gars françois.
On répondit : Vous n'y voyez donc goutte?
Ah ! pour du mal, le roi n'en fit jamais ;
Mais c'est son page, et son vilain laquais.

Un vieux soudart, revenant de campagne,
Trouva chez lui sa fidelle compagne,
Qui dans ce temps seule toutes les nuits,
Fit un poupon, pour charmer ses ennuis.
Sur quoi le gars, dans la maison, à bruire;
Quand sa Junon, qui savoit le conduire,
Lui dit : Pourquoi tous deux nous quereller?
Lorsque, suivant ta rage furibonde,
Tu travaillois à détruire le monde,
N'ai-je raison, moi ! de le repeupler ?

Certain Quidam, qui n'étoit déniaisé,
S'écrioit : On me déshonore !
Ah ! je suis actéonisé
Par ma femelle que j'abhorre.
Un sien ami, d'un air rêveur,
Lui dit : Va, prends de l'ellébore.
D'être cocu n'est pas si grand malheur;
Tu méritois peut être pis encore :
Où diable aussi places-tu ton honneur ?

Un monstre féminin, fléau de son mari,
L'avoit persécuté, du jour qu'il l'avoit pris
Jusqu'au jour que la mort un beau matin l'eut frite.
Le veuf s'en désespéroit fort :
Les amis lui disoient : Vous la pleurez à tort.
C'est que je crains, dit-il, qu'elle ne ressuscite.

Un ottoman ambassadeur
Vint, de la part du Grand-Seigneur,
A Vienne, Cour très-haut huppée.
Des présens leur fit par honneur :
Il donna, (je crois, par erreur,)
A l'Impératrice l'épée,
Et la quenouille à l'Empereur.

ÉPITAPHE DE VOLTAIRE.

Ci-gît le Seigneur Arouet,
Qui de friponner eut manie.
Ce bel-esprit toujours adroit
N'oublia pas son intérêt,
Même en passant dans l'autre vie :
Lors qu'il vit le sombre Achéron,
Il chicana le prix du passage de l'onde,
Si bien que le brutal Caron,
D'un coup de pied au ventre, appliqué sans façon,
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE.

Non, malgré vos vertus, non, malgré vos appas,
Mon ame n'est point satisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui subjuguez les cœurs, et ne vous donnez pas.

Réponse du Roi.

Mon ame sent le prix de vos divins appas;
Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite.
Traître! vous me quittez pour suivre une coquette:
Moi, je ne vous quitterois pas.

TANTALE

EN PROCÈS.

COMÉDIE.

Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina.

FACTUM,

SERVANT DE

PROLOGUE.

EQUITABLE PUBLIC ! Je suis juif, et l'homme contre qui je plaide est un poëte, nommé *Arouet de Voltaire*. Le sujet de mon procès, que je prends la liberté d'exposer à votre jugement, pourra développer son caractère, et vous faire connoître combien il est dangereux d'avoir à faire à ma partie. Je ne chercherai point, comme lui, à séduire le public par un mémoire pour les juges, rempli de mensonges et de faits entièrement opposés aux pièces rapportées de part et d'autre, et remises entre les mains du grand chancelier. Je n'irai point, comme lui, sonner à toutes les portes, pour débiter moi-même mon factum.

Je ne puis comme lui emprunter l'habit noir d'un libraire pour aller à la Cour, et me jeter aux pieds des princes et princesses, pour implorer leur protection. Je ne suis pas si mal-avisé, comme lui, de prescrire à mes juges ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. Je ne hasarderai jamais, comme lui, de ratisser des mots dans un billet, et d'y ajouter des lignes entières au préjudice de

mon adversaire. Enfin je n'aurai jamais l'effronterie de taxer mes juges d'ignorance, et de prétendre, comme lui, qu'on doive (pour sauver ma réputation) changer des lois établies pour le bonheur de la société, pour rassurer le petit contre le grand, et le moins riche contre celui qui vit dans l'opulence. Non! je vous respecte trop, juste et clairvoyant public, pour songer à vous en imposer, et m'exposer par des mensonges à mériter votre indignation, votre indifférence pour mon affaire, et votre mépris. Je suis négociant : deux mille écus ne peuvent me ruiner, ni faire ma fortune; mais celle-ci dépend de la bonne ou mauvaise idée que vous pouvez avoir de mon commerce.

Je jure, par ce qu'il y a de plus sacré, par vous-même, que je n'ajoute et ne diminue rien aux circonstances qui ont donné lieu aux plaintes que j'ai pris la liberté de faire à Sa Majesté contre *Voltaire*, et au procès dans lequel j'ai été entraîné par les indignes procédés du plus ladre et détestable des poëtes et des hommes : c'est l'auteur de la Henriade. Pardonnez, cher Public, les expressions dictées par la douleur d'un jeune homme malheureux, auquel la cruelle vengeance de *Voltaire*, contre le fils, vient d'enlever

ce qu'il avoit de plus cher au monde, un père, qui aimoit et étoit tendrement aimé de ses enfans, dont il faisoit seul tout le bonheur ; un père bon citoyen, et, j'ose le dire, estimé de tous ceux dont il avoit l'honneur d'être connu ; oui, c'est ce père que je pleure, et que l'ingratitude, l'avarice, et la friponnerie la plus avérée vient de m'enlever pour jamais. La garde qu'on m'a donnée par la surprise de *Voltaire*, à l'insçu du grand chancelier, vient de donner à ce père une mort subite, et M. *de Voltaire* seroit-il encore assez dénaturé pour entendre les plaintes et les cris de plusieurs orphelins, pour voir sans remords les larmes et la désolation d'une famille entière, sa triste situation et son désespoir, ouvrage unique des fourberies du sieur *de Voltaire !*

Pardon encore, cher Public ! mon cœur ulcéré me fait oublier ce que je vous dois, c'est de vous parler de mon procès, pour pleurer l'irréparable perte que je fais en perdant un bon père; et qui de vous seroit assez affreux stoïcien pour condamner les larmes que je verse sur ce papier?

EXPOSÉ DU PROCÈS.

Le 23 Novembre 1750, M. *de Voltaire* me fit venir à Potsdam, et me proposa d'aller pour son compte à Dresde, lui acheter des billets de la *steuer* à trente-cinq pour cent de perte. Je répondis audit sieur *Voltaire*, qu'un pareil commerce ne pouvoit manquer de déplaire au roi de Prusse; sur quoi il me protesta qu'il étoit trop prudent pour rien entreprendre sans le consentement de Sa Majesté; qu'au contraire, si je m'acquittois bien de sa commission et lui procurois des billets à trente-cinq pour cent de perte, je pourrois surement compter sur sa protection, et sur un titre extrêmement flatteur pour moi. De pareilles espérances me firent accepter une lettre de change de quarante mille livres sur Paris; une autre de quatre mille écus sur le juif *Ephraïm*, une autre de quatre mille quatre cent quatre écus sur mon père. Enfin, suivant des conventions faites entre nous, je lui remis des diamans, qu'il garda pour sa sureté, de la somme de dix-huit mille quatre cent trente écus, qu'il venoit de me confier avant de partir pour Dresde. Le juif *Ephraïm* refusa de me payer les quatre mille écus, disant ne rien

devoir au sieur *Voltaire*. Celui-ci envoya à différentes reprises son domestique, et lui ordonna à la fin de ne me point quitter que je ne fusse sorti de la ville. Le lendemain de mon départ, *Ephraïm* lui représenta qu'il avoit mal fait de m'employer pour un commerce dans lequel je ne me mêlerois surement pas, parce que je vendois souvent des diamans à la Cour de Dresde, et que je pourrois fort bien le trahir. *Ephraïm* lui offrit en même temps de lui faire avoir pour trente mille écus des billets de la *steuer*, sans prétendre de lui ni argent ni aucune lettre de change, avant que de lui avoir livré les billets, et lui demanda seulement l'honneur de sa protection à la Cour, ce que le sieur *Voltaire* ne refuse jamais à pareil prix. Cette offre du juif *Ephraïm* fit d'abord repentir *Voltaire* de la commission qu'il m'avoit donnée, et l'engagea la poste suivante à faire protester à mon insçu la lettre de change de quarante mille livres qu'il m'avoit donnée à négocier sur Paris, et que j'avois effectivement négociée par M. *Homan* de Leipsic. J'ai un billet en main signé du sieur *Voltaire*, dans lequel il est dit que je ne dois lui tenir compte de la lettre de quarante mille livres que le 14 Décembre. Cependant cette lettre se

trouvoit déjà le 12 de ce mois protestée par l'ordre du sieur *Voltaire* à Paris. J'ai appris tout cela à mon retour de Dresde, et j'ai fait des reproches au sieur *Voltaire* sur le tort infini que ce protêt m'alloit faire dans mon commerce. Je lui représentai qu'il m'auroit ruiné sans ressource, si j'avois été assez malheureux d'acheter des billets; qu'il étoit très-facile d'apercevoir dans son procédé la mauvaise intention qu'il avoit, de me laisser dans l'embarras, ayant protesté la lettre de change, que je n'avois acceptée que pour lui faire plaisir; n'ayant pas comme lui de protection suffisante pour me garantir des suites d'un pareil trafic. Le sieur *Voltaire* me répondit que j'avois été trop lent à le servir dans une affaire aussi pressante; que toutes mes démarches étoient des fraudes; que je devois tâcher à les réparer; que rien n'est plus facile que d'acheter de ces billets de *steuer* au prix courant, quand on est sur les lieux. et qu'il étoit très-mécontent de me revoir sans ces billets; qu'il les auroit surement gardés. Là-dessus je lui dis que je ne pouvois laisser passer cette affaire sans me plaindre. Lui, pour m'apaiser, me dit qu'il me dédommageroit de tout, qu'il payeroit les frais du protêt et ceux de mon

voyage. Quant à ma peine et à ma perte de temps, que je serois content; qu'il vouloit commencer par m'acheter les brillans qu'il avoit eus à moi pendant mon absence, les ayant déjà portés à Potsdam sur sa croix et sur son habit de théâtre. Effectivement, le jour de son arrivée à Berlin, il m'acheta pour trois mille écus de brillans, dont je lui rendis le surplus de la somme de quatre mille quatre cent trente écus, qu'il m'avoit assignés sur mon père. Nous nous donnâmes à cet égard réciproquement des quittances, comme quoi nous n'avions plus rien à prétendre l'un de l'autre, touchant ces brillans; la lettre protestée et le tort infini que cela me fait dans mon commerce, mis à part. Trois jours après ce marché fini, le sieur *Voltaire* me demanda encore des bagues pour la valeur de deux mille écus, et me dit de revenir dans quelques jours. Dans cet intervalle, il envoya chez moi pour me prier de lui céder quelques meubles. Là-dessus je lui envoyai un grand miroir, et je me rendis chez lui pour le prier de finir le dernier marché, ou de me rendre mes diamans. Le sieur *Voltaire* enferma ce miroir dans son cabinet, en me disant qu'il ne me payeroit pas les derniers brillans ni le miroir; qu'il les gar-

deroit pour se dédommager du marché trop précipité qu'il prétendoit avoir fait avec moi trois jours auparavant, quoique ces brillans de trois mille écus eussent été taxés par M. *Reclam*, avant le marché conclu. Il me tira par force en même temps une bague du doigt dans le château : son domestique, nommé *Picard*, étoit présent. Il me ferma la porte au nez, et me dit de m'aller plaindre où je voudrois. Le lendemain *Voltaire* vint chez un lieutenant-colonel au service du roi, le prit pour juge de cette affaire, et le pria de me faire venir chez lui. A peine fus-je entré, que *Voltaire*, en présence du lieutenant-colonel, me poursuivit par toute la chambre, le poing sur la gorge, en me disant que j'étois un fripon, et que je ne savois pas à qui j'avois à faire ; qu'il avoit un pouvoir en main de me faire mettre dans une basse-fosse pour le reste de mes jours; mais que sa clémence d'ailleurs étoit encore ouverte à mes infamies, si je voulois reprendre les brillans que je lui avois vendus, et lui rendre les trois mille écus et tous les billets de sa main. Je lui répondis que cela ne se pouvoit pas, et qu'il n'auroit pas acheté les brillans, s'il n'y avoit pas trouvé son compte ; d'autant plus qu'il les avoit fait taxer avant le marché.

Voltaire en fureur, voulut me maltraiter. Je sortis de la chambre pour aller porter mes plaintes à S. M. Le Roi, indigné du procédé de *Voltaire*, a renvoyé mes plaintes au grand chancelier, avec ordre de nous juger avec rigueur. J'ai déjà comparu avec le sieur *Voltaire* à deux séances. Son domestique *Picard* assermenté, lui a déjà donné un démenti, sur ce qu'il nioit m'avoir pris une bague par force. Je le somme de présenter les conventions faites entre nous. Il dit qu'il n'y en a point; qu'il m'a confié la somme de dix-huit mille trente écus, sans se faire donner le moindre contre-billet, ce qui ressemble bien à *Voltaire!* Il affirme de plus qu'il m'a donné cette somme, pour acheter à Dresde des diamans et des pelisses au prix courant à trente-cinq écus la pièce. Je lui prouve par plusieurs billets et des ordres écrits de sa main, la vérité de tout ce que j'avance; il est assez hardi de dire que ce sont des billets que j'ai retirés de la cheminée, après qu'il les avoit jetés au feu. Je lui ai donné un billet qui commence: *j'ai vendu à Mr. les articles suivans;* il a passé la plume par-dessus toutes ces lettres pour que cela ressemblât à son écriture, et a ajouté au haut du billet *pour payement de trois*

mille écus par moi réglé. Ce style laconique se mesuroit sur le peu de place qu'il y avoit au haut du billet, d'où il a rayé l'accent de l'*é* du mot taxé, et a ajouté *ables*, pour en faire *brillans taxables*, ce qu'il n'a pu faire, dans le même billet, du mot *estimé*, parce qu'il étoit trop près des autres mots. Cette contradiction, le style, la différente couleur de l'encre, l'estropiement des lettres, le commencement du mot *j'ai vendu* par un grand *J*, lui prouve assez son crime. Je présente un certificat comme quoi il a envoyé les diamans pour être taxés chez *Reclam*, et il ose le nier; il présente une autre taxe qui étoit faite par cinq metteurs en œuvre, tous gens qui travaillent uniquement pour *Ephraïm*, et qui ont taxé selon qu'*Ephraïm* le leur a commandé.

Juste et respectable Public, quelles doivent être mes prétentions? soyez mon juge : oubliez pour un moment les ouvrages immortels du grand poëte et du philosophe, et prononcez vous-même ma sentence.

TANTALE

EN PROCÈS.

PERSONNAGES.

ANGOULE-TOUT, Tantale en procès.
MAMON, génie d'*Angoule-Tout.*
ISMAËL, juif joaillier.
RABINET, joaillier juif, fils d'*Ismaël.*
ABIME-LOUCHE, conseiller de justice.
GRIPE-PAR-TOUT, I sergent.
AVALOIRE, II sergent.
CRISPIN, valet d'*Angoule-Tout.*
BOUDINET, avocat d'*Angoule-Tout.*
BRANLEFIN, avocat de *Rabinet.*
Garde de soldats.

TANTALE
EN PROCÈS.

SCENE PREMIERE.

ANGOULE-TOUT, MAMON.

ANGOULE-TOUT, *l'embrassant.*

VIENS-ÇA ; mon cher Mamon, ne m'abandonne pas.
Toi seul es ce que j'ai de plus cher ici bas,
Soutien de ma vieillesse, appui qui me soulage;
Mes plus beaux vers sans toi ne seroient plus d'usage :
Tu fais seul mon bonheur et ma félicité,
Sans toi mes vers iroient dans le fleuve Léthé.
Mais grâce à tes faveurs, je n'ai point ces alarmes:
Les grands dans tous mes vers trouvent beaucoup de charmes;
Mon nom est recherché, j'en tire des honneurs,
Il est même connu de tous les imprimeurs.
Viens-donc, approche-toi, tu réveilles mes rimes;
Tu ranimes en moi les vers les plus sublimes.
Quoi, tu ne me dis rien! quel est donc ce défaut?

MAMON.

Monsieur, je suis rouillé du bas jusques en haut.

ANGOULE-TOUT.

Comment ?

MAMON.

Vous me laissez toujours comme un hermite;
Je suis reclus chez vous quand on vous rend visite:
Je ne puis voir aucun qui vous soit bien connu,
Qu'aussitôt dans un coin je ne sois détenu.
Vous m'empêchez de voir, et ma peine est mortelle :
Je ne vous suis jamais plus cher qu'à la chandelle ;
Si vous persévérez à me tenir caché,
Vous mourrez, que je crois, dans ce vilain péché.

ANGOULE-TOUT.

Hélas ! mon cher Mamon, tu connois peu le monde,
S'il jetoit l'œil sur toi ma perte est sans seconde;
Je ne te verrois plus, tu serois enlevé ;
Mon cœur dans le chagrin se verroit engravé ;
Le jour me porteroit un malheur sans ressource
Si tu voulois le voir, y faire quelque course;
Non, crois-le, je le dis, il est plus à propos
Que tu restes chez moi dans un coin en repos.

MAMON.

Mais, Monsieur, je m'enrouille à rester de la sorte;
Un peu d'air fait grand bien, sur-tout l'air de la porte.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne sortiras point, j'y prends trop intérêt.

MAMON.

Eh! Monsieur, pensez-y; quoi! toujours en arrêt?
C'est augmenter ma rouille.

ANGOULE-TOUT.

Il n'importe, te dis-je;
Tu dois être content que moi seul te dirige,
La rouille ne fait rien; mais pour fuir tout jarnac,
Comme un autre Scapin, fourre-toi dans ce sac.

Il lui montre un grond sac.

J'appréhende quelqu'un, les filoux font leur ronde;
Que si je te perdois, je perdrois tout le monde.

MAMON.

Mais, Monsieur, m'enfermer dans un sac! quel moyen!
Je m'en vais étouffer; cela n'ira pas bien.

ANGOULE-TOUT.

Tu n'étoufferas pas, j'aurai soin d'heure en heure
De t'aller visiter. *

Ici il le fourre dans le sac.

* Il faut considérer que ce Mamon, qui est le génie de notre héros doit être un homme habillé de Frédérics-d'or et de ducats de la même espèce, qu'il en doit être farci depuis la tête jusqu'aux pieds, tant par devant que par derrière.

MAMON, *dans le sac.*

Quelle sombre demeure
Que d'être dans un sac!

ANGOULE-TOUT.

C'est pour ta sureté
Ainsi que pour la mienne.

MAMON.

Ah! j'aime la clarté.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne la verras pas, fais ce que je t'ordonne.
Fourre-toi, pour ton bien comme pour ma personne,
Fourre-toi dans ce sac et n'en bouge jamais,
Que quand je te ferai respirer un air frais.

Angoule-Tout ici le fourre.

MAMON.

Comme vous me fourrez! mais qu'un diable m'enlève,
Si je ne vous fuis pas, pour peu que le sac crève.

ANGOULE-TOUT, *avec de la cire et une chandelle.*

Va, n'appréhende rien, le sac n'est pas si clair;
Je le cacheterai pour qu'il n'entre point d'air.

MAMON.

Mais prenez garde ici de brûler ma cervelle,
La cire est un peu chaude et j'en aurois dans l'aile.

ANGOU-

ANGOULE-TOUT.

Ne crains rien, fourre-toi; bon, voilà qui va bien!

Cachetons.

MAMON.

Aïe! la cire!

ANGOULE-TOUT.

Eh! tout cela n'est rien :
Ne dis mot, c'est un feu qui passe comme l'ombre.

MAMON.

Ne quitterai-je point cette demeure sombre?

ANGOULE-TOUT.

Non, je te le défends, je t'y tiens tout exprès ;
Sur le sac j'aurai l'œil, n'en bougerai d'auprès.

SCENE II.

ANGOULE-TOUT, *parle seul à côté de Mamon qui est dans le sac.*

APPELONS maintenant mon valet ; c'est un drôle,
Qu'on tient partout furtif, c'est ce qui me désole.
Sa manière d'agir m'irrite quelquefois,
Et je crois toujours voir à ses mains de la poix.
Quand chez moi je me mets à compter des espèces,
Il me mange des yeux, visite mes adresses,

Lit et relit souvent ce qui n'est pas permis.
Quoique je n'en ai qu'un, il vaut cent ennemis.
Crispin !

SCENE III.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, et MAMON *dans le sac.*

CRISPIN.

MONSIEUR!

ANGOULE-TOUT.

Allons, qu'on me fasse un message;
Qu'on ne me prenne rien, et surtout qu'on soit sage!
Dis-moi, n'as-tu point mis ici rien de côté ?
Il lui tâte les poches.

CRISPIN.

Monsieur, vous faites tort à ma fidélité.

ANGOULE-TOUT.

Voilà comme tous ceux que l'on voit en service
Raisonnent; mais pourtant si je trouve un indice
Qui t'accuse d'avoir usurpé sur mon bien,
Que me répondras-tu ?

CRISPIN.

Monsieur, il n'en est rien;
Je suis valet fidelle et ne suis jamais traître.

ANGOULE-TOUT.

Oui, mais tu manges trop, et moi qui suis ton maître,
Ignores-tu, dis-moi, qu'il me faut payer tout ?
Ce trop grand appétit n'est pas trop de mon goût.
Tu dois te modérer, quoi qu'enfin l'on te dise,
Prendre un peu sur ta bouche et fuir la gourmandise ;
Je ne vois point en toi que tu t'es amendé.

CRISPIN.

Je ne sais pas, Monsieur, comme vous l'entendez ;
Vos soupçons envers moi me paroissent funestes :
Sans jamais déjeûner, je n'ai rien que vos restes,
Encor petitement.

ANGOULE-TOUT.

Voyez le franc menteur,
Après qu'il s'est soûlé fait le murmurateur.
Finissons tout ceci sans tarder davantage ;
Il faut dès à présent m'aller faire un message
Chez un juif joaillier qu'on nomme Rabinet ;
Dis-lui que je l'attends seul dans mon cabinet,
Qu'il apporte avec lui de ses plus rares pierres,
Et des bagues aussi de toutes les manières ;
Émeraudes, brillans, en un mot ce qu'il a ;
Pour mieux en acheter je veux voir tout cela.

Va, ne perds point de temps, la chose est néces-
saire ;
Je veux paroître en Cour homme extraordinaire.

Ici Crispin jette un coup d'œil sur le sac.

CRISPIN.

Ce sac est bien grossi.

ANGOULE-TOUT.

Ce n'est pas pour ton nez que le four chauffe ici,
Va-t'en ; fais seulement ce que je te commande.

CRISPIN *à part en s'en allant.*

Oui j'y vais... mais vit-on avarice plus grande?
La preuve en est certaine et quand j'y songe
encor
Je ne puis l'oublier sans en perdre l'essor.

SCENE IV.

RABINET, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce crasseux, ce vilain, ce maître en ladreries
Renferme encor sous clef tout reste de bougies;
Un jour que par hasard j'en pris un ou deux bouts,
Lors il me menaça de me rouer de coups,
Me traita de fripon, me vomit mille injures;
Il me fallut pourtant essuyer ses murmures;
Et surtout l'habit noir qu'il a fait rétrécir
L'ayant eu d'un bourgeois ne pouvant s'en servir.

RABINET.

Comment? que vous a dit Mr Angoule-Tout?
D'acheter mes brillans seroit-il bien résous?

CRISPIN.

Il est résous, vous dis-je, effacez tous vos doutes;
Pour vos pierres, croyez quil vous les prendra
toutes.
Pierres ou bien brillans, il en est amateur;
Suivez-moi, vous verrez si je suis un menteur.

RABINET.

Je vais donc me charger de toutes mes richesses.

CRISPIN.

Vous ne ferez pas mal, comptez sur ses espèces;
Il en est bien pourvu : comme il a du crédit,
Qu'il est aimé des grands, allons, sans contredit.
Suivez-moi, Rabinet.

RABINET.

La valeur que je porte.

CRISPIN *l'interrompant.*

Mon Dieu, je n'entends rien au calcul.

RABINET.

Il importe
Pour dix-huit mille écus, c'est la juste valeur.
Je sais bien que la Cour ne souffre aucun voleur;
Et comme votre maître est un fameux poëte,
Je ne risquerai rien de lui livrer ma boîte.

CRISPIN.

Non, vous dis-je, partons sans tarder cette fois,
Suivez-moi, Rabinet, sans compter sur vos doigts.

Je vais vous faire voir son cabinet sur l'heure;
Entrez et parlez-lui, c'est ici sa demeure.

Il le tire par la manche.

Attendez, laissez-moi, je veux vous devancer;
On n'entre pas ainsi, je vais vous annoncer.

RABINET.

Eh bien! allez, j'attends, revenez au plus vîte.

SCENE V.

RABINET *seul avec ses brillans.*

Je compte m'enrichir d'une telle visite;
Si son maître m'achète ici tout ce que j'ai,
Personne ne saura le gain que je ferai.
Je passerai d'ici pour aller en Hollande;
Des juifs je me verrai de la plus riche bande.
De là je parcourrai les terres et les mers,
Sans craindre le danger de ses gouffres amers;
Et dès que j'aurai vu les quatre coins du monde,
Lors je m'établirai, c'est sur quoi je me fonde.
Mais voilà justement le maître et son valet.

SCENE VI.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, RABINET.

CRISPIN *à Angoule-Tout.*

MONSIEUR, voilà le juif, mais juif en tout complet,
Qui porte des brillans comme des gringuenaudes.

RABINET *à Angoule-Tout.*

Excusez, il veut dire ici des émeraudes.

CRISPIN.

C'est justement cela ; je suis peu connoisseur.

ANGOULE-TOUT *à Rabinet.*

En fait de beaux brillans, je suis votre acheteur ;
En avez-vous beaucoup ?

RABINET.

Oui, bien pour dix-huit mille
Quatre cent trente écus ; nul joaillier en ville
N'y pourroit contredire.

ANGOULE-TOUT.

Eh bien ! soit entre nous,
Montrez-les sans façon, je les achète tous.

RABINET.

Monsieur, voilà ma boîte et sans cérémonie.

ANGOULE-TOUT.

Ouvrez-la donc un peu.

RABINET *la lui ouvre.*

Je l'ai fort bien garnie ;
Sa valeur monte bien à dix-huit mille écus,
Quatre cent trente.

ANGOULE-TOUT, *prenant sa boîte.*

Allez, nous sommes convaincus
De sa valeur, je crois que le tout est de prise,
Que vous n'avez jamais de fausse marchandise.

Ici il tire un billet de sa poche en place d'argent.

Mais prenez ce billet, mon nom y porte coup;
Mon banquier de Paris vous remettra le tout.

RABINET.

Monsieur, je ne saurois, la chose est impossible;
L'argent comptant vaut mieux.

ANGOULÈ-TOUT *tenant toujours sa boîte.*

Vous êtes bien terrible !
Allez, allez-vous-en à Dresde ; je connois
Certain autre banquier qui, partout où j'étois,
M'a toujours fait plaisir ; c'est un de mes intimes.
Il sait aussi combien j'ai gagné par mes rimes ;
Il ne manquera pas, en voyant mon billet,
De bien vous rembourser jusqu'au bas du feuillet.

RABINET.

Voyons-le donc, est-il conforme à la justice ?

ANGOULE-TOUT *lui donne un billet faux, gardant sa boîte.*

Oui, vous n'y trouverez ni fraude ni malice.

RABINET *le prenant comme bon.*

Je partirai demain indubitablement.

ANGOULE-TOUT.

Adieu donc, à revoir.

CRISPIN *à part, s'en allant avec son maître.*

Il en tient surement.

SCENE VII.

RABINET *seul.*

TOUT ceci peut causer mon gain ou mon dommage;
Mais dans le fond j'ai peine à faire un tel voyage.
La plupart des discours sont ainsi que du vent;
Je veux en avertir mon père auparavant :
Le voici par bonheur, ah, l'heureuse rencontre !

SCENE VIII.

RABINET, ISMAËL.

RABINET.

MON père, permettez qu'ici je vous démontre
Un fait, qui vous fera faire réflexion

Comme je dois agir dans une occasion
Touchant un gain que m'offre une fortune ouverte.

Il lui montre le billet.

Je pense là-dessus ne pas trouver ma perte.

ISMAÉL.

Quel est donc ce papier ?

RABINET.

C'est un certain billet
Qu'un poëte de Cour, qui n'a qu'un seul valet,
M'a mis entre les mains : (je le crois honnête homme).
Je dois pour ce billet recevoir une somme
De dix-huit mille écus ; et m'ayant obligé
Pour quatre cents reçus j'ai pris de lui congé.
Je pars demain pour Dresde avec cette assurance;
Mais je veux prendre ici votre conseil d'avance.

ISMAÉL.

Ah ! mon fils, je ne sais, certes je crains pour vous ;
Oui, je crains, je le dis ; j'aperçois là-dessous
Pour vous comme pour moi quelque fraude funeste ;
Réfléchissez-y bien, je ne dis pas le reste.
Faites examiner avant que de partir
Ce billet par quelqu'un. A ne vous point mentir,
Je doute qu'il soit bon.

RABINET.

Que dites-vous, mon père!
Monsieur Angoule-Tout me paroît fort sincère.
Son valet est venu de sa part me chercher ;
Je n'ai pu m'en défendre, il m'a fallu marcher,
Lui montrer mes brillans sans craindre qu'il les pince.
Comme c'est un poëte aimé, chéri du prince,
Il les a retenus. Pour moi, de mon côté,
Recevant son billet je n'ai point hésité
De les lui laisser prendre ; et comme il est brave homme,
Je ne saurois manquer de recevoir la somme
Conforme à son billet.

ISMAÉL.

Mais ne voyez-vous pas
Les ratures qu'il a ? Sur un semblable cas
Ouvrez les yeux, mon fils, pénétrez bien les choses :
Les épines toujours sont couvertes de roses ;
Tout billet griffonné, je n'en dis rien de bon.

RABINET.

Ah ! ciel ! quand je le pris, je le pris à tâtons :
Je vais le rapporter. Ciel ! soyez-moi propice.
Vit-on pareille fourbe et plus grande injustice ?

ISMAÉL.

Allez, mon fils, allez, je vais à la maison;
Tâchez, si vous pouvez, d'en retirer raison.

SCENE IX.

RABINET, CRISPIN.

RABINET.

Je suis perdu, Crispin, j'ai fait une bévue,
Ou ton maître, je crois, n'a pas eu bonne vue.
Mais comme on sait au fond qu'il est judicieux,
Ici il lui montre le billet en question.
Sur ce billet ici qu'il ouvre un peu les yeux,
Il verra qu'il est faux et tout-à-fait contraire
A l'accord qu'avec lui j'ai fait.

CRISPIN.

Méchante affaire !
Mon pauvre Rabinet, par ma foi, je vous plains;
Réglez-vous aujourd'hui sans attendre à demain.
Si le billet est faux, comme vous dites l'être,
J'appréhende pour vous, car je connois mon maître.
Il vous nîra le fait, et dans ce renîment
Il soutiendra sa cause ; et tout soudainement,
Comme il a force en main, il peut vous faire mettre,

Dans un cachot d'abord ; je puis vous le promettre,
S'il vient à vous nier que ce billet soit faux,
Ou bien que vous l'ayez changé.

RABINET.

De ces défauts
Je ne suis point capable, et je suis trop sincère
Pour faire un pareil coup : non, tout ce que j'espère,
C'est d'en avoir un autre en rendant celui-ci ;
Allez lui dire, allez, je vous attends ici.

SCENE X.

RABINET *seul.*

Les poëtes souvent sont des oiseaux à craindre,
Mais avec celui-ci je ne puis me contraindre.
J'aime la vérité, la droiture ; et mon cœur
S'en est toujours flatté sans faire aucune erreur.
Que s'il ne reprend pas son billet, qu'il me rende
Au moins tous mes brillans ; ou je veux qu'on me pende,
Si je ne vais au prince en faire mon rapport.
Nous verrons qui de nous aura droit, aura tort.
Il a ma marchandise, il ne peut s'en défendre.
Les quatre cents écus, je veux bien les lui rendre,
Reprendre mes brillans, et ce faisant ainsi

Je me verrai bientôt hors de tout ce souci.
Mais le voilà qui vient.

SCENE XI.

ANGOULE-TOUT, garde de soldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

QUEL est donc ce murmure?
Vous n'êtes pas parti? quoi! faut-il que j'endure
Un juif qui m'a trompé, qui pour de faux brillans
Prend quatre cents écus, et filoute céans.

RABINET.

Comment! votre billet est faux, n'est point fidelle;
Je viens pour vous le rendre, et la somme réelle
De quatre cents écus que j'ai reçus de vous.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, saisissez-moi ce maître des filoux,
Qui souille impunément la demeure royale
Par des tours de fripon. Cette ame déloyale
D'un juste-au-corps de pierre il faut le revêtir;
Prenez-le sans quartier, s'il ne veut pas sortir.

RABINET.

Oui, oui, je sortirai. Quelle supercherie!
Le prince la saura; c'est une fourberie.

Il est trop juste et sage, en cette occasion
Pour ne m'en pas donner de satisfaction.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, tenez-le bien, empêchez qu'il ne sorte.
Avec un pareil drôle il faut avoir main-forte.
Otez-lui cette bague, elle appartient à moi;
Le coquin me l'a prise. Ah! j'en jure ma foi.
Mais voyez ce fripon, que la fièvre quartaine
Le puisse bien serrer pour l'apprendre à voler.

RABINET *à la garde qui veut s'en saisir.*

Elle est à moi, Messieurs, laissez-moi donc parler.
Depuis six ans entiers j'ai porté cette bague;
J'en ai fait un achat lorsque j'étois à Prague;
Comment peut-elle donc être à lui? sur ce cas
J'en ai sur moi, Messieurs, de bons certificats.
Qu'il me rende plutôt mes brillans qu'il recèle,
Ou je vais chez le prince en porter la nouvelle.

Il sort.

SCENE XII.

ANGOULE-TOUT, garde de soldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT *à la garde.*

COMMENT! vous le laissez partir? c'est un fripon,
Il ne faut pas le croire; et j'en aurai raison.

Gardes, retirez-vous, vous avez les mains mortes:
Je saurai bien l'avoir par d'autres mains plus fortes.

Ici la garde se retire.

SCENE XIII.

ANGOULE-TOUT, CRISPIN, et MAMON *dans le sac.*

ANGOULE-TOUT.

CRISPIN, ne laisse plus entrer un tel fripon.
Que s'il revient encor, donne-lui du bâton,
Et qu'on me laisse seul.

SCENE XIV.

ANGOULE-TOUT, MAMON *dans le sac.*

ANGOULE-TOUT.

MA cervelle est troublée;
Le monde tous les jours me vient prendre d'emblée;
Je ne puis faire un pas sans voir quelque fripon,
Mais voyons dans le sac, mon cher ami Mamon.
Es-tu là, dis-le moi?

MAMON *dans le sac.*

Certes, Monsieur, j'étouffe,
Faute de respirer; ah! c'en est fait, je bouffe;

Que

Que si votre sac crève, adieu le superflu ;
Je fuirai par un trou, vous ne me tiendrez plus.

ANGOULE-TOUT.

Comment, mon cher Mamon ! je crois que tu veux rire ;
Le sac est des meilleurs, comme je le désire.
Tiens, je viens t'apporter, pour augmenter ton prix,
Des brillans des plus beaux, dont tu seras surpris.

MAMON.

Ouvrez-moi donc le sac que je les considère.

ANGOULE-TOUT *lui donne ici de l'air.*

Attends, je vais l'ouvrir.

Ici Mamon montre seulement sa tête hors du sac.

Les vois-tu bien ? j'espère
Que tu les garderas bien précieusement.

MAMON.

Oui, je les garderai.

ANGOULE-TOUT.

Fais-m'en donc le serment.

MAMON.

Foi de Mamon.

ANGOULE-TOUT.

Fort bien, rentre donc en ton centre.

MAMON.

Vous m'allez renfermer?

ANGOULE-TOUT.

Je crains que quelqu'un n'entre.
Garde-moi ces brillans, ne souffle pas un mot;
Reste tranquille ici, je reviendrai tantôt.

MAMON.

Vous me rempaquetez d'une façon terrible;
Je voudrois que le sac ne fût pour vous qu'un crible.

ANGOULE-TOUT.

Tous tes souhaits sont vains, sur un ton absolu
A te serrer toujours je suis fort résolu.

MAMON, *rentrant au sac.*

Pauvre Mamon!

ANGOULE-TOUT, *le fourrant dans le sac.*

Tais-toi, pauvre avec des richesses,
C'est-là l'unique but de toutes mes tendresses.

Ici la musique fait un intermède en attendant que le procès vienne.

SCENE XV.

RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALGIRE, BOUDINET, BRANLEFIN.

RABINET, *à Abime-Louche.*

O temps! ô siècle, ô mœurs! un savant l'a bien dit.
Je viens à vous, Monsieur, pour avoir du crédit
Contre un Angoule-Tout, c'est ainsi qu'on le nomme.
Oui, de chagrin mon père en est mort. Le pauvre homme
Ayant appris ma perte et les brillans changés,
Car ce ne sont pas ceux dont je m'étois chargé;
Ce ladre au fond du cœur, par un tour de poëte,
Pour quatre cents écus s'est saisi de ma boîte,
Tandis que dix-huit mille au fait manquent encor.
Il prétend retenir ce que j'ai de trésors.
Mais je le plaiderai de quel côté qu'il courbe.
Cette bague à mon doigt, fait connoître sa fourbe;
Il voulut s'en saisir, me traitant de voleur.
Mon père l'apprenant en est mort de douleur.
Cependant j'ai fait voir que j'avois cette bague
Depuis six ans entiers, que je l'avois de Prague:

Mais, lui sans s'émouvoir, m'a traité de fripon,
Retenu mes brillans sans aucune raison ;
Je viens très-humblement implorer la justice
Contre un crime pareil fait à mon préjudice.

ABIME-LOUCHE.

Si vos rapports sont vrais, qu'ils soient bien assortis,
Pour m'en éclaircir mieux je veux voir les parties ;
Car j'ai l'ordre du prince, et sur pareille chose
Il faut vous préparer à plaider votre cause.
Que si vous la perdez il y va de la mort;
Un favori n'est pas pour qu'on lui fasse tort.

Ici il dit à un des sergens :

Qu'on aille le chercher promptement.

GRIPE-PARTOUT.

Il arrive.

AVALOIRE.

Par ma foi, le voilà.

SCENE XVI.

ANGOULE-TOUT, RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

COMMENT! cette ame juive
Ose paroître ici?

RABINET.

Qui n'y paroîtroit pas?
Vous avez mes brillans.

ABIME-LOUCHE.

Terminez vos débats.
Angoule-Tout parlez.

ANGOULE-TOUT.

Faut-il que l'imposture
Règne dans le commerce, et qu'encore on l'endure?
Que la fraude se glisse à tout moment chez nous,
Qu'on nous fasse passer pour fins de faux bijoux.
Oui, j'ai tous ses brillans comme un entier indice
Qu'ils sont faux, et je viens les montrer en justice

Contre lui, ce fripon! je le dis hautement.

Ici il tire de sa poche de faux brillans qu'il jette sur une table.

Jugez-en, les voilà; l'injuste les dément,
Mais je les tiens pour faux : qu'il dise le contraire!
Voudroit-il démentir le meilleur lapidaire?

RABINET *les examinant.*

Ah! ce ne sont pas ceux que je vous ai vendus:
Si vous le soutenez, je suis homme perdu.

ANGOULE-TOUT.

Oui, je te le soutiens, méchante conscience!
Veux-tu qu'après ce tour j'aye en toi confiance?

BRANLEFIN *à Abime-Louche.*

Monsieur, cet homme est faux dans son raisonnement.

RABINET.

J'en leverai les mains sur mon propre serment.

BOUDINET.

Non : nous n'admettons point qu'un juif parmi nous jure.
Le prince ne veut pas de telle procédure.

BRANLEFIN.

Mais lorsqu'Angoule-Tout n'a pas l'air d'un
chrétien,
Rabinet peut jurer sans faire tort à rien.

ABIME-LOUCHE.

Cette réplique rend les choses indécises;
Mais moi je vais ici les rendre plus concises.
Décidons ce procès; j'ai l'ordre de la Cour.
Si ces brillans sont faux, comme on le voit au
jour,
Ou qu'on les ait changés comme le juif rapporte,
Angoule-Tout, donnez la clef de votre porte.
Si vous êtes croyable, on le verra par-là.

ANGOULE-TOUT.

Non, vous ne l'aurez pas. Qu'est-ce donc que
cela?
Croyez-vous contre moi jouer ce méchant rôle:
Vous devriez vous taire et croire à ma parole.

ABIME-LOUCHE.

Doucement, votre clef terminera le tout;
J'ai droit de procéder, de juger jusqu'au bout.

ANGOULE-TOUT.

Je ne la donne point.

ABIME-LOUCHE.

Il faut rendre justice
A qui le droit est dû.

GRIPE-PARTOUT *à Angoule-Tout*

Ça que l'on obéisse ;
Le prince le prétend.

AVALOIRE *le pousse et lui prend la clef de sa poche.*

Allons donc, sans mic-mac.

ANGOULE-TOUT.

Quoi ! vous me la prenez ! ô voleur ! ah ! mon sac !

ABIME-LOUCHE.

Il faut que tout soit vu, qu'on fasse la visite.
Allez sergens, allez, qu'on l'exécute vîte.

SCENE XVII.

ABIME-LOUCHE, ANGOULE-TOUT, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET, CRISPIN.

ABIME-LOUCHE *à Angoule-Tout.*

En attendant, Monsieur, reposez-vous un peu.

CRISPIN *à part.*

Ah, j'ai peur que son sac ne perde à tout ce jeu.

ANGOULE-TOUT *s'asseyant.*

Contre le droit des gens faut-il que l'on agisse ?

ABIME-LOUCHE *s'asseyant.*

Mais le prince l'ordonne, il faut qu'on obéisse ;
Croyez que ce qu'il fait est toujours juste et bon,
Qu'il ne laisse jamais impuni un fripon.

ANGOULE-TOUT.

Comment faut-il qu'un juif me fasse telle affaire,
Qu'il me cite en justice et soit mon adversaire ?
Un coquin à rouer.

RABINET.

Je suis fort innocent.
Je veux ce qui m'est dû, la justice y consent.

ABIME-LOUCHE.

Paix. Voilà le retour de nos sergens.

SCENE XVIII.

GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, *portant tous deux Mamon dans le sac*, ANGOULE-TOUT, CRISPIN, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET.

GRIPE-PARTOUT *posant le sac à terre.*

LA peine
De porter ce gros sac, nous a mis hors d'haleine.

AVALOIRE *posant l'autre bout.*

Il est diablement lourd.

ABIME-LOUCHE *aux sergens.*

Faites-en l'ouverture.

ANGOULE-TOUT *les en empêchant.*

Je m'oppose à ce fait, et romps la procédure.
Le dieu de ma santé s'y trouve, il est dedans.
Si vous l'allez ôter, je cours mille accidens.

ABIME-LOUCHE.

Ouvrez le sac, sergens, laissez-le toujours dire.

ANGOULE-TOUT.

Crispin, aide-moi donc, prends ce bout contre eux, tire.

MAMON *dans le sac fait entendre une grosse voix, disant :*

Je suis le Résistible.

ABIME-LOUCHE *étonné s'enfuit avec les autres.*

O ! prodige étonnant.

GRIPE-PARTOUT.

Un sac qui parle !

RABINET.

Ah Ciel !

AVALOIRE *et les autres.*

Fuyons tous maintenant.

SCENE XIX.

ANGOULE-TOUT, MAMON, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

Ah, je vois que le ciel prend fort à cœur ma cause.

Ici il s'assied sur le sac.

Mon aimable Mamon, sur toi je me repose.

MAMON.

Monsieur, vous me blessez par votre pesanteur;
Qu'ai-je donc entendu? quelle est cette rumeur?
Ouvrez, je veux voir clair; l'enfermé me suffoque.
Ce sac, à tout moment, contre moi s'entre-choque:
Je me sens ballotter, je ne sais pas comment.
Pourquoi donc me donner un autre mouvement?

ANGOULE-TOUT.

Hélas! mon cher Mamon, ce n'est pas moi. La pièce
Qu'on vient de me jouer de beaucoup t'intéresse.
Si tu n'avois parlé, des coquins t'auroient pris;
Mais ton parler les a fort vivement surpris,
De sorte qu'ils se sont mis à fuir tous ensemble.
Mais va, rassure-toi, je vais, comme il me semble,

Te remettre en ton trou, ne bouge pas de là.
Je m'en vais à la cour rapporter tout cela.

SCENE XX.

CRISPIN *seul.*

Je ne sais si je dors, si je rêve, ou je veille;
Mon maître est un grand homme, et c'est une merveille.
Quand on le voit parler à son sac, on diroit
Que quelque diablerie ici s'en mêleroit:
Il rompt toute justice, il envoie un juif paître,
Lui retient ses brillans: que penser d'un tel maître?
Avare, ladre, chiche; à ces trois qualités
On peut le reconnoître. Il a plusieurs traités:
Traité d'ame hautaine, et traité d'avarice,
Traité de ladrerie, et traité d'injustice,
Traité de pur orgueil, traité d'ambition,
Traité de vrai mépris, traité de passions,
Traité sur son Mamon, traité des plus traitables;
Et, pour conclure enfin, traité de tous les diables.

Fin du Tantale en procès.

PORTRAIT
DE M. DE VOLTAIRE.
1756.

La taille de M. de *Voltaire* est très-mince, moyenne plutôt que grande; avec une constitution échauffée et atrabilaire, et un visage décharné, il a un regard ardent et pénétrant, des yeux vifs et malins. Ses actions parfois absurdes par vivacité, paroissent animées du même feu que ses ouvrages. Semblable à un météore, qui se présente et s'éclipse incessamment devant nos yeux, il nous éblouit par son lustre. Un homme d'une pareille constitution ne sauroit être que valétudinaire. C'est la lame qui use son fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert sans franchise, politique sans finesse, connoissant le monde et le négligeant, il est tour à tour Aristippe et Diogène; aimant le faste et méprisant les grands, il est sans gêne avec ses supérieurs, retenu envers ses égaux. Poli dès le premier abord, il devient bientôt froid et vous glace. Il se plaît à la Cour et s'en rebute. Avec un grand fonds de sensibilité il ne forme que peu de liaisons, et ne s'abstient des plaisirs que faute de passion. S'il s'attache, c'est par légèreté plutôt que par choix. Il raisonne sans principes, et par-là est sujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte il a un cœur corrompu; il pense sur tout, et tourne tout en ridicule. Libertin sans tempérament, il moralise sans avoir des mœurs. Vain au suprême degré, mais encore plus avaricieux que vain, il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainsi dire, que pour vivre; quoique fait pour jouir, il ne se lasse d'amasser. Tel est l'homme; voici l'auteur.

Nul poëte ne fait des vers avec plus d'aisance; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuse. Aucune de ses pièces n'est finie, car il ne se soucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers sont riches, élégans et pleins

d'esprit ; cependant il réussiroit mieux dans l'histoire, s'il étoit moins prodigue de réflexions, et plus heureux dans ses comparaisons, par lesquelles il a néanmoins mérité des applaudissemens. Dans son dernier ouvrage où il critique et corrige *Bayle*, il le copie et l'imite.

Un auteur qui veut écrire sans passion et sans préjugé, doit, dit-on, n'avoir ni religion, ni patrie : c'est presque le cas de *Voltaire*. Personne ne le taxera de partialité pour sa nation ; il est au contraire possédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent sans cesse le temps passé aux dépens du présent. *Voltaire* loue continuellement les différens pays de l'Europe ; il n'y a que le sien dont il se plaigne. Sur la religion il ne s'est point formé de système, et, sans quelque levain anti-janséniste, qui perce en plusieurs endroits de ses écrits, il posséderoit sans contredit cette indifférence et ce désintéressement si désirés pour former l'auteur.

Versé dans la littérature étrangère, autant que dans la françoise, il n'est pas moins fort dans cette érudition mixte si en vogue de nos jours. Il est politique, physicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut ; mais manquant de force pour approfondir ces sciences, il n'a pu que les effleurer : sans beaucoup d'esprit il ne brilleroit dans aucune. Son goût est plus délicat que juste. Il est satirique, agréable et ingénieux, mauvais critique, et amateur des sciences abstraites ; il a l'imagination très-vive, et, ce qui paroîtra étrange, il n'a presque point d'invention. On lui reproche qu'en passant sans cesse d'une extrémité à l'autre, il est tantôt philantrope, tantôt cynique, tantôt panégyriste immodéré, tantôt satirique outré. En un mot, *Voltaire* voudroit être un homme extraordinaire, et il l'est très-certainement.

L'ÉCOLE DU MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

FAITE PAR MONSIEUR SATYRICUS,

Pour être jouée incognito.

ACTEURS.

Monsieur BARDUS, père de Bilvesée.

BILVESÉE, jeune étudiant revenu de l'université.

Monsieur ARGAN, père de Julie.

Madame ARGAN.

JULIE, sa fille, promise à Mondor.

MONDOR, amant de Julie.

NERINE, suivante de madame Argan.

MARTIN, valet de Bilvesée.

MERLIN, valet de Mondor.

La scène est à Berlin, dans une maison où demeurent plusieurs familles.

L'ÉCOLE DU MONDE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTIN, NÉRINE.

MARTIN.

Ne pourrai-je pas trouver à parler à quelqu'un de la maison, pour arranger les mesures qu'il nous faudra prendre pour faire notre révérence à M. Bardus? Mais voilà Nérine qui vient tout à propos. (*à Nérine.*) Bonjour, ma belle enfant, tu ne saurois croire combien j'ai été impatient de te revoir.

NÉRINE.

Pas tant qu'on le diroit bien; car il y a deux jours que tu es de retour de l'université, et je ne t'ai point vu.

MARTIN.

Qui diable t'a dit que nous sommes ici depuis deux jours?

NÉRINE.

Tout se sait dans ce monde, mon pauvre garçon; et la curiosité des filles, qui veut être nourrie de nouvelles, en trouve sur son chemin en les cherchant. Quand Suzon, Marie, Chloé, Fanchon, et Nanon sont ensemble, elles raisonnent du prochain; et chacune contant l'histoire de son quartier, elles en forment ensemble l'histoire de la ville : vois-tu, je sais tout ce qui se passe.

MARTIN.

Tiens, puisque tu sais tout, je veux tout t'avouer; mais au moins ne décèle pas mon maître, car son père ne le lui pardonneroit jamais.

NÉRINE.

Je suis curieuse, mais je ne suis pas méchante; je ne me mêle pas des fredaines de ton maître. Tu sais qu'il y a deux jours que M. Bardus son père l'attend pour le fiancer à ma maîtresse: mais si je suis indifférente sur M. Bilvesée, je ne le suis pas sur ton sujet.

MARTIN.

Distingue du moins le maître du valet. Quand mon maître a étudié la nature et tout le savoir à l'université, je n'ai pensé qu'aux moyens de

te plaire : quand il a couru le grand chemin de la galanterie, mes pensées t'ont été fidelles, quand même je ne l'étois pas ; et quand il vient ici se loger pendant deux jours chez l'officieuse la Roche, je n'ai osé sortir, de crainte que son père ne me vît : aussi ne suis-je ici qu'en tremblant ; mais comme je suis en habit de voyage, et que mon maître veut rentrer aujourd'hui dans la maison paternelle, je ne risque rien.

NÉRINE.

Je t'avoue que dans tout ce discours, je n'aime point cette Madame la Roche.

MARTIN.

Ma belle enfant, il n'y a rien de tel que la galanterie. Nous autres valets passerions pour maussades, si nous n'étions pas galans ; et quel honneur pour toi de dire que M. Martin t'a sacrifié une kyrielle de belles qui se désespèrent de ton triomphe.

NÉRINE.

Je ne suis pas de cet avis. Je veux moi de la fidélité de bon aloi ; je suis la très-humble servante des conquêtes que tu me sacrifies. Monsieur Martin, Monsieur Martin, tu t'es gâté à cette maudite université ; je prévois que ton maître aura pris tous les vices de la jeunesse

qu'il a fréquentée, et qu'au lieu de revenir ici bien savant, il n'arrivera que bien débauché.

MARTIN.

Et par quoi en juges-tu ?

NÉRINE.

Par le proverbe qui dit: Tel maître, tel valet. Mais j'entends du bruit ; c'est ton maître et le mien : appelle Bilvesée, mais sauve-toi.

SCENE II.

NÉRINE, M. BARDUS, M. ARGAN.

BARDUS.

J'AVOUE que je ne comprends rien à ce retardement ; peut-être qu'épuisé par ses studieuses veilles, il s'est attiré une maladie ; peut-être lui est-il arrivé un malheur en chemin ; peut-être ses professeurs ont-ils voulu achever quelque cours de physique, ou quelque collège commencé, avant que de le laisser partir. J'aurois dû envoyer à la poste pour en savoir des nouvelles.

ARGAN.

Voici Nérine, que je vais charger de cette commission.

NÉRINE *sort.*

Monsieur, je vais y envoyer dans ce moment.

ARGAN.

J'entre dans votre inquiétude, et je comprends combien vos entrailles doivent être émues au moindre délai qui diffère l'arrivée d'un fils bien-aimé, d'un fils unique, d'un fils en qui vous avez mis toute votre espérance.

BARDUS.

Si je l'aime, j'ai bien raison; il me ressemble, et il promettoit beaucoup depuis sa tendre jeunesse : il savoit lire et écrire à l'âge de huit ans, il étoit doux comme un mouton; et à l'âge de quinze ans il avoit déjà étudié tout le rabbinage.

ARGAN.

Mais pourquoi l'avez-vous appliqué à une étude aussi stérile.

BARDUS.

Comment, stérile! étude stérile! bon homme, vous n'y entendez rien. Le rabbinage donne une érudition profonde, et rien n'est plus beau dans une lettre ou dans un ouvrage, que la citation de quelques rabbins; mais je ne borne pas mon fils à cette étude-là : je lui ai fait étudier Cujas et Bartole, la métaphysique, la physique, et la plus sublime géométrie.

ARGAN.

Il me semble que la métaphysique n'est pas une science à laquelle on dût appliquer un jeune homme. C'est lui apprendre à faire l'histoire chimérique d'un pays où jamais homme n'a habité ni n'habitera ; je ne condamne pas votre goût, mais les belles-lettres !...

BARDUS.

Va, va, les belles-lettres ; cela est si commun, cela court par les rues : ce ne sont que des petits esprits qui veulent plaire aux femmelettes, qui s'y appliquent. Virgile et Homère, et, si vous voulez, Cicéron même, n'étoient pas dignes de délier les souliers de Platon : et ce grand philosophe, qui ignoroit l'algèbre, étoit bien au-dessous du savantissime et doctissime Leibnitz et de ses disciples.

ARGAN.

Je ne suis pas tout-à-fait d'accord avec vous sur ce chapitre ; et il me semble que les belles-lettres sont tout-à-fait propres pour des gens qu'on destine au monde, et qu'on espère de mettre dans les grandes affaires. Pour qu'un jeune homme parle bien, il faut qu'il soit éloquent ; et pour nourrir sa conversation, il faut que sa mémoire soit meublée de tous les bons

ouvrages anciens et modernes. Les belles-lettres donnent un vernis de politesse au discours; et comme l'art du monde est l'art de plaire, il est sûr qu'un jeune homme, qui a du génie, réussira mieux en se parant de quelque bon mot d'*Horace*, qu'en débitant un théorème d'Archimède.

BARDUS.

Mon cher ami.... j'en suis fâché.... Vous avez l'esprit gâté par cette étude qui ne demande que du génie. Nous autres, nous méprisons une application aussi frivole; nous sommes les scrutateurs de la nature, et nous approfondissons les choses, quand vous ne faites que glisser sur leur superficie. D'un côté par le calcul, et de l'autre par nos systèmes métaphysiques, nous arrachons ce que l'auteur de l'univers vouloit dérober aux hommes: vous arrangez des mots, nous recherchons des vérités; c'est-là le caractère des grands hommes. Ils sont amans passionnés des vérités, et ils sont toujours occupés à en découvrir de nouvelles.

ARGAN.

Il me semble qu'après les avoir trouvées, et vos géomètres et vos métaphysiciens ne s'accordent pas toujours sur les faits.

BARDUS.

C'est que les uns n'y entendent rien.

ARGAN.

Qui nous répondra donc de l'intelligence des autres ?

BARDUS.

Les calculs et l'algèbre.

ARGAN.

Pour l'algèbre, j'espère bien que vous ne l'aurez pas fait apprendre à votre fils.

BARDUS.

Vous radotez, je crois; je lui ai fait apprendre le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le copte, et les élémens du chinois, pour que sachant écrire en toutes ces langues, sa correspondance devienne plus utile à l'État.

ARGAN.

Je doute fort qu'une correspondance copte puisse être établie pour l'utilité du commerce ou de la politique de la Prusse; et je ne pense pas même que l'algèbre puisse être nécessaire, si ce n'est à quelque déchiffreur de vieux comptes, ou à quelque contrôleur de bordereaux.

BARDUS.

Est-il possible de déraisonner à ce point ? ne vous apercevez-vous pas que notre État, et le

monde en général, n'est si mal gouverné, que parce que tous ceux qui se mêlent de politique sont des ignorans qui ne savent ni Euclide ni l'algèbre, et qui n'ont étudié ni le principe de contradiction, ni le corollaire de la raison suffisante.

ARGAN.

Mon cher Bardus, votre grande science vous fait extravaguer. Y pensez-vous bien? gouverner l'État par l'algèbre! Nous demandons à ceux qui doivent nous conduire, de la prudence, de la sagesse, de la pénétration et surtout de l'équité; que le souverain et ceux qui le conseillent, ayant un sincère attachement à la patrie, connoissent ses maux en y remédiant; que fuyant également l'ambition et la foiblesse, ils maintiennent les peuples en paix, sans souffrir que la témérité des voisins avilisse la majesté de l'État; que, renonçant à toute partialité, ils récompensent la vertu et punissent le vice sans égard à la personne; et qu'enfin leur bonté soit toujours une dernière ressource pour ces malheureux que la nature et la fortune semblent persécuter à la fois. Faut-il de l'algèbre pour gouverner ou pour conseiller de la sorte?

BARDUS.

Oui, il en faut; car les équations algébriques sont les seuls chemins qui nous font voyager au pays de la vérité, où les conséquences nous servent de stations pour nous conduire : elles rendent l'esprit exact, et empêchent ceux qui connoissent cette science toute divine, de ne jamais s'égarer; vous feriez bien de mettre aussi votre fille à l'algèbre.

ARGAN.

Vous désirez que je destine Julie au jeune Bilvesée; mais je ne vois pas qu'ils aient besoin d'algèbre pour engendrer.

BARDUS.

Il en faut par-tout, et je me pâme d'aise en pensant quelle petite race de savans ils vont engendrer.

ARGAN.

Tout doucement; je me suis engagé sous condition que Julie consentît à ce mariage; mais si elle s'y oppose, je vous déclare que je ne serai point assez barbare pour l'y forcer, et qu'en ce cas, il faut renoncer à ce projet.

BARDUS.

Quoi! vous qui êtes le père, vous irez demander l'avis de votre fille pour la marier? n'êtes-

vous pas le maître dans votre maison? Quelle plaisante complaisance pour votre fille! ma foi, mon fils épousera qui il me plaira de lui donner pour femme.

ARGAN.

Si je fais cas de la philosophie, ce n'est pas de celle qui s'exerce en vaines spéculations, mais de celle qui pratique une bonne et saine morale. Si la nature nous a donné des droits sur nos enfans, elle n'a pas voulu que nous en abusions : nous sommes leurs premiers amis et non pas leurs tyrans. Julie est bien élevée, elle n'a aucune inclination vicieuse, elle est en âge de raison; ainsi c'est à elle à savoir si elle pourra se résoudre à passer toute sa vie sous les lois de votre fils, ou si elle y répugne. Les mariages forcés ont fait souvent perdre leur innocence à de jeunes cœurs nés vertueux : le ciel me préserve de devenir le complice des crimes qu'un malheureux mariage forceroit ma fille de commettre!

BARDUS.

Voilà de la morale bien à propos! quoi! mon fils jouira après mon décès de six mille bons écus de rente! il n'y a personne ici qui en ait autant.

ARGAN.

Faut-il donc toujours courtiser les plus riches?

BARDUS.

Je crois que vous penchez pour ce Mondor ; pour cette cervelle vide, qui cite à tout propos et son Virgile et son Boileau ; et mademoiselle Julie, si j'en dois croire la médisance, prend dans ses leçons de l'ame, des sentimens, des entrailles, et tout ce maudit jargon que vos beaux esprits débitent, et où je n'entends et ne veux jamais entendre rien.

ARGAN.

Ne vous échauffez pas ; votre bile est facilement émue pour une bile philosophique. Je vous l'ai dit, et je le répète, je ne serai point contraire aux vœux de votre fils ; mais je ne forcerai pas non plus ma fille. Tout ce que je peux faire pour votre service, c'est de lui parler et de la préparer à l'arrivée de Bilvesée ; et comme rien ne presse, il faut qu'ils se connoissent avant que de s'épouser. Vous m'avez dit d'ailleurs que le mariage ne devoit se consommer qu'au retour de votre fils de ses voyages.

BARDUS.

Bon cela ! mais fiançons-les toujours.

ARGAN.

Je vais de ce pas parler à Julie et consulter ma femme ; et si Bilvesée arrive, vous pouvez le leur amener. *Il sort.*

SCENE III.

BARDUS.

VOILA un bon homme; mais c'est le portrait de tout ce monde qui rampe sur la surface de ce plat univers. Nous, que la philosophie élève jusqu'à l'Empirée, à peine les apercevons-nous; et leur foible raison et la stérile morale dont ils se parent, enflent leur amour propre et leur font accroire qu'ils nous valent. Grâces aux soins que j'ai pris de l'éducation de mon fils, ce sera bien autre chose! Attendez, Newton, Leibnitz, et vous subtil Mallebranche, je vous prépare un rival qui vous surpassera tous. Mais, qui voilà?

SCENE IV.

BARDUS, MARTIN.

BARDUS.

AH! te voilà, Martin! où est ton maître?

MARTIN.

Monsieur, nous arrivons fort harassés du voyage; et monsieur votre fils demande la permission de vous présenter ses respects.

BARDUS.

Quels complimens! qu'il entre.

MARTIN.

Monsieur, dans le moment. (*Il sort.*)

BARDUS.

Il est respectueux et rempli d'attentions pour son père, c'est ce qu'on appelle un fils bien élevé.

SCENE V.

BARDUS, BILVESÉE, MARTIN.

BARDUS.

APPROCHE, unique espérance de ma famille, image de ton père! Oh! mon cher fils, que je t'embrasse! (*ils se baisent.*) Eh bien, comment vont les monades?

Le fils a l'air embarrassé.

MARTIN, *d'un air complimenteur.*

Monsieur, elles sont vos très-humbles servantes.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'est pas à toi que je parle.

à son fils.

Comment vont les monades?

BILVESÉE.

Mon père, elles sont toujours comme elles étoient, fort estimées.

MARTIN.

Oh ! oui, Monsieur, nous les estimons beaucoup.

BARDUS.

Mais en as-tu fait tout le cours dans tes études?

BILVESÉE.

Mon père, les monades.....

MARTIN.

Les monades, Monsieur, sont prodigieusement renchéries.

BARDUS.

Que veux-tu dire, les monades sont renchéries ! je n'y comprends rien.

BILVESÉE.

C'est que, mon père. . . .

MARTIN.

C'est que, Monsieur, on nous les vouloit vendre trop cher.

BARDUS.

Qu'est-ce à dire ?

BILVESÉE.

C'est que monsieur le professeur les vend plus cher.

MARTIN.

Oui, Monsieur. La pièce en est renchérie au point que nous n'avons pu en acheter.

BARDUS.

Je ne prétends point plaisanter. Le docteur Difucius mon ami m'a bien promis de t'instruire et de t'initier dans nos mystères métaphysiques. N'a-t-il point encore répondu à un ouvrage assez mauvais, où l'on réfute son système ?

MARTIN.

Monsieur, il est encore à la citation de ses vingt-quatre premiers volumes in-folio, et il a bien des *corcollaires*, des *théorimènes* et des ar... des ar . . . des *agrémens* à arranger.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'est pas à toi, faquin, que je parle, c'est à mon fils.

BILVESÉE.

Monsieur, il travaille beaucoup ; et mademoiselle sa fille m'a dit qu'il est toujours occupé à réfuter quelqu'un.

BARDUS.

Avoir été deux ans à Halle sans savoir l'histoire de toutes les réfutations qui s'y font !

BILVESÉE.

C'est, mon père, que j'ai toujours été appliqué à l'étude et que hors mes leçons je n'ai pas su ce qui se passoit, hors ce que m'ont appris vos lettres.

MARTIN,

MARTIN.

Oh ! Monsieur, nous avons toujours étudié avec une assiduité...

BARDUS.

Tu auras pris les leçons de la fille au lieu de prendre celles du père, de ce grand homme, de l'honneur de l'Allemagne et de l'humanité.

BILVESÉE.

Je vous assure, mon père, que j'ai bien suivi vos instructions, et que j'ai écrit tous mes collèges.

MARTIN.

Oui, Monsieur, toute notre science est par écrit dans notre valise; quand nous l'en aurons retirée, vous trouverez à qui parler, car nous sommes ferrés à glace : oh, le plaisir que vous auriez eu de voir soutenir à M. votre fils des thèses ! Oh ! nous avons de la réputation ; c'est prodigieux ; il faut l'avoir vu pour le croire.

BARDUS.

J'en suis bien aise. Or ça, mon fils, comme j'ai tourné mes plus tendres soins vers toi, je n'ai pas pensé seulement à te faire étudier ; mais je t'ai choisi une femme belle, jeune et aimable, un peu coquette, avec laquelle je veux te fiancer, et que tu épouseras en revenant de tes voyages. Je veux t'emmener cet après-midi

pour te présenter à la famille; et j'espère que tu seconderas mes vues; car par-dessus tout ce que je t'ai dit, elle est riche.

BILVESÉE *fait une profonde révérence.* Mon père....

BARDUS.

Tu en feras bientôt une nouvelle philosophe.

BILVESÉE.

Mon père....

BARDUS.

Et ma maison seule vaudra toute une académie des sciences.

BILVESÉE.

Mon père.... L'honneur et la satisfaction, du plaisir, que fait le respect du contentement.....

BARDUS.

Tu l'épouseras au retour de tes voyages. Je suis à dîner chez mon ami Fabricius, où je prétends que tu me suives; mais je vais chercher un ouvrage manuscrit que j'ai composé en latin, dont je lui ai promis la lecture. *Il sort.*

BILVESÉE.

Mon père, je vous obéirai.

SCENE VI.

BILVESÉE, MARTIN.

BILVESÉE.

QUE le diable l'emporte ! Tous les cent mille millions de démons ont-ils jamais vu dans les abymes les plus profonds des enfers un pédant plus insupportable ! Ventre-saint-gris, la Jaquelote, la Matelote, le Pont-neuf. Je n'ai su que lui répondre quand il me parliot de ces diables de monades.

MARTIN.

C'est que, mon cher maître, il auroit fallu plus étudier que nous n'avons fait. Je vous l'avois bien dit, qu'en courant les rues toutes les nuits, en buvant le jour, en débauchant les filles lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, en nous battant lorsque nous avions perdu notre argent au jeu, nous serions mal reçus dans la maison paternelle.

BILVESÉE.

Cela va encore assez bien, mais ce bingre de pédant m'embarrasse; il me met à la torture avec ces diables de monades.

MARTIN.

Je vous ai tiré d'affaire comme j'ai pu.

BILVESÉE.

Mais s'il me parle seul, je suis perdu.

MARTIN.

Nommez-moi un livre qui traite de ces choses-là : je vous l'acheterai, et vous l'étudierez.

BILVESÉE.

Nous n'avons pas le sou. Ah! morbleu, quelle vie!

MARTIN.

Vous avez mangé votre dernier écu chez Madame la Roche, et cette maudite Caroline vous a mis à sec.

BILVESÉE.

Par la mort! si tu parles de Madame la Roche, je t'étrangle.

MARTIN.

Ah! Monsieur, je n'aurai garde; car votre père veut vous marier.

BILVESÉE.

Qu'en dira Adélaïde, Chloé, Céphise, Mélanide, et Morgane pour laquelle je fis cette élégie?

MARTIN.

Elles s'en désespéreront, les pauvres créatures; car où trouveroient-elles un cavalier qui pût vous remplacer?

BILVESÉE.

Je crois que tu railles, maraud; je vaux bien les autres, et jamais femme ne m'a résisté.

MARTIN.

Il y a femme et femme, Monsieur; celles auxquelles vous vous êtes adressé n'ont pas été plus cruelles envers le public qu'envers vous; mais si vous attaquiez de ces vertus-là, de ces grossières vertus, vous trouveriez à qui parler.

BILVESÉE.

Va, mon pauvre garçon, il n'en est point de telles pour moi dans le monde.

MARTIN.

Il y a cependant une certaine Nérine qui s'est gendarmée contre moi depuis que je la connois.

BILVESÉE.

Belle comparaison, d'un faquin comme toi à un garçon de mon espèce.

MARTIN.

J'en conviens, Monsieur; mais nous avons aussi notre mérite; et au scrutin des femmes, souvent les valets sont préférés aux maîtres.

BILVESÉE.

Sera-t-il bientôt temps de suivre mon père?

MARTIN.

Je crois que vous êtes déjà amoureux de votre future : voilà les empressemens et les désirs qui me font croire que votre imagination est déjà échauffée.

BILVESÉE.

Le fat ! comment peux-tu me croire amoureux, moi qui n'aime que le changement et la gloire d'attacher à mon char beaucoup de beautés enchaînées dans mes fers.

MARTIN.

Il faut cependant se fixer une fois.

BILVESÉE.

La prendre, manger son bien avec ses rivales, et s'en séparer quand on l'a ruinée radicalement.

MARTIN.

En vérité, ce projet n'est pas honnête. N'avez-vous pas honte, Monsieur, de préméditer le malheur d'une personne qui ne vous a jamais fait aucun mal ? Vous étiez si bon en partant d'ici ; falloit-il vous envoyer à l'université, où le mauvais exemple, une dissipation continuelle, une licence sans bornes....

BILVESÉE.

Tais-toi, maraud; par tous les milliards de diables, a-t-on jamais vu un faquin plus impertinent? jour de Dieu! si tu raisonnes encore de la sorte, que Belzébuth et Astaroth m'emportent si je ne t'étrangle. Suis-moi, il est temps de joindre mon père.

MARTIN.

Ceci finira mal, ou pour lui ou pour moi.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

JULIE ET NÉRINE.

JULIE.

NON, je ne saurois qu'y faire. Je lui sacrifierai tout, mon amour et ma vie.

NÉRINE.

Mais, Mademoiselle, vous vous pressez trop : vous connoissez votre père, il est doux, il est bon; il ne vous contraindra pas assurément. Quand il vous parlera de Bilvesée, vous n'avez qu'à lui dire qu'il ne vous plaît point, et que votre cœur est pour Mondor.

JULIE.

Si mon cœur a des foiblesses, c'est à ma raison de les vaincre : un père aussi respectable, aussi bon que le mien, a droit de tout prétendre de ses enfans, et je suis sûre qu'en suivant ses volontés, je ne m'égarerai jamais; et je m'abandonnerai toujours en aveugle à sa direction.

NÉRINE.

Voilà de beaux sentimens, Mademoiselle, ils sont dignes des héroïnes les plus illustres;

mais laissons-là, je vous prie, le style héroïque, et parlons bourgeoisement d'un mariage qui doit faire le sort de votre vie. Je ne veux point que vous deveniez Madame l'étudiante : un mari qui va voyager et qui se fait attendre, mérite qu'on le plante-là, et ce Mondor me paroît vous convenir bien autrement ; c'est un fruit mûr, l'autre est encore vert.

JULIE.

Ce ne seroit point son voyage qui m'obligeroit à le refuser, si ie prenois cette résolution... mais je désespérerois mon père.

NÉRINE.

Ah ! ce pauvre Mondor ! il en mourra. Vous allez lui percer le cœur d'un poignard ! ma bonne maîtresse, ma chère maîtresse, vous ne désespérerez pas ainsi le plus aimable cavalier de Berlin.

JULIE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

NÉRINE.

Que vous avouiez respectueusement à votre père, que vous aimez Mondor, et que vous le demandez pour votre mari.

JULIE.

S'il s'en fâchoit, je serois inconsolable.

NÉRINE.

Votre père vous aime trop, Mademoiselle, pour s'en fâcher; la chose est trop raisonnable... mais voilà Mondor lui-même.

SCENE II.

JULIE, NÉRINE, MONDOR.

MONDOR.

Oh! dieux! seroit-il vrai, Madame, on dit que je dois vous perdre à jamais?

JULIE.

Monsieur, Nérine m'a rapporté une conversation que mon père a eue avec Monsieur Bardus; et elle dit qu'il me destine au sieur Bilvesée.

MONDOR.

Et vous y consentez, Madame?

JULIE.

Mon père ne m'en a point parlé encore; et vous savez, Monsieur, que le devoir des filles ne leur laisse de mérite que leur obéissance.

MONDOR.

Quoi! vous consentiriez à mon malheur, et vous vous en rendriez la complice; vous allez me perdre, Madame; ma raison, ma vertu, rien ne résistera contre ce coup; votre

beauté que j'adore, vos vertus auxquelles j'élève des temples, sont les auteurs de mon amour; tout indigne que je suis de vous posséder, j'ai osé élever mes vœux à ce bonheur suprême. J'ai espéré! ah! qu'on se persuade facilement ce que l'on désire! je n'ai vu, je n'ai senti, je n'ai respiré, je n'ai vécu qu'en vous, et je perds dans ce moment affreux, ma maîtresse et ma vertu même; car, Madame, tout le respect que je vous dois ne pourra m'empêcher de tirer vengeance de l'heureux mortel qui me supplante. Qu'ai-je à perdre après vous avoir perdue? La vie me sera à charge, et la mort est le seul bien que je désire.

Il reste dans l'abattement d'une profonde tristesse.

JULIE.

Mondor, si mon sort dépendoit de moi-même, nos destins seroient unis pour jamais: votre esprit, vos vertus, et vos talens, réparent en vous l'injustice que vous a faite la fortune: ce ne sont pas les biens que je désire; je trouverois tous mes vœux satisfaits en vous appartenant, et je vous le répète: si mon cœur a quelque foiblesse à se reprocher, c'est de vous avoir aimé. Entendre applaudir son amant par toute la terre, sentir une inclination que la

raison appuie, s'y voir entraîner malgré soi, c'est ce qui m'est arrivé. Mais souffrez que dans le temps que je vous fais l'aveu de ma foiblesse, je vous fasse connoître l'empire qu'une fille peut avoir sur ses passions. Apprenez donc que je suis prête d'étouffer tous ces sentimens, quand même cet effort devroit me coûter la vie, pour me soumettre aux volontés de mon père; que c'est de lui et de ma mère que vous devez m'obtenir ; que je vous préfère à tout l'univers, mais que je vous sacrifie à ma vertu.

MONDOR.

A-t-on jamais vu une plus belle ame dans un corps plus accompli ? Madame, vous me confondez; vous redoublez mon amour, vous le poussez à un excès que je ne saurois vous exprimer ; je vous adore, et je vous perds ! non : je vais mettre tout en usage, je vais faire les derniers efforts, je vous demanderai à Madame et Monsieur Argan....

NÉRINE.

Je ne vois qu'un obstacle à tout ceci.

MONDOR.

Et quoi ?

NÉRINE.

Le manque de richesses.

MONDOR.

Quoi! ces vils dons de Plutus?

NÉRINE.

Ils entrent pour beaucoup en compte chez Madame Argan, et c'est le point capital auquel il faut penser.

MONDOR.

Je fonde toutes mes espérances sur la généreuse Julie; sans elle je suis perdu.

JULIE.

Je ferai tout ce que mon honneur me permettra de faire pour vous; mais tâchez de gagner ma mère.

NÉRINE.

J'entends du bruit; sortez, de crainte qu'on ne vous trouve ensemble.

MONDOR, *en sortant.*

Oui, belle Julie, votre cœur est mon seul bien, mon Dieu tutélaire; si j'espère, ce n'est qu'en vous.

SCENE III.

JULIE, NÉRINE, *et puis* Madame ARGAN, *qui arrive indolemment.*

NÉRINE.

VOILA votre mère, je vais lui parler de nos affaires,

JULIE.

Garde-t'en bien.

NÉRINE.

Je la connois, laissez-moi faire ; il faut la préparer. *à Madame Argan.* Votre migraine, Madame, n'est pas encore dissipée ?

Mad. ARGAN.

Ah ! mon Dieu, les maux viennent en poste, mais ils ne s'en vont pas de même ; et quand on se dorlote bien, encore n'est-ce qu'au petit pas qu'ils nous quittent : cette malheureuse sentinelle du coin de notre rue m'enterrera un de ces jours avec son : *Qui vive ?* continuel.... Un fauteuil, ma mie, un fauteuil.

Nérine l'apporte, et elle s'y place nonchalamment.

Mad. ARGAN.

A peine puis-je me soutenir.

NÉRINE.

On dit, Madame, que vous aurez une visite aujourd'hui.

Mad. ARGAN, *à Julie d'une voix aigre.*

Tenez-vous droite. *à Nérine.* Oui, le fils de M. Bardus est arrivé de l'université. *à Julie aigrement.* Renversez davantage les épaules. *à Nérine.* Et il doit venir chez moi.

NÉRINE.

On dit qu'il doit épouser Mademoiselle votre fille, et vous ne voudrez pas, sans doute, qu'elle devienne Madame l'étudiante; cela seroit trop ridicule.

Mad. ARGAN.

Et pourquoi? il lui faut un mari, et tant lui vaut celui-là qu'un autre.

NÉRINE.

En vérité, Madame, vous badinez, car vous ne voudriez jamais avoir un beau-fils frais émoulu du collège, et ce Monsieur Bardus toujours à vos trousses avec son grec, son latin et sa philosophie, dont il persécute toute la ville.

Mad. ARGAN.

Ah! il est si savant!

NÉRINE.

Dernièrement, en venant chez Monsieur votre mari, il me rencontra sur l'escalier, et me demanda si je ne savois point quel artisan faisoit les meilleurs instrumens de géométrie? Je lui dis que je l'ignorois absolument. Ah! ma chère enfant, me dit-il, il n'y a point de salut hors de la philosophie; la recherche de la vérité fait notre bonheur; il faudroit que tu t'y appliquasses. Je lui fis la révérence, et lui dis que j'étois fort

sa servante, et qu'il falloit aller chez mon maître; sur quoi sa conversation m'a poursuivie, en un jargon baroque, jusqu'à ce qu'il me perdit de vue.

Mad. ARGAN.

Et que contoit-il ?

NÉRINE.

Ah ! ma foi, je ne sais, Madame ; il parloit du vide, d'horreur, et de nature : je ne sais quelles sottises ce sont ; mais ce qui est plus vrai, c'est que tous ces livres qu'il prétend écrire, c'est son gros professeur qui les compose.

Mad. ARGAN.

Mais que cela fait-il ? on ne peut pas tout faire seul . . . . Il a de l'argent, et cela mettra Julie à son aise.

NÉRINE.

Est-ce l'argent, Madame, qui rend les mariages heureux ?

Mad. ARGAN.

Sans doute. Lorsqu'on me proposa d'épouser mon mari, je demandai d'abord combien de revenus il avoit ; et je ne l'aurois point pris assurément, si, après avoir bien calculé, je n'eusse trouvé, compte fait, que je pouvois vivre plus à mon aise que Madame de la Tribaudière, dont l'équipage n'est pas aussi beau à beaucoup près que le mien ; que Madame la Crusade qui mange très-

très-mal, comme on sait; et que madame Turton, qui ne joua jamais aussi gros jeu que moi.

NÉRINE.

Mais, Madame, votre mari a tant de belles qualités qui . . . .

Mad. ARGAN.

Chansons! On vit bien des belles qualités d'un homme! Il faut boire et manger, ma mie, et surtout avoir toutes ses commodités; car ce n'est pas vivre que de se consumer dans les fatigues! Oh! les sottes gens qui pensent autrement! Grâces au ciel, j'ai toujours effacé toutes les femmes de mon quartier; il y en a qui en ont pris la jaunisse de rage, et elles sentent à leur grand dépit ce que nous valons.

NÉRINE.

Je rêve à ce mariage de votre fille, et il me vient une idée . . . Ce Monsieur Mondor est charmant et aimable, il vous accommoderoit sans doute mieux que Bilvesée.

Mad. ARGAN.

Mais il n'a pas de quoi vivre. Il est gueux comme un poëte.

NÉRINE.

Ces gens qui ont tant d'esprit font fortune souvent. *à Julie.* Allons donc, Mademoiselle.

JULIE.

Oui, ma mère, il est plein de respect pour vous.

Mad. ARGAN.

Que me fait son respect.

JULIE.

Il vous amuse par les plus jolis contes.

Mad. ARGAN.

Mais il ne sait pas seulement jouer au cavagnole.

JULIE.

Il fera tout pour vous plaire.

Mad. ARGAN.

Va, petite morveuse, ne me romps pas la tête avec tes importunités. Je vois ton père, retire-toi.

SCENE IV.

Monsieur ARGAN, Madame ARGAN, *qui reste dans son fauteuil et salue légèrement son mari.*

Mad. ARGAN.

Eh bien! qu'est-ce, mon petit cœur?

Mr. ARGAN.

Je viens vous parler d'une affaire qui regarde notre fille; Monsieur Bardus nous la demande pour son fils.

Mad. ARGAN.

Il est riche; voilà tout ce qu'il faut. Il y a long-temps que je visois Bilvesée pour lui donner ma fille; cette nigaude ne le vaut pas.

Mr. ARGAN.

Je le trouve très-bien, et je suis fort content d'avoir une fille aussi raisonnable.

Mad. ARGAN.

Raisonnable, raisonnable? une fille raisonnable! ah! Monsieur, c'est bien elle! raisonnable? raisonnable? elle qui veille jusqu'à minuit aux redoutes, et qui soupe à dix heures les jours d'Opéra....

Mr. ARGAN.

Il n'y a aucun mal à cela. Voulez-vous qu'une jeune fille ait les passions d'une vieille femme?

Mad. ARGAN.

Il est vrai qu'on devient vieille: vous m'avez prise jeune, mon petit mouton; je ne saurois qu'y faire, il faut que tu me gardes comme je suis.

Mr. ARGAN.

Je ne vous ai rien reproché sur votre âge; et je vous dis uniment et simplement, qu'une fille de dix-huit ans ne peut pas être assise toute la journée, et qu'il y a des plaisirs qu'on peut lui permettre.

Mad. ARGAN.

Des plaisirs qui sont d'horribles fatigues; j'ai été une fois dans ma vie à ces spectacles, mais j'en jure bien, qu'on ne m'y rattrapera pas; j'en ai été malade à mourir, à ne pouvoir quitter le lit en trois semaines. Ces fatigues monstrueuses tuent le monde; il faut qu'à neuf heures trois quarts je sois endormie, sans quoi je ne pourrois pas vivre, et ma fille est toute autre; elle tient de vous, aussi je l'appelle toujours votre fille; mais mon fils le lieutenant, le pauvre garçon, c'est-là mon image; c'est mon esprit, c'est mon ame toute crachée.

Mr. ARGAN.

Je n'entre point dans ces discussions-là; que les enfans ressemblent au père, ou qu'ils tiennent tout de la mère, c'est la même chose, pourvu qu'ils soient honnêtes-gens.

Mad. ARGAN.

Ce pauvre petit Chriſtophe, il monte la garde une fois tous les huit jours; on va le ruiner à cette garnison! je lui ai envoyé de mon bon café, et du thé de la Chine, et les restes d'une jolie étoffe pour servir à une robe de chambre, et un bon lit de duvet; ce pauvre enfant, il n'ose pas se déshabiller quand il a la garde; pensez un peu,

mon petit mouton, rester habillé toute une nuit !

Mr. ARGAN.

Il faut qu'il fasse son devoir, et qu'il se rende digne du rang qu'il occupe; et vous le gâtez, ma femme, en le rendant mou et efféminé.

Mad. ARGAN.

Oui, je gâte le pauvre Christophe, parce que je ne veux pas qu'il meure; je vous dirai encore que j'ai payé les dettes qu'il a été obligé de faire.

Mr. ARGAN.

J'ai de ses nouvelles; il est débauché, et vous le fortifiez dans tous ses vices.

Mad. ARGAN.

Mon petit mari, je vous dirai que j'ai un dessein: je voudrois le placer en Hollande; ma sœur qui est mariée à un bourgmestre de Rotterdam, me promet de lui obtenir une compagnie.

Mr. ARGAN.

Voilà ce que je ne souffrirai jamais, ma femme; nous tenons tous à la patrie; c'est à elle que nous nous devons, et c'est elle que nous devons servir. Qui la défendroit, si nous lui refusions nos bras? il ne nous est permis de servir ailleurs, que lorsque la patrie nous renonce pour ses enfans, ou lorsqu'on refuse de nous employer.

Mad. ARGAN.

Mais ce service-ci est si sévère; il a tant d'exactitude! et l'on dit qu'en Hollande chacun y fait ce qu'il veut.

Mr. ARGAN.

De-là vient que les officiers servent ici avec honneur et se comblent de gloire, et que les autres y perdent la réputation, parce qu'ils ne sont point disciplinés; encore un coup, ma femme, je n'y consentirai jamais : un évaporé comme mon fils doit se corriger de ses fredaines dans les emplois subalternes, pour que, s'il parvient à un plus haut grade, il y porte un esprit mûr et des connoissances solides; mais pour en revenir à Julie, vous voulez donc...

Mad. ARGAN.

Je veux, Monsieur, qu'elle épouse Bilvesée.

Mr. ARGAN.

Vous ne lui en avez point parlé?

Mad. ARGAN.

Cela n'étoit pas nécessaire.

Mr. ARGAN.

Si fait, cela l'est, et je vais sur l'heure la pressentir sur ce sujet. *Il sort.*

SCENE V.

Madame ARGAN *seule.*

PAUVRE mari, c'est à moi de te conduire, car, grâces au ciel, je suis maîtresse dans ma maison; il m'en coûte assez. Quels soins! quelles peines! mais enfin il faut pourtant faire son devoir. Ma fille aura le mari que je lui donnerai; et mon fils, je prétends en faire ce que je veux, malgré que...

SCENE VI.

Madame ARGAN, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME, il y a là-bas un étranger qui demande à vous parler; il a toute la mine de notre étudiant: Monsieur Mondor vous demande en même temps un moment d'audience.

Mad. ARGAN.

Qu'ils entrent. Mon Dieu, que d'importuns dans le monde! Quel fardeau qu'un ménage! Une fille à marier fait plus de bruit dans une maison qu'un sabbat de chats sur les gouttières; et ces jeunes muguets qui accourent de tous côtés! ah! je voudrois qu'elle fût déjà mariée.

SCENE VII.

Madame ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, NÉRINE.

BILVESÉE *à Nérine en entrant.*

VIENS ça, ma petite pouponne, mon petit gibier d'université ; ma foi c'est dommage que je n'ai pas étudié chez toi.

NÉRINE.

C'est à ma maîtresse, Monsieur, qu'il faut vous adresser : je crois que vous courtiseriez toute la maison.

BILVESÉE.

Ce ne seroit pas tant mal, ma mie .. *il approche de Madame Argan et lui dit d'un ton précieux.* Je bénis le jour, ce jour que j'ai tant souhaité, ce jour qui s'est si fort fait attendre, le plus beau jour de ma vie. Oh! rare et gentille merveille, où j'ai le bonheur de voir en personne ce bel astre dont la renommée a répandu l'éclat des charmes dans toute notre université. Oui, Mademoiselle, vos divins attraits font tant de bruit, qu'on ne sait si l'on doit vous comparer à la belle Hélène, à Rosemonde, ou à la belle Madelone. Banise n'étoit pas digne de vous délier les souliers, et le prince Scandor, en

vous voyant, auroit fait une infidélité à sa princesse.

Mondor fait de terribles éclats de rire.

BILVESÉE *continue.*

C'est apparemment votre bouffon, Mademoiselle, que ce rieur?

Mad. ARGAN.

Monsieur, vous vous trompez.

BILVESÉE.

Oui, ma princesse, si ce rieur ne m'eût interrompu, mon compliment auroit été plus long. Vous y perdez beaucoup.

Mad. ARGAN.

Monsieur.....

BILVESÉE.

J'ai passé pour le plus galant de toute l'université. . . .

Mondor rit encore.

BILVESÉE.

Il rit encore! . . . et vous aurez l'époux le plus couru et le plus recherché de Halle.

Mad. ARGAN.

Monsieur, vous vous.....

BILVESÉE.

Qui avoit toutes les bonnes fortunes qu'il désiroit.

Mad. ARGAN.

Monsieur ....

BILVESÉE.

Et qu'il vous sacrifie.

Mondor rit.

BILVESÉE.

Quel maudit rieur, sacrebleu !

Mad. ARGAN.

Vous vous trompez, Monsieur, je ne suis pas Julie.

BILVESÉE.

Quoi, vous n'êtes pas Julie ! je vous plains; qui diable êtes-vous donc?

MONDOR *d'un ton ironique.*

Parlez, Monsieur, avec plus de respect à Madame Argan, et sachez, Monsieur, que dans d'honnêtes maisons le jargon de brelans ne convient point.

BILVESÉE.

En vérité, Madame ..., c'est que vous êtes si belle ... et on peut bien s'y méprendre ... Les filles d'aujourd'hui ne se distinguent plus des femmes.

MONDOR.

Quel langage ! a-t-on jamais parlé sur ce ton-là dans la bonne compagnie !

Mad. ARGAN.

Qu'on appelle Julie. *à Bilvesée.* Il faut monsieur, que je vous la présente.

MONDOR *à part.*

Ah ! j'enrage.

BILVESÉE.

Si elle vous ressemble, ce sera la seconde merveille du monde.

Mad. ARGAN.

Oui, je me suis toujours bien conservée ; et comme j'étois jeune encore, je n'allois jamais au soleil sans masque. J'ai encore des jours où je pourrois effacer ma fille, si je voulois m'en donner la peine ; mais c'est un travail affreux que de se moutonner, et il faut tant de soins pour l'ajustement !

SCENE VIII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, JULIE.

Mad. ARGAN.

APPROCHEZ, ma fille, voilà votre prétendu.

BILVESÉE.

Oui, divin rejeton d'une angélique tige, oui j'aurai l'honneur de vous épouser. Ah ! que vous êtes belle ! Le diable m'emporte, je suis déjà

tout amoureux, comme si je vous avois connue il y a dix ans. Ha, ha, ... Elle en rougit; quelle pudeur ! Je n'aurois ma foi pas cru en trouver autant.

JULIE.

Monsieur, je n'entends rien à ce langage.

BILVESÉE *voulant lui passer la main sous le menton, elle se retire.*

Vous êtes si aimable, que je voudrois que nous commencions par la conclusion du mariage.

MONDOR *bas.*

Il m'excède et je ne puis plus me taire. *haut.* Écoutez, Monsieur l'étudiant, tant que vous n'avez parlé qu'à Madame Argan, j'ai su me contraindre ; mais si vous le prenez sur le ton sottisier avec Mademoiselle, apprenez que ce sera à moi à qui vous trouverez à parler.

JULIE *à Mondor.*

Pour l'amour de Dieu contraignez-vous.

BILVESÉE.

Savez-vous bien, Monsieur le bouffon, que j'ai été le plus renommé étudiant de l'université ; et que j'en ai bien battu et blessé d'autres, plus forts et plus adroits au fleuret que vous n'êtes.

MONDOR.

Savez-vous bien, Monsieur l'impertinent, qu'on vous mettra dehors si vous continuez ainsi.

BILVESÉE.

Me mettre dehors....! Cela seroit plaisant, mon père loge dans la même maison! ah! sacrebleu, Kyrielle de démons, Sainte Barbe.

MONDOR.

Ce ne seroient pas vos juremens qui m'intimideroient, si.....

Julie dans un grand embarras, court auprès de sa mère.

BILVESÉE.

Jour de Dieu! si j'avois ici mes gants à la suédoise, mes pistolets de pandours, et ma grande épée d'Arétmise.

Mad. ARGAN *d'un ton dolent.*

Mon Dieu, quel bruit faites-vous là-bas?

MONDOR.

En un un mot comme en cent, je ne vous crains guères, ni votre personne ni votre épée; mais je sais les respects et les égards que je dois aux personnes où je me trouve; et apprenez de votre côté à vous contraindre, au moins pendant le temps où vous y êtes.

BILVESÉE.

Ah ! tu as peur. Ah ! le scélérat ! Ah ! l'infame !

Il lui saute au collet, Mondor se défend, et ils se poussent d'un côté du théâtre à l'autre.

Mad. ARGAN *toujours dolemment.*

Holà ! holà ! au secours, quelqu'un, quelqu'un.

Julie court avertir son père.

La soubrette veut les séparer. Ah ! quel bruit, . . . hé, hé. Mais paix donc, mais paix donc.

Elle se lève.

SCENE IX.

Mr. ARGAN, NÉRINE.

Pendant cette scène, Bilvesée et Mondor en jouent une muette, en se menaçant ; et Julie conjure Mondor du geste pour qu'il se modère.

Mr. ARGAN.

QU'EST-CE que ceci, Messieurs ? a-t-on jamais vu des honnêtes gens en venir à ces extrémités ? Comment ! dans ma maison, en présence de ma femme et de ma fille !

MONDOR *fâché.* BILVESÉE *d'un ton grivois.*

Monsieur, il m'a saisi... Monsieur, ce faquin veut d'une façon indigne .... m'apprendre à vivre.

Mr. ARGAN.

Mais ne parlez donc pas en même temps. Julie, dites-moi, qu'est-ce ? d'où vient leur querelle ?

JULIE.

Mon père, ce Monsieur Bilvesée est extrêmement grossier.

BILVESÉE.

Comment, belle tigresse, charmant scorpion, vous m'accusez ?

MONDOR.

Monsieur, vous me connoissez depuis longtemps, et j'ose croire que vous me jugez incapable de tels procédés.

BILVESÉE.

C'est un poltron.

Mr. ARGAN.

Qu'est-ce donc que ceci ?

JULIE.

Ah ! mon père, il a poussé Mondor à bout.

BILVESÉE.

Taisez-vous, mon cœur, vous ne savez ce que vous dites.

Mad. ARGAN.

Mon Dieu, qu'on les sépare ! qu'on les sépare !

Mr. ARGAN.

Allons dans l'autre appartement examiner ceci à notre aise.

Mad. Argan conduit Bilvesée, et Mr. Argan Mondor.

SCENE X.

JULIE, NÉRINE.

JULIE.

AH ! ciel, qu'est-ceci ? je tremble quand j'y pense : Mondor va se perdre.

NÉRINE.

Suivez votre père, Mademoiselle ; ne le laissez pas seul, et secondez Mondor.

JULIE.

Tu as raison, mais que dirai-je.... que ferai-je ? ... ciel ! comment l'assister ?

NÉRINE.

Demandez-le à votre cœur, il vous donnera les meilleurs conseils.

Julie suit son père.

SCENE

SCENE XI.

NÉRINE *seule.*

DANS ce péril extrême, il faut que je sauve ma maîtresse par mon savoir-faire. *Elle pense.* Si..... comme cela ..... non .... cette .... cette .... la Roche ... ah ! oui.

SCENE XII.

NÉRINE, MARTIN.

NÉRINE.

VOILA Martin ! il vient à propos.

MARTIN.

Eh bien ! ma belle enfant, ne parlerons-nous jamais de nos petits intérêts ?

NÉRINE.

Je le veux bien, mais ....

MARTIN.

Il n'y a point de mais à cela ; tu m'as promis le mariage, me veux-tu encore, en veux-tu un autre ? m'es-tu fidelle ?

NÉRINE.

Sans doute, je le suis ; mais je ne me donne qu'à des conditions.

MARTIN.

Ouais, qu'est-ce que cela?

NÉRINE.

C'est-à-dire que si tu veux m'épouser, il faut renoncer à ton maître.

MARTIN.

Le sacrifice ne sera pas grand; mais pourquoi?

NÉRINE.

C'est que c'est un terrible brutal : quelles manières! quels discours! il jure comme un vieux dragon! c'est ma foi un fou à mener loger aux petites maisons.

MARTIN.

Nous avons appris toutes ces belles choses à l'université.

NÉRINE.

Je suis bien en colère contre cette université; les pères ont grand tort d'y envoyer les jeunes gens, s'ils y apprennent de pareilles choses.

MARTIN.

Distingue, ma mie, ce que les professeurs apprennent aux jeunes gens, et ce qu'ils apprennent en mauvaise compagnie.

NÉRINE.

Je n'ai pas besoin de distinguer tout cela, mais je sais bien que je ne veux pas que ton fat épouse ma maîtresse ; et j'ai besoin de ton secours pour l'empêcher : à ce prix, je suis à toi.

MARTIN.

Soit, mais qu'y peux-je faire ?

NÉRINE.

Dis-moi : qu'est-ce qui s'est passé chez Madame la Roche ?

MARTIN.

Tu le comprends bien, ma mie.

NÉRINE.

Mais dis-moi les circonstances.

MARTIN.

Je t'assure qu'il n'y en avoit point de nouvelles ; elles étoient fort communes, sinon que Bilvesée a fait un billet de cinquante ducats, payable au porteur, qu'il a donné à la Caroline, et que celle-là a été obligée de rendre à Madame la Roche.

Ils se parlent à l'oreille.

SCENE XIII.

NÉRINE, MARTIN, MERLIN.

MERLIN *fait signe à Nérine qu'il a quelque chose à lui dire, Martin l'aperçoit.*

MARTIN.

Ho! ho! qu'est-ceci? *à part.* C'est un galant, ou je suis bien trompé.

MERLIN *à Nérine.*

Quoi! mon maître s'est battu!

MARTIN.

Qu'est-ce que tu as à dire à Nérine?

MERLIN.

Et pourquoi ne lui parlerois-je pas?

MARTIN.

Il ne me plaît pas ainsi.

MERLIN.

Je lui parlerai pourtant.

MARTIN.

Nous verrons.

NÉRINE.

Il n'a qu'un mot à me dire.

MARTIN.

Voyez-moi cette petite créature ! je crois, ou le diable m'emporte, qu'elle m'a fait un tour prématuré.

MERLIN *voulant parler à Nérine.*

MARTIN.

Si tu ne t'en vas d'abord, tu pourrois bien attraper ici quelques coups de bâton.

MERLIN.

Je sais les rendre.

NÉRINE.

Êtes-vous fous ?

MARTIN.

Sors d'ici, coquin.

MERLIN.

Nous verrons lequel des deux sortira le premier.

MARTIN.

Ce maroufle n'a pas étudié. Je m'en vais l'expédier.

Il court à l'autre, et ils se poussent hors des coulisses.

NÉRINE.

Je crois qu'en ce jour tout le monde a perdu la raison.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Je les ai séparés après quelques peines, et, pour plus de précaution, j'ai laissé Mondor avec ma femme pour qu'elle en réponde ; votre fils est allé chez vous, de façon que nous avons prévenu le mal le plus pressé, et nous gagnons le temps de raccommoder le reste.

BARDUS.

Mondor a tort assurément. Ce fat, qui s'admire quand il parle, aura paru ridicule à Bilvesée ; celui-ci, qui s'élève aux choses les plus sublimes, l'aura pris en pitié. Votre petit-maître s'en sera fâché, et sa vivacité aura fait quelque extravagance ; car vos beaux esprits sont sujets aux écarts.

ARGAN.

A vous parler vrai, Mondor me paroît moins coupable que votre fils ; Mondor a de l'imagination, mais il est sage. Lorsque l'esprit a trop de volubilité, il nous fait commettre des folies ; mais le feu et la vivacité, lorsqu'ils sont en

compagnie de la raison, rendent l'esprit prompt à concevoir, facile à combiner, et pétillant dans ses réponses; et le sens propre que nous attachons aux beaux esprits, est qu'ils pensent plus et mieux que le vulgaire.

BARDUS.

Il n'y a donc de beaux esprits que les algébristes, selon votre définition; et Mondor est un éventé, qui, en répétant les belles comparaisons de son Virgile et de son Horace, devient un impertinent lorsqu'il se mesure avec mon fils. Si je n'avois eu mon professeur à consulter sur l'équation d'une courbe admirable et nouvelle que je veux mettre dans mon livre, j'aurois accompagné Bilvesée dans sa visite : cependant je n'aurois pas eu le temps, car un ami s'est offert de le mener avec lui en Hollande, et de là en France.

ARGAN.

Vous êtes donc résolu de le faire voyager.

BARDUS.

Sans doute : je veux qu'il connoisse tous les professeurs d'Allemagne et de Hollande; que de là il aille en France pour voir le beau monde, et qu'il passe ensuite en Angleterre pour devenir profond.

ARGAN.

Si j'avois un conseil à vous donner, vous ne feriez voyager votre fils qu'après l'avoir bien formé dans ce pays-ci. Lorsque les pères envoient les enfans trop jeunes dans les pays étrangers, avant que leur jugement soit formé, ils prennent par un mauvais choix tous les vices et les ridicules des autres nations; ils y dépensent leur argent, et ils ne rapportent, pour tout fruit de leurs courses, que la frivolité de quelque mode nouvelle, et peut-être un toupet frisé en perroquet royal, ou en bec de corbin, cela vaut alors bien la dépense qu'on a faite pour eux.

BARDUS.

Oh! mon fils n'est pas de cette espèce-là; et je vous dirai bien encore que mon cousin germain avoit un fils qui étoit tout stupide, qu'il a envoyé en France pour prendre de l'esprit.

ARGAN.

Et en a-t-il pris?

BARDUS.

Non: il n'est pas encore de retour; mais je prétends que mon fils ne fréquente que les ducs et pairs, et les philosophes.

ARGAN.

Sa naissance lui interdit la compagnie des premiers.

BARDUS.

Mais il est si savant !

ARGAN.

Je vous le répète encore, l'ami, on est à la vérité fort honnête en France, et l'on fait mille politesses aux étrangers; mais ne vous imaginez pas que les bonnes maisons veuillent se donner la peine de décrasser les jeunes gens qui sortent du collège. Il faut être aimable, c'est le passe-port de la bonne compagnie; et un homme qui n'arrivera pas tout formé en France, court le risque de n'être reçu nulle part. Il y vivra avec quelques filles de théâtre, avec quelque petit-maître, et il reviendra plus gâté qu'il n'y est allé.

BARDUS.

Il faut cependant qu'un jeune homme voie le monde.

ARGAN.

Mais à quoi le destinez-vous?

BARDUS.

Je ne le mettrai point à la guerre; ce seroit dommage s'il étoit tué : c'est mon fils unique, le soutien de ma maison.

ARGAN.

Vous voudriez pourtant qu'il eût quelque emploi?

BARDUS.

Je ne puis le mettre dans les finances; ce seroit prostituer la majesté de la philosophie, que de le mettre à une occupation aussi vile.

ARGAN.

Qu'en voulez-vous donc faire?

BARDUS.

Je lui ferai avoir une charge au barreau.

ARGAN.

Le barreau vient d'être purgé de toutes ses iniquités, et les procès sont rédigés d'une sorte que la chicane meurt de faim.

BARDUS.

Pauvre homme! ses ongles recroissent aussitôt qu'on les lui a rognés: certain juge fit perdre un procès à Aristoteles Bardus mon grand père, et je veux que mon fils, juge à son tour, venge ma famille et y fasse rentrer l'argent qu'autrefois la justice lui a fait perdre.

ARGAN.

Vous en userez sans doute comme vous le voudrez, mais pourquoi l'envoyer voyager?

BARDUS.

Cela est résolu; et comme l'ami qui se charge de le mener avec lui, part demain, il faut que les fiançailles de nos enfans se fassent dès ce soir.

ARGAN.

Pour moi, je ne m'y oppose point, pourvu que cette affaire.....

SCENE II.

BARDUS, ARGAN, NÉRINE.

NÉRINE *à Mr. Argan d'un ton pressé.*

MONSIEUR.... Monsieur.... Madame vous fait dire....

ARGAN.

Qu'est-ce?

BARDUS.

Se sont-ils battus?

NÉRINE.

Non, Monsieur.

ARGAN.

Y a-t-il une nouvelle querelle?

NÉRINE.

Non, Monsieur.

BARDUS.

Par la sangbleu, dis-nous donc qu'est-ce?

NÉRINE *à Mr. Argan.*

Madame vous fait dire, que Monsieur Bilvesée, au lieu de se rendre chez Monsieur son père, s'en est allé, sans qu'on sache où.

ARGAN.

Eh bien !

NÉRINE.

Il est, ma foi, parti, et nous soupçonnons qu'il veut se battre avec Mondor dès que celui-là sortira d'ici.

BARDUS.

Il est trop sage. N'est-ce que cela ? ne crains rien, ma mie.

ARGAN.

Je vous demande pardon ; cette affaire peut avoir des suites bien plus sérieuses que vous ne vous l'imaginez : il faut ici user de toute la prudence imaginable, et prévenir tout le mal qui est à craindre. *à Nérine.* Mondor est-il encore auprès de ma femme ?

NÉRINE.

Oui, Monsieur.

NÉRINE.

Qu'ils viennent tous les deux.

Nérine appelle sa maîtresse et Mondor.

SCENE III.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

NOUS avons plus d'un exemple fâcheux, devant les yeux, de ce que ces sortes de querelles produisent. Je vous prie : ne traitez point tout ceci en bagatelle, et joignez vos soins aux miens pour écarter les malheurs qui nous menacent.

BARDUS.

C'est ce maudit bel-esprit qui cause tout ce tapage; vous devriez le mettre dehors.

ARGAN.

Ce garçon est rempli de savoir; il a l'imagination la plus brillante que je connoisse, de la douceur dans le caractère.....

BARDUS.

Belle douceur, que d'insulter mon fils!

SCENE IV.

ARGAN, BARDUS, Mad. ARGAN, MONDOR, NÉRINE.

Mad. ARGAN *à son mari.*

MON poupon, tu m'excèdes aujourd'hui: ce maudit carillon m'a dérangé pour ce soir ma

partie de jeu. En vérité, en vérité, hâtons-nous de marier notre pimbêche, ou nous n'aurons jamais de repos dans la maison.

ARGAN.

Ah ! voilà Mondor; nous n'avons rien à craindre.

BARDUS *très-fâché.*

Vous voilà donc, Monsieur le querelleur! C'est bien à vous d'insulter mon fils! citez-nous quelques vers qui autorisent de pareilles sottises; vous n'avez que des sornettes dans la tête.

MONDOR.

Je vois bien, Monsieur, que la haine que vous avez contre les belles-lettres, aggrave le malheur que j'ai eu de me brouiller avec votre fils.

BARDUS *grondant entre les dents.*

Scélérat ! maraud !

ARGAN.

Modérez-vous, Monsieur: tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un philosophe ?

BARDUS.

Quand il m'offense, quand il m'outrage dans la personne de mon fils ! Voyez son air pincé, voyez sa mine doucereuse.

NÉRINE *à Mad. Argan.*

Ha, ha, ha ! notre philosophe, Madame, s'emporte ! voyez sa grave colère, ha, ha, ha !

Mad. ARGAN.

Te tairas-tu ?

BARDUS.

Je veux que, pour le punir, nous fassions les fiançailles de nos enfans en sa présence.

MONDOR.

Juste Dieu ! qu'entends-je ?

Mad. ARGAN.

Cela sera fort bien fait, Monsieur.

MONDOR *se jetant aux genoux de Mad. Argan.*

C'en est trop : je vous conjure ! ne me désespérez pas, Madame, et daignez avoir égard à la situation où je me trouve. Ne précipitez rien. Si la considération que j'ai pour vous ne m'avoit retenu, j'aurois su tirer vengeance de mon adversaire. Je vous ai tout sacrifié.

Mad. ARGAN.

Cela est fort bien, je vous en suis fort obligée ; mais il faut marier ma fille, et vous ne l'aurez pas, Monsieur. M'entendez-vous bien ?

MONDOR *se levant.*

Il n'y a donc plus de salut pour moi que dans la mort.

BARDUS.

Meurs vîte; c'est tout ce que tu peux faire de mieux.

Mad. ARGAN *à Nérine.*

Qu'on appelle ma fille!

Nérine sort.

SCENE V.

Les précédens, JULIE et NÉRINE.

Mad. ARGAN.

IL faut conclure, car mon mari ne finiroit jamais. *à Julie.* Approche : tu sais que je t'ai destiné Bilvesée, et je veux que tu l'épouses.

JULIE.

Madame, vous connoissez mon obéissance, et vous savez combien je suis soumise à vos ordres. Je connois mon devoir et je ne m'en écarterai jamais; mais si mes prières peuvent vous toucher; si la tendresse maternelle a encore quelque empire sur votre cœur, daignez ne point conclure un hymen qui feroit le malheur de ma vie. Je vous le confesse sans déguisement: je ne pourrai jamais me résoudre à aimer l'époux que vous me destinez, un homme dont le premier abord m'a inspiré une aversion que le temps

temps n'effacera jamais, et que toute ma vertu, en la combattant, ne pourra....

BARDUS.

En voilà bien d'une autre! *à Argan.* L'ami, vous avez très-mal élevé votre fille : écoutez comme elle raisonne. Je crois, ma foi, qu'elle n'a pas attendu votre consentement pour faire son choix, et qu'une attraction secrète attira son cœur en ligne directe... Vous m'entendez bien..! ce muguet-là vous taille toute cette besogne.

JULIE.

Donnez, Monsieur, à mes sentimens telle interprétation qu'il vous plaira; mais après l'accueil de Monsieur votre fils, il n'est pas étonnant que je m'en plaigne.

NÉRINE.

Mademoiselle a raison: on n'a jamais vu un plus grand brutal que ce Monsieur l'étudiant, il veut d'abord en venir au fait.

BARDUS.

Ma mie, les chambrières ne raisonnent pas tant chez moi. *à Argan.* Est-il bien permis que vous souffriez des discours aussi incongrus, et

que vous vous exposiez au clabaudage de toutes ces ignorantes.

NÉRINE.

Je n'ai pas étudié la philosophie comme vous, Monsieur, mais j'ai autant de bon sens qu'un autre; et quand je vois des impertinences, je m'élève hautement contre elles.

ARGAN.

C'est une bonne fille, elle est vive.

BARDUS.

Mademoiselle Julie, vous mettrez cette carogne dehors, s'il vous plaît, le jour de vos nôces.

NÉRINE.

Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes philosophe, et vous vous fâchez aussi sérieusement qu'une ignorante comme moi pourroit le faire.

Mad. ARGAN.

Finissez donc, finissez, tout cela m'ennuie et me redouble la migraine à un point. . . .

JULIE.

Pour l'amour de tout ce qui vous est cher, ma mère, ne me rendez pas malheureuse pour toute ma vie, par un un moment d'impatience.

ARGAN.

Ne craignez rien, ma fille ; mais soyez aussi raisonnable de votre côté.

Mad. ARGAN.

Où est donc le futur, il se fait bien attendre?

SCENE VI.

Les précédens, et MERLIN *qui apporte une lettre à Mondor.*

MERLIN *à Mondor.*

MONSIEUR, voici une lettre qui presse.

BARDUS.

Ho ! ho ! qu'est ceci ?

ARGAN *à Bardus.*

Je crains que ce ne soit un cartel. *à Mondor.* Souffrez que nous voyions cette lettre, et pour raison. *il lui prend la lettre.*

MONDOR.

Prenez et lisez, Monsieur, je n'ai point de secrets pour vous.

ARGAN *en ouvrant la lettre.*

Vous comprenez les raisons qui m'obligent d'en agir ainsi. *il lit.* „ Votre mérite, Monsieur, „ a percé jusqu'à la Cour; le prince connoît et „ vos talens et votre indigence : il vous destine „ une place à sa Cour, qui réparera tous les „ torts que jusqu'ici la fortune a eus envers „ vous. Hâtez-vous de l'en remercier, et de „ témoigner que votre reconnoissance n'est pas „ la moindre de vos vertus. „

HERMOTHIME.

ARGAN *lui rendant la lettre.*

Pardonnez à mes soupçons, ils ne tomboient pas sur vous, Monsieur; du moins ai-je la satisfaction de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle, et d'y participer comme votre véritable ami.

BARDUS.

Ne voilà-t-il pas de nos lâches adulateurs! *à Argan.* Vous allez vous jeter à ses genoux, parce qu'il va paroître à la Cour; moi, je l'en méprise davantage.

JULIE *à Nérine.*

Veuille le ciel que cet heureux changement puisse fléchir ma mère!

ARGAN *à Bardus.*

Les complimens que je lui fais sont sincères, et vous êtes témoin que j'ai rendu justice à ses mérites; il y a une différence entre estimer la vertu que la faveur couronne, et à faire des bassesses envers les moindres domestiques des grands. Il sera mon ami étant à la Cour, comme il l'a été auparavant, et quoique je ne sois que d'une bonne famille bourgeoise, j'ai le cœur trop haut pour ramper devant des valets; c'est le plus grand affront qu'on puisse faire aux grands que de croire s'insinuer chez eux en outrant la flatterie envers ceux qui les approchent.

MONDOR.

Je suis indigne de l'honneur que le prince me fait; peut-être me trouverez-vous à présent dans une situation à oser prétendre.....

Mad. ARGAN.

Il va donc entrer à la Cour?

BARDUS.

Cette Cour n'a pas le sens commun! on n'y connoît pas le mérite; j'aurois pu y placer mon fils, mais je m'en garderai bien.

SCENE VII.

Les précédens, et MARTIN *qui arrive tout essoufflé.*

MARTIN.

Ah ! Monsieur, le grand malheur ! tout est perdu, tout est perdu.

BARDUS.

En voilà bien d'une autre : eh bien ! que viens-tu nous dire, faut-il crier ainsi ?

MARTIN.

Monsieur, votre fils.... j'en meurs de douleur quand j'y pense....

BARDUS.

Eh bien !

MARTIN.

Monsieur, votre fils, ah ! ce bon maître, hélas, ce cher maître ! ....

BARDUS.

N'acheveras-tu jamais ?

MARTIN.

Permettez un moment à ma douleur... Ouf ! je n'en puis plus. *il pleure.*

BARDUS.

Conclus, ou par la mort....

MARTIN.

La police incivilement l'a arrêté, Monsieur.

BARDUS.

Qu'est-ce à dire?

MARTIN.

Oui, Monsieur, il est en prison.

ARGAN.

Qui? Bilvesée est en prison....?

MARTIN.

Hélas! oui, Monsieur.

BARDUS.

Mais parle donc, qu'a-t-il fait? quand? comment? pourquoi est-il arrêté?

MARTIN.

Vous en voulez avoir une description; donnez-vous donc patience, et écoutez. *il tousse, crache et se mouche.* Le soleil avoit à peine fini sa course et s'étoit couché dans le sein de Phébus, que Bilvesée me dit.... Viens ça, compagnon de ma gloire et de mes études, il est temps de nous venger par un coup d'éclat du procédé inhumain de Madame la Roche....

Mad. ARGAN.

Qui est cette Madame la Roche ? je ne la connois pas.

MARTIN.

Donnez-vous patience, Madame, vous le saurez d'abord. *avec emphase.* Nous partons de céans en petite compagnie, n'ayant pour toute arme qu'une fronde avec nous; enfin, nous arrivons au cul-de-sac de la sorcière. Bilvesée, éleyant sa voix, lui demande noblement, me rendrez-vous, Madame, le billet au porteur.

BARDUS.

Quel billet au porteur ?

MARTIN.

Un billet de cinquante ducats que mon maître lui avoit fait.

BARDUS.

Quand ?

MARTIN.

Pendant les deux jours que nous logeames chez elle.

ARGAN.

Quoi ! ce fils si sage !

BARDUS *à Martin.*

Il a été deux jours ici ! Continue.

MARTIN.

Il lui dit, me rendrez-vous, Madame, ce sinistre contrat ? Elle le refuse, et la guerre se déclare. Les filles aussitôt, en nymphes fugitives, quittent ces champs que Mars va désoler; Marie la sucrée, et Lise l'éfflanquée, et Manon l'enjouée, et Caroline enfin, cherchent asile ailleurs. De cailloux amassés dans la rue nous armons nos magnanimes bras, et les lançant avec force contre les fenêtres, dans un quart d'heure il n'y en eut plus; puis nous cassons les miroirs; puis nous brisons les chaises, enfin les porcelaines, et un si beau magot de Saxe... Ah! que c'étoit dommage, Monsieur, il étoit aussi beau que du Japon.

BARDUS.

Finiras-tu ?

MARTIN.

Enfin notre tapage alarme le quartier : un grand seigneur officieux vient pour négocier la paix; mais nous, qui ne respirions que guerre, nous ne voulumes point de médiateur, et nous le transportames des escaliers en bas.

BARDUS.

Il tomba !

MARTIN.

Tout de son long, la tête la première. *avec emphase.* Le bruit redouble alors ; les auxiliaires arrivent.

BARDUS.

Quels auxiliaires !

MARTIN.

Les laquais, Monsieur. *avec emphase.* On s'échauffe, on se mêle ; l'un frappe d'estoc, l'autre de taille. Dans ce danger extrême, le généreux Bilvesée se distingue ; comme un furieux il fond sur ses adversaires : pour moi je suivois son panache rouge qui flottoit sur sa tête ; il me conduisoit au chemin de la gloire. Il se fait jour par-tout ; les ennemis plient, ils cèdent ; mais ô douleur ! ô honte ! ô fatalité affreuse ! près de saisir la victoire que nous avions si bien méritée, la grossière police arrive avec tout son cortège impertinent ; on entoure mon maître, on le saisit, on le garrotte, et, dans ce moment affreux, nous voyant de vainqueurs vaincus, je pense à la retraite : cent bons coups de bâton fondent sur mes épaules ; si-tôt, par la fenêtre, pour abréger le chemin, je cherche

une retraite et fuis par le jardin ; puis, par une rue détournée, poursuivant le convoi, j'ai vu dans la prison conduire votre fils.

BARDUS.

O ciel ! est-il possible ?

Mad. ARGAN.

Il n'y a que cette Madame la Roche qui m'intrigue.

BARDUS.

Faire cet affront à la philosophie !

ARGAN.

Votre fils, Monsieur, a fait trop de sottises en un jour.

BARDUS.

Je vais aller confondre et la Justice et l'État, et délivrer mon fils.

ARGAN.

Vous en userez comme il vous plaira, mais il faut qu'il renonce à Julie.

Bardus sort.

SCENE dernière.

Les mêmes.

Mad. ARGAN.

C'EST affreux : tout le monde s'appelle Madame, à présent; et cette créature . . .

JULIE.

O ciel ! je respire. *approchant de son père et se jetant à ses genoux.* Souffrez, mon père, que je vous rende grâces de la vie que vous m'accordez pour la seconde fois, en me délivrant d'un homme qui auroit répandu de l'amertume sur toute ma vie.

MONDOR *se jette aussi à ses genoux.*

Daignez, Monsieur, rendre la faveur complète, et joignez deux cœurs que les mêmes sentimens unissent déjà. Si je suis sensible aux attraits de ma nouvelle fortune, c'est pour en être moins indigne de posséder Julie.

JULIE.

Nous attendons tout de votre générosité, mon père.

MONDOR.

Je vous appartiens déjà par l'estime et le respect que j'ai pour vous.

ARGAN.

Levez-vous, mes enfans. *il les embrasse.*

Oui, Monsieur, je vous accorde ma fille; votre mérite ne m'a jamais laissé en suspens. Si j'ai balancé à me déclarer plutôt, ce sont les arrangemens que ma femme avoit pris avec Monsieur Bardus, qui m'en ont empêché.

Mad. ARGAN.

Oui, les arrangemens que ta femme prend sont bien pris, mon poupon.

MONDOR.

Joignez votre consentement, Madame, à celui de Monsieur, et notre joie sera parfaite.

Mad. ARGAN.

Si votre pension est bonne, et si le prince vous donne beaucoup de bien.

ARGAN.

Désabusez-vous enfin des richesses. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut que l'amour soit couronné par les mains de l'estime; et sachez que la raison et la vertu forcent souvent la fortune à les suivre.

Mad. ARGAN.

Eh bien, mon petit mari, j'y consens; c'est toujours un bonheur quand on peut se défaire d'une fille.

MONDOR *à Julie.*

Mademoiselle, vous faites mon bonheur ; puissé-je faire le vôtre !

JULIE.

Je possède votre cœur, il ne me reste rien à désirer.

NÉRINE.

Oh ! ça, mon pauvre Martin, que vas-tu faire ?

MARTIN.

Ma foi, je quitte mon maître.

NÉRINE.

Mais il faut vivre.

MARTIN.

Oh ! ne t'embarrasse pas ; je m'en vais me faire Mercure chez quelque ministre : c'est le moyen de parvenir aux meilleurs emplois dans les finances, et, quand ma charge m'aura engraissé, je t'épouserai.

ARGAN.

Allons, et célébrons ensemble la fin de cette heureuse journée.

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

LE PALLADION, POÉME GRAVE.

LA Palinodie à Darget. 5

Chant premier. 11

— *second.* 37

— *troisième.* 61

— *quatrième.* 89

— *cinquième.* 121

— *sixième.* 153

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS, POÉME.

Épître dédicatoire au Pape. 187

Chant premier 191

— *second* 203

— *troisième.* 115

— *quatrième.* 225

— *cinquième.* 237

— *sixième.* 249

POESIES DIVERSES.

Pag.

Épître à Milord Baltimore. 271

Vers d'un Poéte, natif de Taillenbostel, sur l'invasion des Français &c. 263

Aux Ecraſeurs. 275

Congé de l'armée des cercles & des tonneliers. 277

Au Marquis d'Argens. 281

La Choiſeullade. Facétie. 285

Louis XV aux Champs élysées. &c. . . . 293

Six Épigrammes. 316

Épitaphe de Voltaire 318

TANTALE EN PROCÈS. COMÉDIE.

Factum servant de prologue. 337

Expoſé du procès. 340

Scène première --- *Scène XX.* 350 --- 380

Portrait de Mr. de Voltaire, 381

L'ÉCOLE DU MONDE.

Comédie en trois Actes, &c. 385 --- 462